3 1761 06862064 0

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/verslajoiemesp00goya

AMES PAÏENNES

AMES CHRÉTIENNES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Newman, sa vie et ses œuvres, 2e édit. Paris, Perrin, 1900.

Les Femmes dans l'Œuvre de Dante. Paris, Perrin, 1902.

Méditerranée. Paris, Juven, 1903.

La Vie nuancée, poésies. Paris, Plon, 1905.

LUCIE FÉLIX-FAURE (GOYAU)

VERS LA JOIE

AMES PAÏENNES
AMES CHRÉTIENNES

LES TRISTESSES DE L'AME PAÏENNE
CHRISTINA ROSSETTI — EUGÉNIE DE GUÉRIN
SAINTE CATHERINE DE SIENNE

81992
7/5/07

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1906
Tous droits réservés

BV
4502
G68

INTRODUCTION

Ce petit livre n'est qu'une humble offrande aux vertus méprisées. La pensée les interroge parfois, pour savoir si elles ne seraient point les pures gardiennes de la joie. Obéissance, humilité, patience, abnégation : ces mots aujourd'hui sont prononcés le plus souvent avec un dédaigneux sourire. Il fut une époque où les vertus qu'ils désignent n'étaient qu'inconnues. L'orgueil humain se plaît à croire que cette époque appartint à la joie, il ne se demande guère si l'obéissance, l'humilité, la patience, l'abnégation, comme de nobles cariatides, ne soutiennent pas de leur héroïque effort tout l'édifice de la vie qui, sans elles, retomberait plus lourdement sur le front de l'humanité.

I

Par l'obéissance, l'homme s'adapte mystérieusement à quelque haute harmonie. Pour for-

mer les accords d'un concert, les notes obéissent à des lois et à des volontés. En somme, le rythme est une obéissance. Libre à certains de mépriser la pensée de sainte Catherine de Sienne: « L'obéissance tue la volonté propre. » Schopenhauer l'aurait comprise : d'après lui, l'*homme voit* quand il cesse de *vouloir*, et sans doute le philosophe s'efforce d'exprimer une vérité que les contemplatifs n'ont jamais ignorée. Mais le christianisme, s'il sait que l'obéissance apaise la volonté humaine, ne vise qu'à supprimer la partie mauvaise de cette volonté, celle qui, loin de la fortifier, l'affaiblit par ses crises de passion et de fièvre ; la volonté humaine subsiste alors, épurée, transformée, pour s'adapter à la volonté divine.

Combien cette doctrine chrétienne de la volonté transformée est plus belle et plus vraie que celle de la volonté anéantie, enseignée par le bouddhisme et préconisée par Schopenhauer !

La première fois qu'un de nous lit, dans le *Convito* de Dante, les passages consacrés par le maître de la poésie à la vertu d'obéissance, il surprend quelques échos secrets de l'âme profonde du moyen âge.

« La connaissance du serviteur exige principalement deux choses : l'une est de connaître la

nature de son seigneur, l'autre de discerner les amis de ce même seigneur... Il convient à la vraie obéissance de posséder trois qualités : elle doit être douce et non amère, entièrement commandée, et non spontanée ; mesurée, et non démesurée. Tout ce qui va contre l'ordre est laborieux et par conséquent amer, non pas doux, comme de dormir le jour, de veiller la nuit, de marcher en arrière au lieu d'en avant... Au commandement amer, il est impossible de doucement obéir. »

Aucune époque n'a parlé de l'obéissance avec cette note de suave fierté. Cette obéissance n'abaisse pas l'homme. Elle établit entre le maître et le seigneur une sorte d'égalité. Le serviteur doit connaître la nature de son maître. « Ainsi la nature particulière obéit à l'universelle loi quand elle donne trente-deux dents à l'homme, ni plus ni moins, et qu'elle fait cinq doigts à la main, ni plus ni moins, et l'homme obéit à la justice quand il fait ce qu'ordonne la loi, ni plus ni moins. » Voilà donc comment le fils obéit au père, le citoyen à la cité, l'homme juste à la justice.

De nos jours, ou presque, l'obéissance a trouvé un panégyriste en Carlyle. Il s'agit d'un abbé Samson, du XIIe siècle, qui se révéla, selon

Carlyle, comme un être admirable, parce qu'il avait au plus haut degré le génie du gouvernement : « Ce Samson, dit-il, n'avait-il pas subi un excellent apprentissage ? » Il avait obéi pendant de longues années. « Apprendre l'obéissance, c'est apprendre l'art fondamental du gouvernement. » Obéir et se taire, ce fut longtemps sa vie. Il avait connu l'épreuve et l'injustice, mais sans parler, sans se plaindre, pareil en cela à ce Pierre Martyr que Fra Angelico peignit à San Marco de Florence, le doigt sur les lèvres et la tête ensanglantée, afin de prêcher l'héroïsme du silence.

A cette discipline, Samson avait gagné d'avoir un cœur fort, et Carlyle nous raconte qu'il savait être éloquent en trois langues, mais, à toute cette éloquence, Carlyle préfère le « grand, inappréciable talent du silence » ! Sans doute, aucun discours ne fut éloquent comme l'était ce silence. C'est qu'il était fait de patience, d'obéissance, d'humilité, d'abnégation. L'Angelico sut peindre ces vertus dans le silence de Pierre Martyr. Il suffit de contempler cette noble figure pour sentir la faiblesse des âmes révoltées, la force des âmes résignées. Oui, contrairement à tous les préjugés, les âmes résignées sont les âmes vraiment fortes qui se sont elles-mêmes

conquises et se possèdent. « La révolte, écrit Nietzsche, c'est la noblesse de l'esclave ; que votre noblesse soit l'obéissance ; que votre commandement lui-même soit de l'obéissance. »

II

La véritable résignation se voit illuminée par un astre de joie qui, de l'au-delà, projette sur elle un rayon. Le paganisme n'a guère connu que la résignation désolée. Ce cœur patient dont, selon Homère, l'homme est doué par les dieux est indiciblement triste ; il s'agit de la patience qui subit, et non de celle qui combat, de celle qui conquiert les âmes. Le grand torturé qu'est Prométhée ignore la suavité de cette vertu de patience. Puis on est orgueilleux ou servile, mais pas humble. Il y a, chez les anciens, certaine affectation théâtrale, et dans leurs moindres gestes, leurs moindres mots, toujours comme un arrangement de draperies. Celui qui est humble ne cherche pas l'effet et réprime les empiétements de sa personnalité. L'humilité n'est pas une vertu aveugle et basse, c'est une vertu clairvoyante et profonde : la justice d'un être vis-à-vis de soi-même.

Pauvres vertus! Comme on les a dénigrées! On ne leur a pas tenu compte de ce qu'elles ont parfumé tant de vies exquises! De ce qu'elles ont répandu tant de douceur à travers le monde! Et l'on n'a pas su deviner le trésor de joie dont elles étaient les saintes gardiennes au fond des âmes.

Nietzsche a pensé rehausser l'univers en créant ce type du surhomme qui n'est propre ni à donner ni à recevoir le bonheur, peut-être pas même à mener jusqu'au bout sa vie! Le surhomme a perdu l'équilibre, rompu l'harmonie, faussé les proportions, et, dans le concert du monde, il est une dissonance.

Mais comme ce grand poète dit admirablement : « L'homme est quelque chose qui doit être surmonté! » L'homme ne se surmontera point par les dépenses éclatantes de courage et d'énergie extérieures; ces qualités agissent surtout au dehors de lui ; sans doute elles éblouissent les autres, mais elles peuvent le laisser aussi pauvre que jamais. Celles qui l'enrichissent sont des vertus intérieures : elles s'appellent obéissance, patience, humilité, abnégnation.

Une Rébecca West, une Hedda Gabbler s'en soucient fort peu. Le Nord, avec Ibsen, le Midi, avec d'Annunzio, se laissent fasciner par le

problème du paganisme. Ils aspirent à la joie débarrassée de toute entrave, à la joie qui se définit par la libre expansion de l'individu. Tous deux se plaisent à bouleverser nos idées morales, et se servent pour cette œuvre d'une poésie puissante. « La joie de vivre ! » Comme cette expression résonne douloureusement à travers les brumes du Nord, et dans le sombre intérieur des Alving! La volupté légère des joies païennes se change là-bas en une sorte de folie âcre, lourde, funeste. Ibsen nous montre la faillite immense des êtres qui voulurent s'affranchir, comme Rébecca, Rosmer, Hedda Gabbler. Dans *Rosmersholm*, les voix de la conscience prennent le rôle des antiques Euménides, et Rébecca se déclare vaincue :

« La passion s'est abattue sur moi comme une tempête sur la mer, dans une de ces tourmentes d'hiver qui sévissent là-haut dans le Nord. Elles passent, comprends-tu, et vous emportent, vous enlèvent. On n'y résiste pas. »

« L'esprit de Rosmer ennoblit, déclare encore Rebecca, mais il tue le bonheur. » Cet esprit qui tue le bonheur serait l'esprit de la vieille morale, la vieille morale de sacrifice et de renoncement. Mais il reste à savoir si le bonheur ne meurt pas justement parce que cet esprit a été méprisé.

Cela semble un paradoxe d'affirmer que la liberté ne vit que de contrainte ; si l'on y réfléchit, le paradoxe se transforme en une vérité qui s'impose. La liberté individuelle n'existe que par une série de contraintes et de restrictions. Otez-les, elle sera menacée à toute heure et, finalement, détruite. La liberté morale en suppose plus encore. Pour se commander à soi-même, l'homme doit se soumettre à une véritable discipline. La pauvre Rébecca ne connaît rien de toutes ces choses ; pourtant, la maison des Rosmer l'enveloppe d'influences mystérieuses : « L'esprit des Rosmer ennoblit, mais il tue le bonheur. » Ces idées de renoncement et de sacrifice, elle les ressaisit, déviées et faussées, comme un rayon lumineux qui traverserait je ne sais quelle trouble atmosphère, et, pour se les appliquer, elle court au suicide... Le vrai sacrifice serait de vivre en professant les vertus d'obéissance, de patience, d'humilité, d'abnégation. Et qui sait si leur souffle pur ne ramènerait pas le bonheur au fond des âmes meurtries ? Où donc est la joie dans le paganisme du *Triomphe de la mort ?* La religion n'y est représentée que par des types de vile et basse superstition. Mais leur misère même cède à la misère des héros, de ces prisonniers de

leur volupté, que toute leur passion entraîne vers le néant et conduit à la haine et à la mort. L'amant préfère la mort à cet esclavage. Effroyable histoire de boue ardente qui se dessine dans le plus beau décor que puisse évoquer l'art intense du poète! Un païen d'avant le christianisme ne l'eût pas ainsi comprise. Mais les âmes d'aujourd'hui sont trop vastes pour ce vieux paganisme, et, quand elles font mine de l'accueillir, elles n'ont plus la candeur d'Homère, elles demeurent hantées par le souvenir d'un « grand refus » d'où provient leur nouvelle déchéance.

III

Oui, le paganisme est bien mort, et c'est à l'état de fantômes que Henri Heine pouvait évoquer les dieux d'Hellas dans les nuages qui glissaient sur l'azur du ciel. Ni Chateaubriand qui vit au-dessus de l'Acropole les ailes noires des corneilles se glacer de rose aux reflets du jour naissant, ni Renan lui-même qui salua Pallas-Athéné d'une invocation non moins harmonieuse que les proportions des temples antiques, ni aucun de ceux qui pleurèrent ou chantèrent les ruines illustres, ne nous ont rapporté sans mélange le

parfum des classiques asphodèles. Leur pensée, arrêtée un instant au sommet des Acropoles ou suspendue au fronton du Parthénon, n'était en réalité qu'une voyageuse, et c'est sous l'empire d'influences inconnues à la Grèce que, devant cet « Idéal cristallisé en marbre pentélique », elle a donné l'essor à son rêve de beauté. Au bas du tableau où il a peint en traits de lumière le paysage hellène, Chateaubriand, comme une signature de sa foi, de sa race et de son âme, jette une phrase de méditation austère : « Je passerai à mon tour, d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu : laissons-le disposer de l'une comme de l'autre. »

Ce ne sont pas les mêmes réflexions que Renan fit en réalité sur les mêmes ruines. Mais il tient à rester l'enfant du XIXe siècle qui s'adresse à la sereine Pallas. Il ne croit plus à la déesse qu'il adore. Il lui fait sentir sa propre supériorité. Car il a mesuré ce front de marbre, et, ce front calme, il le sait étroit. Il avoue qu'il en coûte de suivre la raison toute nue et que, pour se conformer à son culte, il faut arracher des fibres de notre cœur. Peut-être les fibres auquelles se rattachent les *raisons*

du cœur invoquées par Pascal sont-elles comprises dans ce nombre ? « Raison et bon sens ne suffisent pas ! — Le monde est plus grand que tu ne crois ! Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté. » — Raison et bon sens ne suffisent pas. Sans le christianisme, qui donc aurait formulé cette phrase ? Cette petite île de la raison abstraite que les puissances mystérieuses de l'âme entourent, pareilles aux flots d'un océan, qui donc en aurait si justement et si facilement marqué les limites ? D'où vient à l'adorant sa supériorité sur sa déesse ? Le sanglot infini des lointains océans s'efface-t-il de sa mémoire parce que, sous le ciel d'Attique, il a contemplé le sourire innombrable des flots marins ? Et l'ombre du « laid petit juif » qui portait à l'Aréopage une parole plus vivante que la Minerve de Phidias n'a pas été sans émouvoir la pensée même de M. Renan. Le génie humain n'écartera jamais tout à fait maintenant ce qui le trouble. Des souffles de l'Infini effleurent sans cesse les plages de cet îlot de la raison. Et même, en lisant la prière sur l'Acropole, il semble que le « laid petit juif »

passe tout vivant à côté des phrases merveilleuses dont l'enchanteur tisse un linceul de pourpre à l'intention de sa déesse morte. C'est bien au christianisme que Renan doit son âme trop vaste pour être remplie par le seul culte de Pallas-Athéné. La grande parole du « laid petit juif » a fait éclater les temples de marbre, les statues des dieux et le moule des âmes. L'âme humaine s'est élargie, agrandie, infinisée. Comme une marée mystérieuse et sublime, elle a tout rempli, tout comblé, tout envahi. Elle a jeté ses mélancolies profondes dans les formules légères d'un Horace. Elle a doué Prométhée de son immense espérance. Elle a fait vivre pour tous la plus haute doctrine de Platon. Elle a saisi bien des rêves naufragés enlizés dans les sables, afin de les faire voguer librement sur la plénitude de ses eaux vers le port délicieux de l'Éternité.

IV

Notre esthétique même, l'esthétique de ceux-là mêmes qui se croient païens, n'est-elle pas toute imprégnée de christianisme, de la religion des vertus méprisées ?

Nous regardons avec nos yeux, nous jugeons

avec notre esprit, nous sentons avec notre cœur. Nous dotons de nos tendresses les stèles exquises des jeunes mortes de l'antiquité païenne. Keats lui-même n'est pas tout à fait grec en chantant son *Urne grecque*. Ou plutôt, en taillant son ode comme une autre urne grecque irréprochable, il laisse glisser sur les parois une ou deux larmes qui n'ont rien d'antique, et qui demeurent, toutes fraîches et toutes brillantes, dans la ciselure du bas-relief. « Les mélodies qu'on entend sont douces, mais plus douces celles qu'on n'entend pas. » Ces vers n'évoqueraient-il pas Dante plutôt qu'Homère? et puisque nous citons leurs deux noms, il est à rappeler ici que l'un et l'autre nous ont laissé des descriptions d'art. En nous confiant la joie de leurs yeux, ne nous ont-ils pas donné quelque secret de leur âme? Homère prend un plaisir extrême à nous détailler les splendeurs d'un bouclier idéal, et tout le monde sait avec quelle complaisance il s'étend sur l'œuvre d'Héphaïstos. Il s'amuse, il se délecte, et, par une heureuse fortune, il nous donne en raccourci le tableau complet de la vie grecque, non pas exclusivement celle des camps et des villes assiégées, non pas les exploits des dieux et des héros, mais il nous montre des noces paisibles,

une plaidoirie à l'agora, la terre noire du labour retournée par la charrue, la vendange à travers les souples festons de la vigne, un berger jouant de la flûte et conduisant son troupeau. Grâce à cette fantaisie, nous avons une image de la vie quotidienne des petites cités et des champs cultivés de la Grèce. Ce n'est pas tout : Homère ne se préoccupe guère, il est vrai, de savoir si quelque artiste fameux, pareil aux ouvriers de Samos « habiles à travailler le métal », serait en mesure d'exécuter le merveilleux bouclier ; il nous présente le rêve qui charme son imagination. Pourtant il faut avouer que, de près ou de loin, les œuvres d'art d'une époque sont toujours un peu parentes d'un tel rêve ; les maîtres de Samos s'efforçaient sans doute d'exprimer dans l'or l'attitude de la vie, et la Grèce entonna peut-être un chant de victoire le jour où son orgueil caressa délicieusement des objets analogues aux gobelets de Vaphio.

Ce n'est pas l'attitude de la vie que cherche Dante ; il s'arrête devant l'attitude d'un sentiment. Songez à l'Annonciation sculptée dans le *Purgatoire* par les prodigieux tercets de celui qui fut appelé le plus sculpteur des poètes. Elle pourrait décorer le portail d'une cathé-

drale. Nous avons en elle aussi le rêve d'un chef-d'œuvre appartenant à cet art de rêve et de sentiment où la forme hésite parfois par excès de l'un et de l'autre, mais avec un charme de plus, comme celui d'une voix qui hésite en murmurant des mots trop précieux. Dante est par excellence le poète de la vie intérieure, et l'art du moyen âge est un art de vie intérieure. Les vers d'Homère étincellent comme du marbre au soleil ; les pages de Dante semblent composées d'éclairs et de rayons. Les éclairs nous révèlent des abîmes de douleur et les rayons un infini de joie. Joie mystérieuse et subtile qui ne se rapporte plus à de beaux festins et à de belles batailles, mais à quelque chose de réellement divin. La pitié fléchit ce cou de madone ; la tendresse inspire ce geste d'enfant ; l'humble adoration se manifeste dans le prosternement de cet ange et de ce saint, et c'est comme dans l'Annonciation représentée par Dante en son *Purgatoire* : l'ange y apparaît *intagliato in un atto soave*, sculpté dans une attitude suave ; rien n'égale le charme de cet art médiéval où la suavité des attitudes semble avoir fixé et gardé la suavité des oraisons. Une méditation fut à l'origine de chacune de ces œuvres. Quelque vertu du cœur

de saint François ou de sainte Claire doit s'être extériorisée en elles.

V

Les anciens ont pu dresser un autel à la Pitié, car le paganisme ne l'avait jamais vue marchant sur terre et conversant avec les enfants des hommes. Ces belles statues grecques auxquelles Eschyle reproche de n'avoir pas d'yeux ignorent toute émotion de tendresse humaine. Dans l'*Hippolyte* d'Euripide, la déesse Artémis avoue son impuissance à répandre des larmes, et la sérénité de tous ces beaux visages de marbre est faite de cette souveraine ignorance. Ils sont sereins, parce qu'ils n'ont pas soupçonné les pleurs ; nous avons rencontré des figures sereines, parce qu'elles les ont expérimentés, et, depuis que l'Évangile a dit : « Bienheureux ceux qui pleurent ! » nous connaissons le pouvoir de la sérénité véritable. Dante, pour nous dépeindre une jeune dame, déclare : « Il semblait que toute la pitié fût en elle. » La beauté du sentiment arrête d'abord sa pensée, et c'est à l'âme que vont ses yeux aigus et subtils qui nuançaient la perle sur un front blanc et contemplaient au loin le tremblement de la mer.

Cette beauté du sentiment, le christianisme l'a fait régner sur le monde ancien. Elle ne se fane pas : il est toujours beau de s'asseoir sur les bords du fleuve de Babylone, de suspendre sa harpe aux branches d'un saule et de pleurer au souvenir de Sion. Nous devons mieux que jamais savoir aimer Cassandre et Antigone. La phrase du chœur antique au sujet de la première : « Le principe divin demeure dans une âme asservie », s'est pour nous approfondie, intensifiée, généralisée. Et lorsque la seconde proclame la souveraineté des lois divines devant la rigueur des lois humaines, c'est bien tout le christianisme de notre âme qui surgit à sa voix et qui lui répond avec un élan passionné. Cassandre et Antigone, les victimes de la force brutale et les princesses de la destinée tragique, celles qui méprisent la force et qui commandent au destin ! Jamais elles ne furent tant ni si bien aimées ! Les chœurs d'Argos et de Thèbes ne comprirent que vaguement la beauté de leur attitude.

Un rayon divin passe à travers le génie pour briller à nos yeux, mais le prisme a-t-il dénombré toutes les nuances du rayon qui le pénètre ? Platon lui-même ne le supposait pas[1]. Il nous

1. *Ion* ou *de l'Iliade*.

était donné de découvrir ou d'illuminer chez les anciens des beautés qui leur furent inconnues ou leur demeurèrent obscures, soit en communiquant à leurs œuvres du trop-plein de nos émotions douloureuses et joyeuses, soit en augmentant et en exaltant dans ces œuvres la portée d'une phrase, d'un mot, d'un geste. Les hommes qui vivaient dans la claire et harmonieuse petite cité d'Athènes éprouvaient-ils ce que nous éprouvons en écoutant le gémissement des Euménides, la lamentation des vieilles déesses? Peut-être faut-il comme nous avoir vu la chute des empires successifs et le flot répété des invasions pour tressaillir à cette plainte qui nous paraît s'élever du cœur même de la terre, des profondeurs du sol antique effleuré par la trace fugitive des peuples. Pourtant, les choses divines subsistent et ne vieillissent pas.

Ils avaient, ces anciens, des subtilités que nous ne saurions plus comprendre ; leurs subtilités à eux, si différentes de nos propres subtilités. Eussions-nous jamais trouvé toutes les ressources de leur architecture : l'*entasis* ou renflement des colonnes, la convexité du stylobate, l'inclinaison des frontons, ingénieux raffinement de la plus raffinée des simplicités, qui font l'indicible harmonie et le su-

prême achèvement du style dorique ? Notre oreille serait paresseuse à noter les transitions infiniment délicates de leur musique. Notre musique les eût troublés, affolés, exaspérés[1]. Et, s'il faut en croire André Chénier citant Porphyre, la révélation de l'absolue beauté poétique qui força Solon et Platon à brûler leurs poèmes eut lieu par le moyen de trois vers de l'*Iliade*. Or, ces trois vers contiennent une magnifique image qu'ils traduisent à l'oreille par l'habile arrangement des sons ; mais est-ce bien là que nous irions chercher une révélation de beauté absolue, quand nous avons seulement à tourner quelques pages pour lire l'incomparable scène d'Achille et de Priam, des supplications et de l'attendrissement ? Dans l'*Ion*, Socrate énumérant des passages de l'*Iliade*, choisis parmi ceux qu'il estime les plus beaux, ne mentionne pas spécialement les supplications du vieillard suivies de l'attendrissement du héros. Sans doute les anciens aimaient avant tout les beaux rythmes et les beaux combats et les beaux festins. Sans doute leurs rapsodes les faisaient pleurer en leur chantant la douleur de Priam et l'émoi d'Achille ; mais tiraient-ils tout ce que

1. Voir *les Époques de la musique*, par M. Camille Bellaigue.

nous tirons du fragment unique? y voyaient-ils tout ce que nous y voyons? Nous avons, en y songeant, l'impression d'être sur un des sommets de l'absolue beauté poétique, artistique et humaine, et ce tableau de deux ennemis arrivant à mêler leurs larmes pénètre l'âme à je ne sais quelles profondeurs... Concluons : le plaisir, l'amusement d'imagination ou d'esprit que donnaient au Grec de jadis les beaux raisonnements et les belles histoires, n'a rien de commun avec l'ardeur de nos enthousiasmes, avec l'intensité de nos émotions.

VI

L'heure où tombe le soir...

Dans l'île heureuse de Schérie, Ulysse attendait le déclin du soleil pour s'embarquer et faire voile vers Ithaque, la patrie !

Il l'attendait impatiemment, malgré le charme du festin, la joie des convives, les chants de Démodocos, la mélancolie de Nausicaa : « Tel le laboureur, désirant son repas du soir lorsque, durant tout le jour, ses deux bœufs noirs ont traîné la forte charrue, se réjouit au déclin du soleil et, les genoux accablés de fatigue, regagne son foyer. »

Heure de trêve, de repos et de paix, même chez les très vieux hommes que célèbrent les poètes primitifs ! Nous sommes émus par les beaux vers grecs, et le cœur tressaille à la pensée de tous ces laboureurs qui, dans la solitude des campagnes, se sont réjouis au déclin des jours, lesquels ont décliné tant de fois !

« L'heure qui blesse d'amour le nouveau pèlerin et ranime le regret dans le cœur de celui qui navigue, le jour où à leurs doux amis ils ont dit adieu, alors que la cloche semble pleurer le jour près de mourir. » Ici la tendresse déborde ; elle inonde notre âme ; un jour d'adieu, Dante a pleuré au son d'une cloche qui tintait l'*Angelus*. Où ? Comment ? Pourquoi ? Mystère ! En vers immortels, il a fixé le précieux souvenir. Et ces deux passages consacrés à la même heure nous semblent devoir illustrer singulièrement la différence existant entre l'âme païenne et l'âme chrétienne, entre l'art païen et l'art chrétien. Ils évoquent admirablement le trajet que nous avons parcouru. Cette tendresse humaine que nous croyons deviner chez Homère est-elle un reflet, une projection de notre âme chrétienne ? Je ne sais, mais le cœur fond réellement à la pensée de tous ceux qui furent des pèlerins mélancoliques et dans l'âme desquels se ranima

le regret à l'heure où la cloche semble pleurer le jour près de mourir, heure qui s'est renouvelée tant de fois !

Art païen, art chrétien. Le temple est restreint et calme, la cathédrale est vibrante d'amour et frémissante d'une soif d'infini. La rêvons-nous cette tendresse humaine, dans le beau passage d'Homère ? Comme la phrase de Dante vibre et frémit ! L'art païen, réalisant pleinement son idéal, parfaitement adéquat à ce qu'il a l'intention d'exprimer, atteint son but sans trouble et sans effort ! Mais combien gagne-t-il à être trempé de nos larmes comme l'*Urne grecque* de Keats, et dominé par notre science, comme la Pallas-Athéné de M. Renan ! « Raison et bon sens ne suffisent pas », a dit une voix sur l'Acropole.

L'art chrétien s'élance à la poursuite d'un idéal hors d'atteinte ; il veut exprimer l'ineffable ; il se trouble devant la splendeur d'un but qui n'est pas de ce monde. Son idéal est plus haut, son message plus précieux, son but plus admirable. Si parfois comme Virgile il s'arrête au seuil du paradis, il n'en a pas moins conduit Dante à la céleste Béatrice ; c'est l'amour divin, supérieur à la raison, qui sert alors de guide au mystérieux pèlerin d'outre-tombe,

et beaucoup de ces œuvres d'art nous émeuvent parce qu'elles ont dépassé Virgile et qu'elles portent le sceau mystérieux de Béatrice.

Les païens surent créer de belles œuvres ; le soleil de l'art se lève toujours au même Orient ; le vent qui souffle le génie souffle toujours du même point, mais ne faut-il pas être chrétien pour comprendre entièrement la signification des œuvres païennes elles-mêmes, et goûter profondément la beauté ? Toute beauté et toute vérité sont d'essence mystérieuse ; elles peuvent contenir des trésors inconnus que les siècles seront lentement amenés à découvrir. L'expansion de notre âme agrandit nos compréhensions et développe nos facultés. Nous n'avons pas fini d'explorer cette âme et ces œuvres. La fleur participe au mystère de la racine. Gardons-nous de l'oublier ; en balbutiant les premières notions du christianisme, nous apprenons le sens divin que nous prêterons aux mots d'Eschyle et de Platon. L'humanité tout entière pâlira sur la méditation de certaines idées dont, pendant la durée d'une planète, elle ne touchera jamais le fond et n'épuisera jamais le contenu. Grâce au christianisme, des vérités resplendissent, plus durables que les étoiles, et, comme les étoiles, brûlantes encore du souffle de Dieu.

VII

Pour savoir quels rayons ces vérités projettent sur de simples vies humaines, il faut étudier les figures où elles se sont reflétées. Le XIXe siècle nous a révélé deux héroïnes dont toute l'existence s'est imprégnée d'obéissance, d'humilité, de patience, d'abnégation : Eugénie de Guérin et Christina Rossetti.

Figures charmantes et mélancoliques, elles ne comptent point parmi les féministes audacieuses ; elles n'ont jamais élaboré de retentissants programmes; elles ne se sont pas souciées de se mêler aux novatrices et elles ont suivi le pauvre petit chemin battu, mais tout droit, qui les a conduites aux plus belles perspectives.

Elles se sont dévouées sans mesure à leur cercle de famille et à leur entourage immédiat. Aujourd'hui, beaucoup d'âmes généreuses supputent la valeur de leur don. Certes, on veut bien donner sa vie, mais il faut au moins la donner à la cause de l'humanité tout entière ; il faut réformer le monde et renouveler la société. Au fait, est-ce le *moi* que l'on sacrifie au

monde, ou la société que l'on offre en holocauste au *moi ?* Les êtres de la race à laquelle appartiennent Eugénie et Christina ne pensent jamais à la valeur du don qu'ils octroient, tant il leur est naturel de donner sans mesure.

Ils donnent pour donner, pour illuminer d'une clarté quelque destinée assombrie, pour amener un sourire sur des lèvres pâles, pour mettre un éclair dans les yeux éteints. C'est un art délicat qui s'exerce sur la concrète substance de l'âme humaine, substance frémissante de joie et de douleur, art de patience comme la tapisserie au petit point, mais dont le canevas est la vie même, ce qui confère à cette œuvre une noblesse singulière.

Avec Eugénie de Guérin et Christina Rossetti, nous sommes loin des Rébecca West et des Hedda Gabbler qui rêvent d'édifier et ne savent que détruire, qui veulent « mourir en beauté », et prennent pour une force la faiblesse qu'elles ont de ne pouvoir vivre dans l'ordre.

La force et la profondeur sont du côté de nos héroïnes, d'une Christina, d'une Eugénie ; afin qu'il ne nous soit jamais permis d'en douter, elles ont reçu toutes les deux une grâce littéraire, et elles se sont exprimées. Elles ont parlé pour

leurs sœurs silencieuses : qu'elles soient les Muses du silence féminin !

La grande affection d'Eugénie fut pour son frère Maurice, celle de Christina pour sa mère, Mme Gabriel Rossetti.

Mais Christina eut ses heures de roman et souffrit dans son amour. Un chaste roman, certes, et tel qu'on n'oserait plus guère en écrire aujourd'hui, car on le trouverait démodé, par trop insuffisamment vécu. La *Princesse de Clèves* elle-même semblerait presque réaliste à côté du roman de Christina. Pourtant, après avoir lu ses vers si doux, si purs, si tendres, pareils à des notes de cristal qui résonneraient en mineur, osera-t-on dire qu'elle n'aima pas ? Il y a des cris qui nous émeuvent moins que certaines inflexions de voix un peu contenues, ou même qu'un mot étouffé qui se brise sur des lèvres tremblantes. Le roman de Christina, nous en retrouvons les nuances à chaque ligne de ses plus exquis poèmes, et toujours c'est le reflet d'une âme si pure, si vibrante, si profonde, que nous en demeurons étonnés. Cela ne ressemble à rien, n'imite rien, pas plus qu'une âme ne ressemble à une autre âme ou ne l'imite, et là c'est vraiment cette chose rare, l'essence d'une âme, que nous respirons.

Droits de la nature, droits de l'individualité, droit au bonheur, tous ces mots qui, nous dit-on, expriment par excellence des choses saines, sont absents de l'œuvre de Christina et demeurent étrangers à son pur génie. N'a-t-elle pas même sacrifié son amour plutôt à un scrupule qu'à un devoir? Et, si l'on avait une tendance à la blâmer pour cela, il faudrait nous dire que de pareils scrupules sont l'apanage des âmes d'élite, et de voir diviniser la passion comme on le fait de nos jours, cela donnerait presque envie de glorifier le scrupule.

A cette silencieuse, à cette scrupuleuse, il fut donné de soutenir et de consoler beaucoup d'âmes ici-bas, et les femmes dévorées d'ambition pourraient souhaiter sa destinée.

Où finissent souvent ces passions que l'on nous dépeint comme sacrées et irrésistibles et qui renversent les limites de tout devoir? Que de fois ne vont-elles pas tout droit à la haine? Que de fois ne vont-elles pas de la haine au mépris?

Ces pauvres drames de la jalousie et de l'amour que nous pouvons lire aux faits divers s'effacent à côté de certains mots qui blessent et de certains rires qui tuent.

Et c'est tout de même une belle chose entre

les choses humaines que cette poignée de main sereine et cordiale échangée par Charles Bagot Cailey et Christina Rossetti au soir de la vie, à l'heure où s'apaisent les orages du jour. Une belle chose que cette amitié qui ne garde de l'espoir et de la souffrance de jadis qu'une douceur inouïe, et qui reflète, au cœur des saisons fugitives, un peu de ciel et d'éternité!

VIII

La tristesse d'Eugénie de Guérin, de même qu'un coffret de cristal, laisse transparaître les secrets de la joie. Elle ne les a pas encore tout à fait vus resplendir, mais elle les possède et elle les aperçoit au fond de son âme, voilés sous les mélancolies qui passent comme des ombres. Elle est une sage conseillère. De sa solitude elle a jugé le monde. Elle est demeurée le type exquis de la provinciale qui rêve, qui pense et qui prie. En marge des grands chemins de la vie active, plus d'une habite sa maison solitaire, une de ces vieilles maisons de province dont les fenêtres, ouvertes aux rayons du couchant et aux bruissements du soir, contemplent obstinément, sous la splendeur de

l'astre au zénith, dans le rayonnement de midi, le point mystérieux où le soleil descendra. Quand elle respire une rose, son âme respire en cette fleur la joie des êtres qui passèrent ici-bas, et le pressentiment des fins prochaines. Tout ce qui l'entoure semble vivre d'une vie latente pleine de secrets humbles et profonds qui répandent de la beauté. Sa maison même n'a pas l'air d'être élevée sur le plan cérébral d'un architecte, mais de s'être formée en obéissant peu à peu au rythme de la vie qui lui donne sa forme définitive. Les objets qui la meublent ne sont pas toujours conformes au sens esthétique des dilettantes, mais ils paraissent avoir chacun leur histoire, et, s'ils disent peu de chose à l'artiste, ils parlent longuement au poète. Tant de mains qui les ont frôlés, tant de regards qui les ont caressés, les ont comme imprégnés d'une sorte de magnétisme! On leur pardonne de ne pas sortir d'ateliers renommés lorsqu'on se dit qu'ils furent lentement baignés des tièdes effluves de la vie humaine.

Les horloges, les lampes et les miroirs sont les traits qui reflètent le plus d'âme sur le visage des vieilles demeures.

Il y a des livres, peu de ces livres dont on

parle, beaucoup de ceux sur lesquels on médite. L'âme de cette créature subit l'influence d'une civilisation multiséculaire, et son affinement même a fait peut-être éclore la fleur maladive du scrupule. Elle s'inquiète de la part que son ombre enlève à la lumière, mais comme elle existe, elle doit traîner une ombre sur ses pas, jusqu'au jour où l'éternité l'enveloppera d'une lumineuse auréole. Un de ces petits volumes usés, à reliure sobre, qu'elle possède, la voix mesurée d'un sage directeur de conscience, l'aideront à calmer l'inquiétude de son âme ; elle saura, de ses mains légères et vaillantes, soutenir tous les fardeaux de la vie et de la mort.

Dire qu'aujourd'hui tout l'effort des novateurs en morale consiste à défaire l'œuvre séculaire de la civilisation à laquelle nous devons ces types ! Et si l'on descend les échelons de l'humanité, malgré l'éclat factice de la culture contemporaine, l'art suivra de près la morale ; il faut à l'art, pour vivre, autre chose que des intérêts et des appétits.

M. Suarès le disait dans une belle et profonde étude sur Ibsen, le *moi* est anarchique, le *moi* veut le règne de la force, le *moi* n'a pas d'issue. En tout cas, le *moi* ne conduit pas au bonheur. Une âme généreuse, sous les influences du

temps où nous vivons, peut tomber sous l'empire du *moi*. Sans doute, elle souffrira comme une prisonnière au fond d'un cachot. Si l'on veut calculer la mesure de ses souffrances, il faut lire le *Journal* de Marie Bashkirtseff.

IX

Cette jeune morte, dont la mort semble avoir à tout jamais fixé la jeunesse, n'a pas été conquise par l'oubli. Toujours on s'attendrit devant l'image de ses quinze ans, rêveuse et gracieuse, ou devant celle que l'on aperçoit à travers la porte de son tombeau sculptée par Saint-Marceaux, ressuscitant avec cet art de vie frémissante, de délicatesse profonde, le pur et fier visage qui ne devait point vieillir.

On sait qu'elle mourut de phtisie à vingt-quatre ans. Si, par un effort d'esprit, nous réalisons la pensée qu'elle eût aujourd'hui dépassé la quarantaine, une mélancolie étrange, irraisonnée, nous saisit, comme si Marie Bashkirtseff n'était pas encore tout à fait à l'abri des misères et des souffrances du temps. Cela vient de ce que nul ouvrage, peut-être, ne fait vivre son auteur d'une vie posthume aussi intense que le journal qu'elle nous a laissé.

« Je suis née le 11 novembre 1860, déclare-t-elle dans la préface composée par elle-même en vue de l'édition qui doit suivre sa mort ; c'est épouvantable, rien que de l'écrire, mais je me console en pensant que je n'aurai certainement plus d'âge lorsque vous me lirez. » Elle se trompe : elle nous donne l'illusion de l'aiguille arrêtée pour elle à cette place, sur le cadran. Elle continue : « Depuis que je pense, depuis l'âge de trois ans, j'ai eu des aspirations vers je ne sais quelles grandeurs. Mes poupées étaient toujours des reines ou des rois... »

Les petites filles se comportent avec leurs jouets de la même manière que, devenues femmes, elles se comporteront avec le vaste monde où ce sera leur destinée d'évoluer. Eugénie de Guérin prie Dieu d'envoyer une âme à sa poupée ; elle conservera l'amour et le souci des âmes, avec cette passion de répandre de l'âme autour d'elle, d'en douer ce qu'elle aimera le plus. On lui connaît cette jolie impression : « Il me semble que tout ce qui souffre a une âme. »

Marie Bashkirtseff, elle, rêve de gloire, se voit entourée de rois et de reines ; toute petite, elle dessine, et c'est un de ses grands plaisirs. Elle aimera toujours la gloire, elle n'aura plus

de poupées, mais elle attribuera d'immenses prestiges à tout ce qui lui paraîtra consacré par quelque grandeur. Enfin elle doit être artiste — musicienne et peintre — parce qu'elle veut s'exprimer en beauté. Sa soif de célébrité n'est pas une soif basse et vile, mais celle d'une riche individualité douloureusement prisonnière du *moi*. Bien qu'elle soit comblée de parures et de compliments, le monde ne lui suffit pas. Elle apprend des langues, étudie des littératures, lit, chante, travaille, quand elle pourrait ne songer qu'à des fêtes, et, finalement, se décide pour la peinture : elle veut être peintre.

Dès qu'elle a choisi sa voie, elle s'y engage avec énergie, mais c'est la voie du martyre, car, malgré ses dons puissants, elle reste toujours en deçà de son idéal. Une torture, réservée aux êtres d'élite, la mine donc perpétuellement. A travers les péripéties de sa carrière d'artiste, cette grande torture se décompose en mille incidents pénibles, et elle sent la vie la fuir par mille piqûres d'épingles. Elle soupçonne facilement, pour ce qu'elle croit un échec, des éveils de satisfaction jalouse autour d'elle. Alors elle a des crises de désespoir ; elle est ouvrière de sa propre douleur ; elle sait la pétrir, la broyer, s'en nourrir, en ramasser toutes les miettes,

afin de s'en rassassier de nouveau. Puis elle comprend qu'elle est irrémédiablement touchée par la mort.

« Je contiens un mystère ; la mort m'a touchée du doigt ; il y a là un certain charme ; c'est nouveau d'abord. »

Pauvre Marie Bashkirtseff, pauvre enfant! S'il est étrange de voir combien l'enfant qu'elle fut était déjà femme, il ne l'est pas moins de constater combien la grande jeune fille qu'elle devint était encore enfant. Une enfant, il est vrai, génialement douée, mais disposée à railler la générosité native de son cœur, spectatrice d'elle-même, et sincère, pourtant, jusqu'à la mort !

Dans cet étrange journal qui la fait aimer, il y a beaucoup de *voulu ;* il n'y a pas une fausseté ; le *voulu* reste vrai. C'était une enfant très instruite de toutes choses, mais, enfant, elle l'était par ce pouvoir qu'elle accordait elle-même — l'imprudente ! — à des êtres humains de la blesser, de la froisser, de la torturer, ou de la ravir, de l'enthousiasmer, de l'exalter, pour un mot de blâme ou de louange. Nul ne sait s'il doit s'apitoyer ou admirer, quand il voit cette riche nature *s'incanter* en quelque sorte, soit avec un compliment du monde, soit avec un sous-en-

tendu de critique. Véritable incantation, certes, que celle qui met en jeu de telles facultés de joie et de souffrance, et la pitié vous saisit lorsque vous songez à la cause de ces drames intimes, l'admiration lorsque vous considérez la puissance des facultés évoquées. Au regard de Marie Bashkirtseff, l'univers se colore de ses illusions ou de ses désillusions.

Pourquoi tant de rages, tant de désespoirs, tant de volonté passionnée ? Pour se dire : « Je veux être quelqu'un aux yeux de Un Tel. » Pour ne pas sembler vaincue aux compagnes qui l'envient. Pour ne pas mourir oubliée comme cent mille femmes dont personne n'a conservé le nom. Pour créer aussi, car, au fond d'elle-même, elle est merveilleusement artiste. Marie Bashkirtseff est l'héroïne de 1880, comme Eugénie de Guérin celle de 1835. Un demi-siècle environ les sépare l'une de l'autre, et peut-être leurs admirateurs trouveront-ils étrange le rapprochement de ces deux noms. Chacune d'elles est célèbre par un journal de sa vie.

Entre la vieille demoiselle de province fanée et timorée, mais exquise, perdue au fond du manoir familial, qui ose à peine ouvrir un roman de Victor Hugo — *ces génies ont des laideurs qui choquent l'œil d'une femme* — et la

belle voyageuse russe qui rêve à douze ans d'être duchesse de H..., qui tourne à seize ans la tête au neveu d'un cardinal, qui désire tout connaître, parcourt les capitales et les musées, se délecte à lire Zola, le contraste est si heurté qu'il semble trop violent, comme celui du blanc et du noir mis côte à côte. Marie Bashkirtseff, à quartorze ans, savait du monde plus de choses que n'en voulut jamais savoir la pauvre Eugénie. Et pourtant — l'anachronisme ne nous coûte rien — si les deux se fussent rencontrées, en admettant, chose difficile, qu'elles pussent se comprendre une seconde, l'humilité d'Eugénie aurait eu le dernier mot sur l'ambition de cette triste et charmante Marie, qui, toute généreuse qu'elle fût, ne se reposa jamais ici-bas dans un oubli momentané de sa personnalité.

Si l'on imaginait entre elles un de ces *Dialogues des Morts* qu'aimait à concerter la subtile fiction des vieux ancêtres, Eugénie faisant accueil à Marie lui tiendrait à peu près ce langage :

« Pourquoi cherchez-vous le bonheur sous des formes qui donnent prise à l'envie? Ne savez-vous pas qu'il y a quelque chose d'un peu méprisable en tout objet capable d'exciter ce sentiment? Vous n'êtes jamais envieuse, vous

rougiriez de l'être, même quand vous êtes désespérée, vous qui gardez toujours la faim et la soif de la justice que l'au-delà seul peut satisfaire. L'envie est basse et ne s'attache qu'à des choses basses. Plus votre bonheur sera haut, moins il sera possible de l'envier. En outre, s'il s'adapte exactement à la mesure de vos aspirations, il sera pour vous et non pour les autres, auxquels il échappera. Nos vraies aspirations portent la marque de notre individualité. Les êtres nobles peuvent être enviés, mais ce que l'on envie n'est jamais ce qu'ils ont ni ce qu'ils sont de meilleur. Vous connaissez des bonheurs au-dessus des régions où l'envie atteint. La vue de la campagne romaine ou de certaines œuvres d'art vous y a transportée.

« Alors vous avez failli vous oublier. Votre volonté, lasse de vouloir, a cru se reposer un peu dans la contemplation. Cela n'a pas duré, mais cela pouvait durer, et vous auriez vécu d'une autre vie. Rien de ce qui est noble, rien de ce qui est généreux ne vous manque. Vous avez de beaux élans vers les misères, mais ces élans mêmes ne vous délivrent pas de vos inquiétudes.

« Vous jetez mille francs pour les pauvres dans la main de je ne sais quel administrateur

du bureau de bienfaisance, et, moi, je vous mènerais causer avec la Vialarette et je vous ferais asseoir au foyer d'un de nos villageois. Vous y entendriez des paroles que je vous commenterais et où je trouve plus de vie profonde que vous n'en trouvez dans les conversations de vos salons parisiens. Seulement, il ne faudrait pas rire ni hausser les épaules.

« Entre toutes les personnalités attachantes qui se disputent votre *moi*, je vous demanderais d'être ce jour-là celle qui écrivait si joliment : « Où la moquerie règne, la suprême finesse du sentiment disparaît ! » Vous êtes faite pour tout comprendre. Il vous serait bon de prier, mais vous priez pour imposer à Dieu votre volonté, jamais pour vous offrir à la sienne. Voilà pourquoi les horizons religieux vous voilent leur trésor de lumière. Dans un des livres que j'ouvre le plus souvent, j'ai trouvé cette pensée sur laquelle j'ai beaucoup médité : « Toute notre paix en cette misérable vie con-« siste plutôt à souffrir humblement qu'à évi-« ter toute contrariété. » J'aime aussi ce vers de Dante Alighieri : « Dans la volonté de « Dieu, nous avons notre paix. »

« L'*Imitation* et Dante, voilà ce que je vous propose, à vous qui devez vouloir la vérité sous

forme de beauté. Croyez-moi, les femmes qui acceptent de pareilles maximes sont heureuses, même quand elles meurent inconnues de tous ici-bas. Dieu les connaît.

« Je n'ai jamais cherché le rayon de gloire qui s'est posé sur mon nom. Moi, l'oubli ne m'effrayait pas. Volontiers, je l'eusse aimé, car la gloire nous livre encore aux jugements et aux contradictions des hommes, et l'oubli sur la terre m'apparaît maintenant comme une douce image de cette paix totale qu'on ne trouve qu'en Dieu. »

Le journal de Marie Bashkirtseff, ce livre ardent, généreux, inquiet, souffrant, amer, désespéré, nous donne la nostalgie des vertus méprisées : l'humilité, l'obéissance, la patience, la résignation.

Exquises et chères vertus, démodées, comme ces fleurs d'autrefois avec lesquelles nos aïeules parfumaient le linge de leur armoire, marquaient une page du livre d'heures !

Elles ont, ces vertus, des secrets puissants pour apaiser les âmes et lénifier les blessures. Ces méconnues ne possèdent-elles une science profonde? Voilà ce que l'on est tenté de demander à Eugénie de Guérin, en frappant à la porte du modeste enclos tout parfumé de l'odeur des

vieux printemps, où cette douce travailleuse file sa quenouille, dévide son âme et cultive les antiques vertus dont nous apprenons à sourire, celles dont l'arome eût pénétré, d'une joie mystérieuse, les longues souffrances de Marie Bashkirtseff.

X

Les vertus méprisées forgeaient au moyen âge les âmes de forte trempe. Elles dominaient le moi, contenaient les passions. Elles sauvegardaient ainsi la ligne précise et sculpturale des beaux caractères. Ces vertus, que l'on croit timides, sont, en réalité, les robustes ouvrières de l'édifice moral, les héroïques guerrières de la conquête du *moi*. « Il n'est pas de plus haute seigneurie que celle de soi-même, disait Léonard de Vinci ; et lorsqu'il humiliait ainsi devant cette « seigneurie » les turbulences de son *moi*, Léonard, grand artiste doublé d'un grand penseur, se rapprochait singulièrement de la dévote tertiaire du moyen âge qui demeure pour nous un miracle de l'histoire : Catherine de Sienne. « Une rose de feu dans le jardin de la connaissance de soi-même, » ainsi l'appelle M. d'Annunzio. Elle gouverne des âmes et des cités, elle

gouverne, même, les conseils de la papauté, mais ce qu'il y eut de plus surprenant en elle, l'auteur des *Vierges aux Rochers* va nous le dire, dans ces lignes étranges et profondes :

Une multitude innombrable vêtue de bure et de pourpre, de fer et d'or, a entouré Catherine comme un tourbillon avec le feu de la haine et de la colère, qui est aussi brûlant que le feu d'amour. Frères, moines, femmes de plaisir, princes, cardinaux, reines, pontifes, tous les types d'un siècle dur et magnifique, elle les traite avec sa volonté infatigable. Elle est puissante pour la contemplation et pour l'action, elle appelle son « très cher frère » Albéric de Barbiano, et les chevaliers de la Compagnie de Saint-Georges ses « très chers fils ». A la reine Jeanne de Naples, elle ose dire : « Helas! on peut vous pleurer comme morte! » A Grégoire XI, « Soyez un homme viril et non craintif. » Au roi de France, elle dit : « Je veux ». Pour cela, je l'aime de prédilection, et aussi parce qu'elle possède un jardin, une maison et une « cellule de la connaissance de soi-même », et aussi parce que cette parole est d'elle, « manger et goûter les âmes », et aussi parce que, avant le Vinci, elle a écrit : « L'intelligence nourrit l'amour. Plus on connaît, plus on aime; en aimant plus, on goûte davantage. » Haute parole qui est la règle de toute belle vie intérieure.

M. d'Annunzio, qui joint aux curiosités de la vie le sens de la beauté, devait admirer dans Catherine de Sienne la splendeur d'une étrange et magnifique destinée. Il aime Dante, et il constate que cette mystique a, comme le poète, le don merveilleux des images. Les images de

Catherine, il le déclare, égalent en beauté les images de Dante.

Il aime la vie, avec toutes ses perspectives et sa multiplicité. Comment ne pas saisir, dans l'histoire de cette femme, que la vie possède des ressources dont l'humanité ne songe guère à tirer parti? « L'homme est quelque chose qui veut être surmonté. » M. d'Annunzio, qui sait Nietzsche, admire en Catherine l'humain surmonté, dépassé jusqu'à l'infini... Poète, philosophe et politique, elle doit lui sembler supérieure à la poésie, à la philosophie, à la politique, par cet art suprême de la vie dont tout le reste n'est qu'une application.

Oui, c'est une belle chose que l'humain surmonté, d'autant plus que cet humain surmonté reste profondément humain par la tendresse, la pitié, la sympathie. Il y a beaucoup de surhumain chez Catherine Benincasa, fille du teinturier siennois. Une seule vie, si courte, une vie de femme aux origines modestes, éclaire tous les horizons d'une époque!

Comment donc a-t-elle surmonté l'humain, si ce n'est à la divine école qu'elle a découverte dans la « cellule de la connaissance de soi-même »? Elle y a goûté son néant et s'est prosternée devant la bonté de Dieu. Mais ce surhu-

main n'est pas le surhumain de Nietzsche ; il est le surnaturel chrétien. Et ce vieux mot nous apparaît plein de force, de douceur et de beauté, quand nous venons de relire les œuvres ou la vie de Catherine ; il se montre aussi simple et aussi lumineux que le « surhumain » de Nietzsche nous semble obscur et compliqué. La pratique des vertus méprisées réalise donc cet être de lumière et de foi que nous appelons l'*homme surnaturel*. Je ne sais pas s'il est viable, le surhomme rêvé par les philosophes, le surhomme au *moi* déchaîné ; mais s'il l'est, peut-être sera-t-il prudent, aux âmes éprises de bonheur, d'éviter son voisinage et sa domination.

Paris, 3 juin 1906.

AMES PAÏENNES
AMES CHRÉTIENNES

I

LES TRISTESSES DE L'AME PAÏENNE

A travers la poésie et l'art des païens, nous cherchons le secret de leur âme, et peut-être heurterons-nous bien des jugements si nous disons que ce secret nous semble être celui d'une tristesse presque désespérée. Qu'elle nous fasse évoquer un fleuve d'amertume, bouillonnant et destructeur, ou le parfum subtil demeuré aux parois d'un de ces vases funéraires appelés lécythes et servant à l'ornement des tombeaux, qu'elle s'épanche dans le cours d'une tragédie, ou qu'elle flotte autour d'une épitaphe, nous la retrouvons, nous la reconnaissons. N'est-elle pas l'essence même de la vie païenne? C'est aux formules laissées par la Grèce que nous allons le demander.

I

L'AME D'HELLAS ET SES DIEUX

Les phénomènes du monde extérieur, les péripéties de la végétation frappaient d'un étonnement religieux les peuples primitifs.

La vie se révélait pour eux dans les ondulations d'un champ de blé, dans le jaillissement cristallin d'une source; ils devinaient une puissance infinie derrière toutes ces énergies en jeu, toutes ces forces en mouvement. Ils ouvraient les oreilles aux voix du dehors, voix murmurantes, bruissantes, gazouillantes, et la jolie fable des feuilles de Dodone s'appliquerait aisément à tous les arbres de la création. Sans croire à la réalité de ces oracles, nous savons que la brise qui chante dans les feuillages apaise, en les berçant, les inquiètes pensées des hommes.

Quelques réminiscences, quelques intuitions, quelques imaginations s'entremêlant et s'enchevê-

trant forment un tissu de légendes où le voile de l'allégorie n'est plus discernable et sous lequel transparaît une petite âme de vérité.

Ombres et reflets, nuages et rayons, susurrements et frôlements qui montent de la terre embaumée, insectes bourdonnants, averses passagères, il y a là de quoi rappeler mille particularités de la personne ou de l'existence humaine : joies et tristesses, sourires et pleurs, soupirs, chuchotements, pas légers, froissements d'étoffes ; comment ne pas croire que la nature jouissait ou souffrait, chantait ou se plaignait ? Il était facile de la doter d'une vie personnelle ; la multiplicité des manifestations de cette vie la faisait peupler de créatures imaginaires et symboliques qui incarnaient ses aspects infinis.

De là ces romans imaginés à plaisir et qui prétendaient raconter l'existence des dieux et des déesses. Pauvre existence sujette à toutes les passions de l'humanité !

L'homme était un enfant charmé par la curiosité des choses extérieures. Il n'explorait pas encore l'univers intérieur qu'il portait en soi. Sans le savoir il en projetait cependant le reflet au dehors, sur le monde qui l'entourait ou le captivait. Le « rire innombrable des flots marins » qu'Eschyle

invoque peut commenter le « rire inextinguible » des dieux dont parle Homère.

Impassibles comme la nature, ou capricieux, vindicatifs et fourbes comme les pires des hommes, ces dieux riaient de même que le soleil brille. Mais il en est de plus sombres, de plus mystérieux, de plus terribles : les Erinnyes, Némésis, la Fatalité. Eschyle déclare que les premières sont filles de la nuit. Elles personnifient les remords qui déchirent l'homme dans les ténèbres. Vêtues de noir, elles apportent la désolation.

« Les dieux rient de l'homme arrogant, déclare Eschyle, quand ils le voient enveloppé de l'inextricable ruine sans qu'il puisse jamais surmonter son malheur. »

En général, les dieux sont haineux et jaloux. Le mortel se sent sournoisement guetté par leur jalousie. La jalousie divine devient une déesse que l'on invoque, une déesse, proche parente de la Némésis.

Ah ! comme nous sommes loin des jolies nymphes qui sont les sources chantantes, ou des hamadryades qui se cachent dans les chênes touffus ! C'est à se demander si la Grèce ne s'amuse point de cette fantasmagorie pour oublier l'affolante énigme de l'existence : « Les plus anciens monu-

ments de la religion grecque nous montrent l'univers et l'Olympe même assujettis à l'empire d'une loi mystérieuse, sorte de dieu suprême sans passions, sans figure, sans légende, sans généalogie, sans personnalité, relégué par delà les cieux, dans un lointain inaccessible à l'imagination comme à la prière[1]. » Jupiter lui-même s'incline devant cette loi.

Derrière la gracieuse féerie de l'Olympe, quelque chose d'invisible demeure, et ce quelque chose importe souverainement aux mortels.

« Qui l'a ainsi nommée avec tant de vérité, dit, en parlant d'Hélène, le chœur des vieillards dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, sinon quelqu'un que nous ne voyons pas et qui, prévoyant la destinée, mène notre langue jusque dans les choses fortuites? » Le mystère des destinées a donc sa source dans l'invisible. Le païen se croit environné de puissances inconnues dont l'hostilité lui tend des pièges. A qui recourir? « Si la théologie grecque, dit M. Tournier, faisait de la terre un lieu d'épreuves et d'initiation à une vie meilleure, on ne saurait l'accuser de pessimisme pour avoir ajourné le bonheur au delà du tombeau.

1. Tournier, *Nemésis et la Jalousie des dieux*. Paris, Durand, 1863, p. 3.

Mais elle a jugé que la liberté, efficace pour le malheur de l'être faible qui la possède, ne pouvait le conduire par la vertu, par le sacrifice, qu'à un monotone simulacre d'existence, qu'à une fade parodie de la vie actuelle; elle a laissé penser à l'homme que sa condition, lamentable ici-bas, serait pire encore aux enfers; elle lui a enseigné la nécessité de la souffrance et l'obligation de la vertu, sans lui promettre, en dédommagement de ses douleurs, en échange de ses efforts, le bonheur ni la récompense. Elle n'a rêvé pour lui qu'un avenir sans félicité et sans consolation qui ajouterait à ses maux au lieu de l'en délivrer, jusqu'à lui faire regretter ce présent si misérable[1]... »

Ces dieux et ces déesses ignorent généralement la bonté. Pas plus dans l'Olympe qu'au delà de l'Olympe, les pauvres mortels sur qui pesait le poids de la misère et de l'esclavage ne voyaient luire un éclair de compassion.

La flûte qui convenait aux lamentations était bannie des fêtes du dieu solaire. Au brillant Apollon était réservée la lyre. Pourtant, comme si les anciens reconnaissaient aux pleurs une vertu mystérieuse, Diane, dans l'*Hippolyte* d'Eu-

1. Tournier, *op. cit.*, p. 22.

ripide, nous laisse deviner comme un désir de ces pauvres et brûlantes larmes humaines où s'épanche le trop-plein des cœurs. Sainte-Beuve déclare que cette scène même révèle combien on est loin encore du christianisme... « Quoi ! s'écrie-t-il, une déesse à qui *les larmes sont interdites*, une protectrice qui s'enfuit à *l'odeur du mourant*.... N'a-t-on pas encore affaire ici à des dieux nés pour l'ambroisie, qui sont esclaves de leur jeunesse et de leur beauté, qui n'osent compromettre leur bonheur ? »

Il suffirait d'une parole pour que leur joie s'évanouisse. N'est-il pas d'essence méprisable ce bonheur qui n'ose affronter les larmes, tant il se sait, d'avance, vaincu par elles, et le vrai bonheur ne doit-il pas, au contraire, être sûr de les maîtriser ?

« L'ordre et la beauté antiques, écrit M. Suarès, viennent de ce que le cœur manque ; c'est un art sans âme, moyennant quoi il est tranquille. Les enfants aussi ont la paix grecque : ils jouent dans la chambre où leur mère se meurt, et jusque sur le lit si on les laisse jouer. J'admire cette sérénité, et, malgré moi, je la méprise[1] ».

1. Suarès, *Ibsen* (*Revue des Deux Mondes*), 15 août 1903.

De telles phrases nous forcent à nous arrêter sur le mystère des dieux païens, des dieux au rire inextinguible, et à nous demander quelle consolation pouvaient offrir à l'homme ces dieux qui riaient toujours et ne savaient pleurer.

Parce que ces dieux ignorent nos douleurs, beaucoup ont conclu pour le bonheur de l'humanité païenne, sans se dire que l'on devait souffrir sous les yeux sans regard des dieux ignorants et insensibles. Si radieux fût-il, l'art qui les représentait dans leur froide sérénité était incapable de remplir une âme, et, dans ses profondeurs, celle d'Hellas sentait remuer bien des détresses. Or, n'ayant pas déifié les larmes, elle les trouvait dégradantes, et ses détresses devenaient d'autant plus lourdes, d'autant plus sombres, que les dévots des dieux au rire inextinguible ignoraient davantage la vertu des larmes.

II

REGARD DES POÈTES SUR LA VIE

Oublions cet Olympe, et, pour connaître l'opinion des anciens sur la destinée, recueillons certaines de leurs paroles. « En réalité, dit Théognis, le poète de Mégare, parmi tous les hommes que voit le soleil, il n'en est pas un seul qui soit heureux... ». « L'espérance elle-même, ajoute M. Girard[1], cette unique ressource laissée par la pitié divine sous les lèvres de l'urne de Pandore, est souvent un leurre ; le poète l'assimile au danger. » Ainsi le plus beau don de Prométhée aux mortels se trouve être un leurre : « J'ai empêché les mortels de prévoir leur sort. — Par quel remède les as-tu guéris de ce mal ? — J'ai mis en eux d'aveugles espérances... »

Le temps forme en quelque sorte l'étoffe de la

1. J. Girard, *op. cit.*, p. 160.

vie, et personne, pas même Pascal, n'a dit, sur l'écoulement des choses, des mots plus pénétrants que ces païens ne sachant trouver un point d'appui dans l'Éternité. « Il en est de la race des hommes comme de celle des feuilles, chante le vieil Homère. Le vent répand les feuilles sur le sol, et la forêt en fait naître d'autres ; la saison du printemps revient. » Vous aviez cru, peut-être, à la gaieté de ce printemps d'Hellas ; vous laissiez à Botticelli sa Flore mélancolique, cette apparition d'une âme anxieuse parmi les fleurs ; mais détrompez-vous : le printemps d'Hellas se lamente. Comment regarder les roses vivantes sans que notre mémoire se fleurisse de roses mortes? Les Thargélies athéniennes, célébrées au printemps, étaient une fête de deuil. Avec quel art Homère nous fait sentir un monde de mélancolie sous ces quelques mots : « La saison du printemps revient! »

Beaucoup plus tard, Moschus lui renvoyait un écho de sa plainte : « Hélas! Hélas! les petites mauves, lorsqu'elles ont comme péri dans le jardin, et le vert persil et le frais fenouil tout velu, revivent par la suite, et repoussent, à l'autre année; mais nous autres, hommes, les grands, les puissants ou les génies, une fois que nous sommes morts, insensibles, dans le creux de la terre, nous

dormons à jamais le long, l'interminable, l'inéveillable sommeil. »

Eschyle révèle-t-il plus de tristesse quand il dit par la voix de Cassandre : « Oh! les choses humaines! Si elles prospèrent, une ombre les anéantit, et, dans l'adversité, une éponge imprégnée d'eau en efface le souvenir. C'est sur cela que je gémis plus que sur le reste »? Et Sophocle, quand il s'écrie par la voix d'Œdipe : « Pour les dieux seuls, il n'y a jamais ni vieillesse, ni mort; tout le reste se dissout et périt par la toute-puissance du temps. La force de la terre, celle du corps se consument; la bonne foi meurt et la mauvaise renaît à la place, et jamais, ni dans l'amitié des hommes, ni dans celle des cités, le même vent ne souffle avec constance. »

Le chœur des tragédies antiques représente le plus souvent l'opinion du sens commun sur les événements qui se précipitent, la voix de la multitude qui assiste aux péripéties de gloire et de douleur. Il y a du lyrisme latent chez les foules; le poète dégage ce lyrisme et lui donne la souveraine beauté de la mesure. Des paroles anonymes, telles qu'il s'en échange à la tombée du soir, au bord des fontaines ou devant les flammes du foyer, portent quelquefois l'empreinte d'une exquise sa-

gesse. Ainsi le chant magnifique où le chœur de Sophocle exalte la grandeur du génie humain ne fait peut-être qu'illustrer une foule de très simples remarques que leur forme banale, leur aspect insignifiant eussent fait passer inaperçues devant tout autre qu'un homme profond : « De toutes les merveilles de la nature, il n'en est pas de plus grande que l'homme ! » s'écrie le chœur.

Il serait bien étonnant qu'il ne nous dît pas ce qui jaillit du fond de la vie populaire en présence du mystère de la destinée, cette philosophie obscure que les écoles n'ont garde de prêcher, mais qui circule sur l'agora, dans les échoppes, sur les grandes routes, devant le seuil des portes, partout où l'on passe, partout où l'on rêve, partout où l'on vit ! Hélas ! elle nous donne des idées de tristesse et de lassitude. Ce sont les étonnements et les frémissements du peuple ; devant les catastrophes qui abattent les grands, c'est la compassion, l'horreur, la crainte ; on cherche à peu près en vain l'espérance.

« C'est une parole antique depuis longtemps connue des hommes, chantent les vieillards d'Eschyle, qu'une félicité parfaite ne meurt pas stérile, et qu'une irréparable misère naît d'une heureuse fortune. » Il est vrai que, par une vague réaction

contre ce pessimisme, le grand poète initié sans doute aux méditations des orphiques sur la vie, la mort et la souffrance, ajoute une réflexion morale : « J'ai cette pensée bien différente qu'une action impie engendre toute une génération semblable, tandis que la justice n'engendre dans les demeures qu'une race aussi belle qu'elle-même. »

Plus loin, le même chœur reprend :

« Il n' y a point de satiété du bonheur pour les mortels, et nul ne nous repousse des demeures déjà montrées au doigt pour leurs richesses en disant : « Tu n'entreras pas. » Les dieux heureux ont accordé à celui-ci de prendre la ville de Priam, et il revient dans sa demeure, honoré par les dieux. Mais si, maintenant, il lui faut expier les discordes et les meurtres de ceux qui ont tué avant lui, s'il doit mourir pour d'autres morts, quel mortel, sachant cela, pourrait se vanter d'une destinée heureuse ? »

Et Sophocle déclare par la voix du chœur d'*Antigone :*

« Il n'est pour les mortels aucun moyen de fuir le malheur de la destinée. »

C'est toujours la même tristesse revêtue de beauté par la poésie : « On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve », disait un proverbe.

Et qui ne connaît la phrase de Ménandre ? Elle résume toute la sagesse païenne :

« Le mortel aimé des dieux meurt jeune. »

On trouverait, sans doute, dans les auteurs chrétiens, des phrases non moins amères sur la fragilité des choses humaines, mais leur amertume, à eux, est toujours compensée par une attente de justice et d'amour. Ils ne soulignent les fluctuations et les déceptions du présent que pour rendre plus éclatantes les promesses de la destinée future.

Leur pessimisme même ressemble à un astre qui se montre à nos yeux du côté de l'ombre, mais qui, par ailleurs, reçoit la lumière.

Et nul ne sait d'où la moindre lueur viendrait à cette poésie païenne.

III

FIGURES DOULOUREUSES

Les grandes figures épiques ou tragiques nous confirment dans cette idée. Sont-elles assez douloureuses ! En les énumérant, nous énumérons des malheurs. Toutes les histoires embellies par les imaginations, idéalisées par les poètes, nous présentent, à travers les symboles de l'art, une conception lamentable de la destinée humaine. « J'ai plutôt souffert mes actions que je ne les ai commises », déclare l'Œdipe de Sophocle. Mais Œdipe est toujours considéré comme une victime. Achille, au contraire, est un mortel favorisé des dieux ; étudions le sort d'Achille dans l'*Iliade*. Ce fils d'une déesse apparaît comme un type de beauté, de bravoure : « Achille aux pieds rapides », Achille le victorieux, Achille l'invulnérable. Le destin saura trouver le seul point vulnérable dans la personne d'Achille ; ce héros ne peut échapper

au destin. Il n'ignore pas qu'il doit mourir. Et cette prescience illumine sa figure d'une lueur de poésie tragique, souverainement belle.

Toujours contrecarré, toujours affligé, toujours meurtri, nous apparaît Achille, soit qu'il ait perdu Briséis, soit qu'il se lamente sur la mort de Patrocle. Mais là n'est pas, aux yeux d'Homère, le tragique de sa destinée. Le tragique, c'est qu'il doit mourir. Telle est la raison qui nous fait choisir le fils de Pélée comme l'incarnation de l'idéal antique en ce qui concerne la destinée humaine. Il est plus que tout autre, semble-t-il, marqué au sceau de la mort, et, par là même, le symbole est plus frappant. Celui que l'épithète accolée à son nom désigne comme une incarnation du mouvement et de la vie, « Achille aux pieds rapides », sera bientôt immobilisé. Ces pieds rapides ne fuiront pas les traits de la Parque, qui déjà vise, au talon, le point vulnérable. En vain retentiraient, pour le héros, les accents de Pindare, que, dans leur ferveur d'admiration, les cités grecques murmurèrent plus tard autour de leurs athlètes et de leurs coureurs victorieux : « Accordez-leur de parcourir la vie avec ces pieds légers ! » Les pieds légers d'Achille s'arrêteront avant le terme de l'âge sur le chemin de la vie...

Il sommeille, et la mort vient hanter ses rêves sous les traits de Patrocle : « Donne-moi la main; je te la demande en pleurant... »

Ce vers d'Homère semble avoir inspiré la multitude des stèles antiques; combien d'entre elles nous représentent le mort et le vivant, celui qui pleure et celui pour qui l'on pleure, se donnant gravement et tristement la main! Au musée central d'Athènes, la répétition, la multiplication de cette scène, est d'une mélancolie pénétrante.

Achille doit mourir après Hector; cela ne l'empêche pas de se précipiter, afin de venger son ami. Cependant il cesse un moment de penser à Patrocle pour songer à la mort commune : « Grands dieux, s'écrie-t-il, même dans la demeure d'Hadès, il subsiste donc de l'homme une âme et un fantôme; mais la réalité de la vie les a complètement abandonnés. » Et cette pauvre et frissonnante chose qui subsiste de la créature humaine inspire plutôt la pitié que l'apaisement. Pauvre vie diminuée, pauvre être amoindri, qui s'avance au bord de la région des ombres, un être qui diffère si peu du néant, et qui s'évanouit comme une fumée, avec un cri semblable à celui des chauves-souris! Et quand Priam vient en suppliant auprès d'Achille pour obtenir le cadavre

de son fils Hector, le vainqueur de ce fils reste interdit, pénétré d'émotions nouvelles.

Ce qui domine, c'est la misère de la destinée humaine, et Priam, pleurant aux pieds d'Achille, n'a qu'à l'attendrir par ces mots : « Souviens-toi de ton père, Achille semblable aux dieux... » Achille pleure au souvenir de son père, Priam au souvenir de son fils, et les deux ennemis mêlent leurs larmes, réunis en apparence devant la rigueur de cette puissance inconnue et formidable qu'ils ont nommée le destin... Achille a tué le fils de Priam, cet Hector, la gloire de son père et le dernier rempart d'Ilion, et l'on dirait qu'à travers le nuage de poussière et de sang dont la haine des hommes enveloppe la vie terrestre, le poète entrevoit confusément les sommets d'où jailliront sur le monde les grandes sources d'amour. Mais l'heure n'est pas encore venue, et la déchirure lumineuse qui s'est faite dans le sombre récit se referme ; Achille n'est pas sûr de lui-même ; il engage Priam à fuir; il craint le réveil de sa propre colère. Pourtant il a vu, dans la douleur de Priam, la douleur future de Pélée. Il a toujours le pressentiment de sa propre mort : « J'aimerais mieux, dira-t-il quand il sera lui-même une ombre, être l'esclave du dernier des laboureurs

que de régner sur le peuple entier des ombres. » C'est à cela qu'aboutissent et que doivent aboutir tant de gloires!

Triste destinée humaine!

« Après avoir admiré dans Homère tant d'images de la grandeur morale, écrit M. Girard, on est surpris de voir à quel point sa conception de la vie future est grossière et matérielle. « Déesse, chante la colère d'Achille, fils de Pélée, colère funeste qui causa mille maux aux Grecs, précipita chez Hadès les âmes de nombreux héros et les livra *eux-mêmes* en proie aux chiens et aux ciseaux... » *Eux-mêmes*, c'est leur corps avec leur sang, avec leurs nerfs, avec le principe et les agents de leur force; il faut même dire leurs passions et leur intelligence. Car, voyez quelle est la nature de ces âmes qui accourent à l'évocation d'Ulysse. Avant d'avoir bu du sang des victimes, elles sont là, sans connaissance et sans souvenir, images inconsistantes des êtres qui ont autrefois existé. C'est ce sang, qui, versé dans leurs membres décolorés, y ranime pour quelques instants le sentiment et l'intelligence. L'existence véritable est donc attachée au corps; en se séparant de lui, elle n'obtient pas une délivrance; elle souffre une diminution qui équivaut presque à l'anéan-

tissement, car, de la science qu'un être humain a possédée, il n'a plus rien, et des passions qui l'animaient, il ne garde plus qu'un appétit bestial qui l'entraîne invinciblement vers ce sang chaud et fumant, comme vers une source de vie[1]. »

Plus tard, Euripide nous donnera le drame de la mort dans toute sa terreur : *Alceste*. Il est quelque chose de plus tragique que les discours impitoyables du génie de la mort, que les visions lugubres assiégeant l'héroïne, c'est le retour d'Alceste arrachée au royaume d'Hadès, de cette femme pâle et froide qui semble n'avoir plus la force de presser ses enfants sur son cœur. Hercule a beau nous dire qu'elle retrouvera la parole quand elle sera purifiée de sa consécration aux dieux infernaux, nous sentons qu'Alceste ne sera plus la même, que le sourire s'effacera de ses lèvres, que ses baisers se glaceront sur le front des enfants, qu'un éclair d'angoisse traversera ses yeux quand elle les regardera, car elle connaît les fins et les destinées...

Peut-être le fantôme de l'Hadès a-t-il quelque ressemblance avec le double des Égyptiens ;

1. J. Girard, *op. cit.*, p. 248.

celui-ci vivait une sorte de rêve, parmi la décoration des tombeaux, faite à l'image de la vie. Une sorte de rêve de la vie dont la réalité s'était dissipée ; mais, chez les Grecs, ce rêve était particulièrement mélancolique !

IV

RÊVES DE PHILOSOPHES

Pourtant l'antiquité respecte ses morts. Elle les pleure, elle les vénère. Leur culte a sa martyre dans la pieuse Antigone. L'épopée, la tragédie nous enseignent le rôle des tombeaux. La stèle qui se dresse au dehors symbolise la persistance du souvenir. Déjà les poèmes homériques nous avaient révélé l'importance des rites funéraires. La déesse Thétis, les Néréides, filles immortelles de la mer, prennent part aux funérailles d'Achille; mais il semble que, devant la mort, les dieux soient impuissants comme les hommes. « Que pouvons-nous faire pour les morts, interroge l'antiquité douloureuse, sinon couper nos cheveux et leur offrir des larmes? » La ville avait le culte de ses tombeaux, ainsi qu'en témoigne le beau chant de guerre des Grecs dans les *Perses* d'Eschyle : « En avant, pour les temples des dieux et

les tombes des ancêtres! » Tout l'art des peintures funéraires est dominé, semble-t-il, par la grande peinture de Polygnote à la Lesché de Delphes (ve siècle). Pausanias en a laissé la description. Elle représentait la barque de Charon et le passage des âmes. Il y avait une rivière, des roseaux, des poissons, étranges poissons ayant l'apparence d'ombres; dans la barque, une jeune femme et un adolescent; sur la rive, prêtes à s'embarquer, des jeunes femmes non initiées qui portaient une amphore brisée d'où l'eau s'échappait, image de la fuite des choses pour ceux qui ne savent trouver un point d'appui dans l'au-delà.

Cette image déjà citée : « On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve », hante toujours la pensée antique. L'écoulement des eaux, l'écoulement des jours, l'écoulement des saisons, l'écoulement des choses, la saisit d'une immense tristesse. Puisque tout se précipite, il faut chercher ailleurs, dans l'au-delà, ce point d'appui auquel l'âme humaine ne cesse d'aspirer, mais sera-t-il possible d'y parvenir!

Les contemporains d'Homère ne s'inquiétaient nullement de ces choses. Et la foule païenne les imitera. Les philosophes au contraire commencent à se préoccuper du mystère de la destinée, à vou-

loir le déchiffrer. Au cœur de l'hiver il est de ces brises qui passent comme un souffle avant-coureur du printemps. Ce n'est pas encore le printemps, et il ne faut pas s'illusionner. Pour quelques fronts caressés par un de ces souffles, combien se penchent loin de tout rayon et de toute fraîcheur? Les multitudes naissent et meurent sans être touchées par cette influence. Écoutons ces philosophes qui constituent une élite, une aristocratie intellectuelle, et qui surgissent, se mettant à parler mystérieusement une langue étrangère à leurs concitoyens. Leur tendance marque une étape dans le progrès du vieux monde. Ils ont une idée qui les ravit et qui les isole, un rêve qui les exalte et les enorgueillit, une liqueur de luxe qu'il ne faut confondre avec l'eau pure destinée à calmer la grande soif humaine.

Mystères, initiations, artifices ésotériques d'une pensée qui cherche encore, intuitions mystérieuses d'une pensée qui a déjà trouvé, tiennent en échec la vieille et harmonieuse devise grecque : « L'homme est la mesure de tout. » Sentiraient-ils donc, ces païens clairvoyants, que, comme le dira plus tard Pascal avec tous les mystiques, l'*homme passe infiniment l'homme*? Si vaguement qu'ils le sentent, ils n'apparaissent

point satisfaits. Des êtres d'élite se groupent autour d'un Pythagore pour lequel se sont ouverts les temples fameux de l'Égypte. Que leur rapporte-t-il donc ? Il leur parle d'une vie purifiée et de l'âme immortelle. Et l'homme que Pindare appelle le rêve d'une ombre se réjouit d'entendre quelques-uns lui parler de son immortalité.

Les *Vers dorés* de Pythagore attribués à l'un de ses disciples nous livrent peut-être le secret de l'enthousiasme qu'inspirait sa doctrine, lorsqu'ils déclarent : « Ainsi, quand tu auras quitté tes dépouilles mortelles, tu monteras dans l'air libre ; tu deviendras un dieu immortel, et la mort n'aura plus d'empire sur toi. »

La vie, la mort, la souffrance, jouaient un rôle dans les méditations de ces orphiques auxquels se joignirent les derniers pythagoriciens.

Rites aux origines mystérieuses et par lesquels certains s'efforçaient d'apaiser la secrète inquiétude qui poind chez l'enfant et que la vie n'endort pas sans réveil : l'inquiétude de vivre ! On a beaucoup pensé qu'ils venaient d'Égypte, eux aussi, comme la sagesse de Pythagore. Deméter et Dionysos qui en sont les héros furent identifiés avec Isis et Osiris, et M. Foucart nous démontre la vérité de cette hypothèse en ce qui concerne le

Dionysos attique. Ces mystères qui fêtaient la nature et les saisons, la vigne et le blé, rappelaient à l'homme, sous des formes symboliques, la mort, l'immortalité, la renaissance de la vie.

Les nobles phrases du *Phédon* nous révèlent sur l'un de ces sujets l'état de la pensée antique chez les meilleurs :

« Alors seulement, c'est-à-dire après notre mort, et non pendant cette vie, nous jouirons de la sagesse dont nous nous disons amoureux... C'est ainsi qu'affranchis de la folie du corps, nous converserons, je l'espère, avec des hommes libres comme nous, et connaîtrons par nous-mêmes l'essence des choses... »

« ... En raison de ces choses desquelles nous avons disserté, dit aussi Socrate dans le *Phédon*, il faut toujours agir de sorte que nous participions à la vertu et à la sagesse ; nous serons récompensés par une grande espérance. Nier qu'il en soit ainsi, comme je l'ai expliqué, ne convient pas à l'homme doué de raison. Que ces choses soient, si l'âme paraît immortelle, il me semble qu'il convient d'agir ainsi, et que le risque vaut la peine d'être couru. C'est un beau risque, et il y a lieu de s'enchanter soi-même par ces choses ; aussi me suis-je attardé longtemps sur ce discours. »

Le risque de Platon, la pari de Pascal, jettent des lueurs sur l'éternelle aspiration du cœur humain.

Un jour, Plutarque, dans sa *Consolation à Apollonius*, devait se souvenir de ces graves théories platoniciennes.

Elles donnèrent un peu de douceur — sinon de joie — à quelques esprits du monde antique. Mais, s'il en faut croire le même Plutarque, une lourde atmosphère de tristesse continuait à peser sur l'âme païenne : « Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit Crantor, mais depuis des siècles qu'une foule de sages ont déploré l'humaine condition, persuadés que la vie est un châtiment et que pour l'homme le plus grand malheur, c'est d'être né... Silène s'exprime ainsi : « Jeunes éphémères, êtres condamnés aux douleurs et à la souffrance par votre destin et par la Fortune, pourquoi m'obligez-vous à dire ce qu'il vous serait meilleur d'ignorer? C'est en s'abusant sur leurs propres maux que les hommes peuvent mener la vie la moins malheureuse. Il ne leur est point donné d'obtenir le bonheur suprême et de participer à la nature parfaite par excellence. Le meilleur pour tous et pour toutes serait de n'être pas né. Après ce bien, le premier de ceux qui peuvent se réaliser, mais qui, en ordre,

n'est pourtant que le second, c'est de passer le plus promptement de vie à trépas[1]. »

Provenant de doctrines mystérieuses et d'initiations non moins mystérieuses, les beaux rêves de Pythagore et de Platon restèrent l'apanage des hautes philosophies, et nous n'irons pas demander leur secret aux sanctuaires d'Asie, « l'Asie sacrée », selon Eschyle, non plus qu'à ceux d'Égypte, cette Égypte dont le même poète déclarait le fleuve « vénérable ». Car, si d'aucuns parmi la foule, à travers les initiations, comme à travers les rainures d'une porte close, apercevaient peut-être certaines lueurs, le plus grand nombre restait perdu dans la nuit, multitudes oubliées dont chaque individu qui les composait était, à bien regarder, aussi intéressant qu'un philosophe ou un roi. Comment souffraient-ils, ceux-là !

Leurs larmes étaient aussi précieuses que celles des illustres. C'est pourquoi nous devons nous attacher, bien plutôt, aux formes spontanées et touchantes de la dévotion populaire; nous voulons savoir comment les simples hommes pleuraient ceux qui les avaient précédés. Interrogeons les peintures des vases grecs, dont beaucoup furent

1. Plutarque, *Consolations à Apollonius*, ch. XXVII (*Œuvres morales*, trad. Bétolaud, I, p. 275).

inspirées par l'œuvre de Polygnote à Delphes; interrogeons les épitaphes des morts inconnus.

Puisque nous aimons les héros de la vie journalière, il ne nous en coûtera pas d'oublier les douleurs épiques ou tragiques, pour nous souvenir de simples douleurs humaines.

V

LES LÉCYTHES BLANCS

Un lécythe blanc, une épitaphe, nous diront beaucoup de choses sur l'âme antique. Ils nous aideront à reconstituer un monde. Supposons quelque habitant d'une autre planète en possession d'une rose de la terre. Examinant cette fleur environnée d'épines, ne comprendra-t-il pas que notre azur a des nuages, que, souvent, nos larmes sont voisines du sourire, et ne regardera-t-il pas, avec un mélange de tendresse et de pitié, ce petit globe arrosé de sang et de pleurs, où germent silencieusement de nobles héroïsmes? Dans les lignes brèves de l'épitaphe, comme aux parois du vase dit *lécythe*[1], nous respirerons l'âme délicate

1. V.-E. Pottier, *Étude sur les lécythes blancs attiques à représentations funéraires*. Paris, Thorin (Fontemoing), 1883.

et subtile d'Hellas, en toute sa fleur de mélancolie.

Cette vie est triste; pourtant, comme on la regrette! Épitaphes et lécythes ont un charme nostalgique. Cette pauvre petite chose frissonnante et dépouillée que semble alors être une âme, murmure comme une plainte vague, assourdie par la tombe. Elle est représentée sur les beaux lécythes blancs, d'une élégance suave; elle y apparaît sous la forme d'une petite figure ailée qui s'envole... A nous de deviner tout ce qu'elle emporte de tendresses et de joies!

La pureté des jours de Grèce ou de Sicile ne luit pas sur la fabuleuse prairie d'asphodèles que les poètes ont placée dans la région des morts. Et ces Hellènes auront au cœur, en mourant, le regret des villes de marbre ensoleillées qui sourient à l'azur des flots. Au bord de la mer, au bord des routes, sous les myrtes et sous les lauriers-roses, où leurs tombeaux seront situés, leurs épitaphes prenant parfois la forme d'un bon conseil attesteront leur désir de se mêler encore à la vie. Au bord de la mer, au bord des routes, sous les myrtes et sous les lauriers-roses, leurs proches sont venus les déposer avec les rites que nous dépeignent les scènes esquissées sur les vases, en

quelques traits harmonieux. Ils sont d'une mélancolie déchirante, ces vases grecs ; il ont, pourtant, la grâce svelte des beaux lis; ils s'épanouissent avec un aspect de fleurs, et ils sont bien les fleurs délicieuses et tristes de la plus belle période de l'art antique. On leur confiait des parfums aux chevets des morts. Leur blancheur même est vivante et douce comme celle des pétales. Ceux qui les façonnaient ne songeaient qu'à les faire utiles, et, sans effort, ils ont rencontré la beauté ; cela leur donne encore, à ces vases funéraires, la ressemblance avec les fleurs, d'une beauté qui ne s'élabore pas, mais qui s'épanouit. En les regardant, on peut comprendre comment le mot harmonie est sorti du domaine exclusivement musical, puisqu'ils sont une harmonie visible; qu'ils nous révéleraient à eux seuls que l'harmonie des lignes est susceptible d'avoir une signification aussi profonde et aussi mystérieuse que celle des sons. En les étudiant de près, nous respirons le parfum de tristesse qu'ils exhalent et nous croyons entendre le murmure d'un chant funèbre passionnément désolé, mais passionnément beau. Ces lécythes ne semblent pas muets. Chacun d'eux, nous l'avons dit, raconte une histoire de douleur, l'histoire d'une très vieille douleur humaine, mais

d'une douleur traduite par l'art, et dont l'expression ne blesse jamais les lois du rythme, telle qu'un poète l'exprimerait en de beaux vers. Toujours des scènes de deuil, esquissées en traits hardis et purs. Revêtus de blanc, étendus sur le lit funèbre, les morts sont pleurés par des parents, par des amis. Les femmes se trouvent en majorité dans l'assistance : « Les gestes, dit M. Pottier en son admirable étude sur les *Lécythes blancs attiques*, sont, en général, plus pathétiques et plus violents que dans les autres scènes de deuil : on sent que la douleur y a toute sa véhémence, et que le temps n'a pas encore atténué la vivacité des regrets. Sans doute, on ne trouvera rien qui altère la dignité de l'ensemble, mais, autant que les lois du goût le permettaient au peintre, il a su rendre ces mouvements passionnés par lesquels les femmes faisaient éclater leur douleur... » On comprend mieux Plutarque quand on a vu ces figures éplorées qui portent la main à leur chevelure comme pour l'arracher, ou qui tendent les bras avec désespoir... Le geste de s'arracher les cheveux, un des plus désordonnés parmi ces gestes de désespoir, s'ennoblit en restant pathétique ; ainsi pourrait le figurer une grande tragédienne dans un rôle de Racine, *Andromaque* ou *Iphigénie* ; ainsi pour-

rait-il être souligné par la musique de l'*Alceste* de Gluck. Et ces couleurs, elles ont tout le charme d'une mélodie de Gluck. Parfois, dans la scène, apparaît un oiseau. A-t-il quelque signification symbolique, ou représente-t-il simplement un hôte familier de la maison, un de ces favoris domestiques qui auront, eux aussi, leur épitaphe, et non des moins gracieuses? Puis le mort est conduit à son tombeau. La pensée humaine cherche à pénétrer le mystère. Où donc allaient-elles, ces petites mortes, si graves et si bien coiffées, avec tous les raffinements de la mode hellène, et la jolie coiffure en *lampadion*, disposant, comme son nom l'indique, les mèches de cheveux à l'instar de petites flammes?

Deux génies, Hypnos et Thanatos, semblent recevoir le cadavre des mains de ceux qui pleurent. Hypnos et Thanatos, le sommeil et la mort, fils jumeaux de la nuit, tous les deux ailés, l'un noir et l'autre blanc. Les dernières études supposent avec raison que la couleur blanche appartient à la mort, et la couleur noire au sommeil. D'ailleurs le sommeil n'apparaît-il pas comme l'ombre de la mort? Pour mener l'âme aux demeures d'Hades surviennent Hermès Psychopompe et le nocher Charon. C'est ici qu'on retrouve le

souvenir de la grande peinture de Polygnote. Comme il plaisait à l'art d'idéaliser la vie et la mort, il ne nous montre que des êtres jeunes. Et les survivants fidèles qui ne peuvent encore entreprendre le ténébreux voyage reviennent pleurer aux abords des tombeaux, les mains pleines de choses inutiles et précieuses, des fleurs, des parfums, une lyre pour bercer le suprême sommeil, des boucles de cheveux coupées sur leur tête, des choses douces, des choses vaines, expressions de regrets et de tendresses, car « que pouvons-nous faire pour les morts, sinon leur offrir des larmes et couper nos cheveux » ? Tendresses et regrets que, plus tard, sut rendre efficaces l'inscription chrétienne : « Priez pour lui. Priez pour le pauvre pécheur ! » Chateaubriand nous dit que Johnston, en son *Traité des Épitaphes*, trouve dans ces quelques mots plus de beauté que dans toute l'épigraphie païenne.

Des petites figures ailées, images de l'âme qui s'envole, planent, disions-nous, sur les lécythes et reproduisent les gestes d'affliction des assistants. Personne ne cherche à se révolter contre la destinée, et l'on se rappelle le vers d'Homère : « Les dieux ont doué l'homme d'un cœur patient. » Mais il y a la note inquiétante, c'est cette petite

âme qui s'échappe de la bouche, et qui s'envole avec un geste de désespoir. En elle, il faut chercher le secret de la tristesse antique.

Animula vagula, blandula,

murmurait l'empereur Hadrien, tout pénétré de culture grecque,

Hospes comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca,
Pallidula, rigida, nudula?

VI

ÉPITAPHES ANTIQUES

Les épitaphes sont le plus souvent désolées : certaines ont une intention ironique et nous laissent deviner comme un sourire narquois. Ce qui nous frappe d'abord, c'est la lamentation des parents privés de leurs fils ou de leurs filles, et la conviction qu'ils furent tendrement aimés, ces petits enfants de l'antiquité païenne, puisque le poète des épitaphes, en nous donnant l'écho des douleurs maternelles, trouve encore aujourd'hui le chemin des cœurs. Petits enfants dont les yeux se sont ouverts un instant sur l'horizon de marbre, d'azur et de lauriers-roses, et dont les pas incertains ont à peine effleuré la rude terre des hommes !

N'est-ce pas pour l'un d'eux que Méléagre a composé la jolie inscription : « Terre, notre mère commune, salut. Ne pèse pas trop sur Œsigène :

il a si peu pesé sur toi! » « Hadès inexorable et inflexible », gémit une autre épitaphe, « pourquoi as-tu privé de la vie le tout petit Calleschros? Sans doute, cet enfant sera un amusement dans les demeures de Perséphone, mais il laisse d'amères douleurs à la maison. » Plus tard, le poète chrétien Prudence nous montrera les Saints Innocents jouant dans la gloire avec la palme et la couronne, et son hymne revêt d'une grâce antique la profondeur chrétienne ; mais elle est bien attendrissante, la légère épitaphe, à peine plus sérieuse, au début, que celles qui furent consacrées aux sauterelles, aux perdrix, aux cigales, puis vibrant tout à coup d'une note intensément humaine, quand il s'agit de la douleur des parents.

« O terre, ô mer », chante une autre épitaphe, « soyez pour l'enfant, l'une légère, et l'autre silencieuse... » Elles abondent, les épitaphes enfantines ; ce sont les plus jolies, les plus touchantes ; mais, à part cet accent qui frappe dans les paroles attribuées aux pères ou aux mères, pourquoi la grâce légère et désolée des épitaphes s'applique-t-elle aussi bien à un animal apprivoisé qu'à un être humain? Ce que l'on pleure, c'est toujours la fuite de la vie, de cette vie cruelle (Aristote déclarait que les choses humaines ne pouvaient exciter que

deux sentiments : la terreur et la pitié, mais aimée. A ce concert harmonieux et triste, il manque la note de l'âme — de l'âme inconnue attendant sa révélation du Dieu inconnu.

Sous les couronnes à demi fanées qu'ont suspendues au seuil des tombeaux les mains amies, s'ébauchent des figures de jeunes femmes, de jeunes filles : il y a la petite Péristéris, âgée de sept ans, qui mourut peut-être du chagrin causé par la mort de son petit frère de vingt mois. Cette fois, c'est Théocrite, qui, doucement, évoque ce joli groupe : « La petite fille s'en est allée hors de saison, dans sa septième année, vers l'Hadès où elle précéda beaucoup des compagnes de son âge, désirant, la malheureuse ! revoir son petit frère de vingt mois, tout petit enfant qui avait connu la mort impitoyable. Hélas ! Péristéris, en butte à l'affliction, combien de dures épreuves un dieu toujours est prêt à imposer aux hommes ! »

Puis ce sont des jeunes femmes, sœurs de cette Héghèso dont nous avons admiré la stèle au Céramique, et qui s'occupe si gravement de sa toilette pour aller se promener dans la prairie des fabuleux asphodèles. Elle ne regarde pas les bijoux dont elle va se parer. Pourquoi, triste Héghèso, vos yeux se détournent-ils de ces joyaux ?

Est-ce parce que vous craignez de donner un regret à la terre ? Est-ce parce que l'énigme de votre âme s'est posée à vous pour la première fois, absorbant votre attention ? Et rien ne saurait nous frapper davantage que la vue de cette femme qui se dispose si tristement à revêtir sa parure ! Non moins douloureuse, non moins attendrissante est cette Arétèmias, épouse d'Euphron, que les poètes nous représentent portant son enfant nouveau-né. « Passant, je suis Arétèmias... En mettant au monde deux enfants à la fois, j'ai succombé ; je laisse l'un à son père dont il guidera la vieillesse ; j'emmène l'autre comme souvenir de mon époux. »

Parfois, c'est un simple nom. L'inscription dira ce qu'est le monument, et qui sous lui repose : « Je suis le tombeau de celle qui fut nommée Glaucè. »

Nous ignorons aujourd'hui « celle qui fut nommée Glaucè », comme nous ignorons ceux dont la voix aimait à l'appeler. Le nom d'un être oublié n'est-il pas un emblème vide, une énigme indéchiffrable, et c'est peu de chose, en somme, que la célébrité d'un nom.

Il y a l'évocation tragique des naufragés hantés jusqu'au fond du tombeau par la terreur de la

mer, leur ennemie : « Homme, ménage ta vie. Dans la mauvaise saison, ne te fais pas navigateur : l'existence n'est déjà pas bien longue! Infortuné Cléonice, tu faisais voile en toute hâte vers l'opulente Thasos, commerçant ayant quitté la Cœlé-Syrie ; tu traversas la mer sous la chute de la Pléiade, et, avec la Pléiade, tu es tombé pour toujours. » La mer souriante d'Ionie, la mer azurée de Tyrrhène, la bleue mer Égée, c'est toujours la mer perfide, « pleine, dit une autre épitaphe, de deuils et de funérailles ». Et son murmure est odieux à ses victimes : « Matelots, dit une de ces inscriptions, pourquoi m'enterrez-vous près de la mer? C'est bien loin qu'il fallait élever le tombeau du pauvre naufragé. Je frissonne au bruit des vagues, causes de mon trépas. Mais, ainsi même, salut et joie à vous qui avez pitié de Nicètas. »

Il y a des allusions aux travaux d'une vie longue et laborieuse : « Mygdon, arrivé au terme de l'âge, s'en est allé dans l'Hadès sur sa propre barque, sans avoir besoin de la barque des morts. Celle qu'il avait eue comme nourrice de sa vie, témoin de ses travaux... finit avec lui dans le même bûcher. »

... « Elle fuit souvent le sommeil du soir

et du matin, la vieille Platthis, pour combattre la pauvreté; c'est pourquoi, voisine de la blanche vieillesse, elle a chanté toujours à la quenouille, à son auxiliaire, le fuseau; conduisant alors même jusqu'à l'aurore le stade de Minerve, avec les Grâces; adroite à dévider le fil de sa main tremblante autour de son genou tremblant. A quatre-vingts ans, elle atteignit les bords de l'Achéron, l'ouvrière Platthis qui avait fait de si beaux tissus, et si bien! »

... « Terre amie, reçois dans ton sein le vieil Amyntichos, te souvenant de ses nombreux travaux. Que de pieds d'olivier il a plantés! Que de vignes par ses soins se sont chargées de grappes! Comme prix de ses labeurs, ô terre, ne pèse pas sur sa tête chauve! Sois-lui légère, et pare-toi pour lui des fleurs du printemps! »

Travaux de la mer, travaux des champs, travaux du métier, ainsi par delà la tombe se dressent devant nous les attitudes de la vie : Mygdon dans sa barque, Amyntichos courbé sur ses plantations, Platthis à son fuseau, chantant sa cantilène... Que donnerions-nous pour l'avoir, la cantilène de Platthis! Peut-être y trouverions-nous un écho de la mer rythmée, le reflet du soleil d'Hellas, le parfum des roses de Sicile. Peut-

être aussi, sous une forme légère, une philosophie désespérée. La cantilène de Platthis, elle fut sans doute, au matin de son existence terrestre, toute de jeunesse et d'espoir ; vers le midi de la journée, de courage et de persévérance ; à l'approche du soir, de regret... Les mots étaient ces beaux mots hellènes qui semblent faits d'azur, de marbre et de soleil. La voix tremblante de la vieille fileuse les brisa sur ses lèvres ; et, sans varier peut-être, ils laissèrent échapper tout un trésor de mélancolie... Mais nul ne nous rendra la cantilène de Platthis, pas plus qu'une autre, hélas ! Car toute vie a sa propre cantilène, faite de la musique de nos sentiments humains. Elle est, cette cantilène, sœur du silence de Lysidice, une autre laborieuse, sur la tombe de laquelle étaient gravés un oiseau, une bride, un frein : « Cet oiseau au chant matinal dira que je me levais de bonne heure pour filer ; cette bride, que je conduisais bien ma maison ; ce frein, que je n'étais ni causeuse, ni bavarde, mais que je savais garder un silence modeste... »

Que leur manque-t-il donc, à ces tombeaux, à ces épitaphes, à ces stèles, à ces lécythes ? Sans évoquer les supplices où la condamnation de Minos précipitait les coupables, pourquoi sont-ils

si navrés? Il leur manque à tous, même après tant de labeurs et de fatigues, le sceau des sépultures chrétiennes dont la sérénité se répand de la mort sur la vie : le *Requiescat in pace.*

VII

DÉSENCHANTEMENT DE L'AME LATINE

Après la Grèce, Rome nous jette son cri désolé. Le sol porte déjà trop de ruines, la terre commence à s'épuiser, les fortunes ont subi des secousses trop violentes, les sages fuient le pouvoir et les honneurs ; la vieille Rome va demander à des cultes orientaux, celui de Mithra par exemple, ce que la jeune Grèce cherchait auprès de Dionysos : une nouvelle flamme d'enthousiasme, une nouvelle raison de vivre.

La philosophie épicurienne de ce monde romain a deux grandes voix poétiques : Lucrèce et Horace. Ni l'une ni l'autre n'annoncent le bonheur. Mais elles cherchent à consoler l'homme de sa tristesse.

Lucrèce prétend éclairer l'univers par cette ardente et sombre flamme de son génie. Il croit, il veut avoir découvert le secret de l'apaisement.

C'est à la paix qu'il aspire, et peut-être arrive-t-il parfois à la rêver, sinon à la posséder. Il met dans l'impiété je ne sais quel enthousiasme religieux. D'après son poème, ce vieux monde païen vit sous l'influence de la terreur. Il cherche à l'affranchir. Il prétend aussi le délivrer de tous les pièges de l'ambition et de l'amour.

Le mot de sa philosophie, de celle d'Épicure, est la volupté. Au nom de la volupté, le poète prêche le renoncement. La tradition veut qu'il ait terminé sa vie par le suicide. « Çà et là, Lucrèce lui-même, dit M. Martha, si ferme dans sa foi philosophique, est comme en proie à des retours offensifs de l'idée divine. A peine a-t-il enlevé le monde et les hommes au pouvoir détesté des dieux, le voilà forcé tout à coup de reconnaître qu'il est une puissance cachée, sans nom, qui se fait un jeu de renverser les grandeurs humaines... Ailleurs, après avoir peint le désordre qui règne dans l'univers, il est consterné à la vue de certains mouvements célestes dont l'effrayante et mystérieuse régularité semble révéler la main d'un dieu. Après un moment d'angoisse, il chasse cette idée qui lui fait horreur, mais il a laissé voir qu'elle avait envahi son âme, et qu'il avait eu à s'en défendre. La véritable réfutation de la doctrine

qui prêche la volupté est la tristesse de son plus grand interprète[1]. »

Triste est ce système de philosophie qui trouve une expression poétique si belle et si passionnée ! Plus triste encore, peut-être, est l'atmosphère païenne que nous décrit le poète, et qu'il voudrait purifier par les enseignements d'Épicure. La crainte de la mort, d'une vie indigne de ce nom, et subsistant sous la tombe, obsède ces hommes même quand ils ont rejeté leurs dieux. Cette inquiétude monte à l'horizon de leur jardin de roses ; elle rend amère la dernière goutte de leur vin mêlé de miel.

Horace respirera ces roses et savourera ce miel ; il tâchera d'oublier le nuage sombre et la goutte amère. Plus indulgent que Lucrèce aux antiques croyances, il sourira de voir Phidyle couronner de myrte et de romarin ses petits dieux fragiles dont elle redoute le courroux. Épicurien, lui aussi, mais d'une âme moins profonde et moins véhémente que celle de Lucrèce, il entendra la volupté de même que la plupart des hommes, et il ne cherchera pas à voir au delà du beau jardin qu'est pour lui le moment présent.

1. Martha, *le Poème de Lucrèce*, p. 366-367. Paris, Hachette.

Il est déjà bien las, ce monde païen qui va mourir. De sourdes angoisses le travaillent. Des philosophes tâcheront d'être ses professeurs d'énergie. Un Cicéron, déjà, l'avait charmé par le noble *Songe de Scipion*. Un Sénèque, par exemple, écrira de véritables lettres de direction morale, mais la lassitude de vivre est telle que trop souvent, hélas! le suicide se trouve au bout de pareils enseignements. Quelle joie nouvelle le christianisme apportera-t-il donc à cette agonie? Une joie qui surmontera toutes les douleurs de la vie, et même toutes les terreurs du péché, de la mort et du jugement, celle de se confier à une immense miséricorde et d'appeler « Notre Père » un Dieu qui vous aime et dont on est aimé. Puis le droit d'inscrire sur les tombes : *Requiescat in pace*.

VIII

MARC-AURÈLE ET HYPATIE CHEZ LES CONTEMPORAINS

On aimerait de s'attarder curieusement à l'époque de transition durant laquelle le paganisme et le christianisme se frôlaient. Si nous avons constaté la détresse de l'âme antique aux beaux jours du printemps d'Hellas, nous pouvons jeter un regard sur les derniers vestiges de la tristesse païenne, mêlés dans une société finissante aux premières lueurs de l'espérance chrétienne. Dans son beau livre intitulé *la Fin du paganisme*, M. Gaston Boissier, avec une compétence qui s'impose à tous, s'est attaché aux derniers païens, et nous a montré les chrétiens du christianisme naissant. Les poètes, les artistes, ont senti ce qu'une pareille époque a de mystérieux et d'attirant, et, selon le sentiment qu'elle leur inspirait, ils nous en ont peint les personnages.

Deux figures se dessinent en clarté sur le fond de ce paganisme au déclin : ce sont Marc-Aurèle et Hypatie. Rien d'étonnant à ce que de telles figures aient tenté de nobles écrivains.

Des hommes absolument étrangers l'un à l'autre, que la date de leur mort a rapprochés pourtant en certains articles nécrologiques, et qui, tous deux, eurent l'amour et la connaissance des chefs-d'œuvre de l'antiquité, M. Leconte de Lisle et M. Walter Pater, nous ont laissé des portraits imaginaires de Marc-Aurèle et d'Hypatie; mais combien ils diffèrent en leur appréciation du paganisme ! Ce contraste même nous intéresse en leur rapprochement.

M. Leconte de Lisle, en chantant Hypatie, nous la montre grave et douce, soucieuse de mourir en beauté, comme l'Antigone de Sophocle. Il voit en elle la suprême sagesse. Tout l'amour du poète est pour Hypatie. Chateaubriand aussi l'avait aimée; il lui consacra des lignes attendries en ses *Etudes historiques;* et cette figure a le don d'attirer la poésie. Si nous feuilletons leurs *Actes*, songerons-nous que la poésie refuse son auréole à la multitude des martyres chrétiennes, aux Agnès, aux Cécile, aux Dorothée, à tant d'autres, tellement nombreuses que, si certaines brillent dans la nuit

des âges ainsi que des étoiles, nous devinons une incalculable quantité de nébuleuses?... Elles ont eu des actes et des paroles de beauté, d'une beauté que parfois n'avait pas rêvée la plus haute des philosophies antiques, car, — c'est M. Walter Pater, un fervent de Platon, qui nous le dit — « le plus haut rêve platonicien est moins haut que la plus simple vision chrétienne ». Elles n'allaient pas, comme Hypatie, guérir, en jouant de la lyre, un disciple malade d'amour pour elles; mais ces chrétiennes distribuaient leurs biens aux pauvres, soignaient les malades, aidaient les infirmes, donnaient des vêtements à ceux qui avaient froid, du pain à ceux qui avaient faim. Et, sans méconnaître la grâce d'Hypatie, il nous est permis de préférer à sa lyre les célestes harmonies de l'âme de Cécile, de Cécile qui, disent les *Actes*, « chantait à Dieu dans son cœur au son des instruments », de Cécile devenue pour les chrétiens la patronne de la musique terrestre, puisqu'elle connaissait la musique céleste, celle que les oreilles n'entendent pas, qui n'est perceptible qu'à l'âme, type idéal sur lequel doit se modeler la plus belle musique d'ici-bas! La lyre d'Hypatie pouvait être douce, mais elle n'était qu'une pauvre et faible chose à côté de cette autre lyre qu'était l'âme de Cécile quand « Cécile

chantait à Dieu dans son cœur au son des instruments ».

Appartenait-elle au monde antique ou au monde nouveau, cette chrétienne nommée Perpétue et dont M. Renan goûtait les *Actes*, qui, tout imbue du souvenir des pleureuses païennes aux cheveux épars, voulut, avant de mourir, déchirée par un taureau, renouer et disposer sa chevelure défaite, car « il ne convenait pas qu'une martyre eût l'air de pleurer au milieu de la gloire »? Elle est morte en beauté, elle aussi, morte avec quel rayonnement d'espérance! Et, devant ce geste de grâce héroïque, comment ne pas évoquer le souvenir des petites mortes aux coiffures savantes, peintes sur les beaux lécythes blancs? Cependant, nous chercherions en vain, sur les lécythes, un reflet de l'âme de Perpétue, morte, non pas comme Hypatie en un jour de colère et d'émeute, mais en un jour de fête et d'amusement pour le monde païen. C'étaient ses jeux, au monde païen, les spectacles sanglants du cirque; on ne peut même pas lui trouver la circonstance atténuante d'un mouvement de colère.

« Pour faire d'un homme un saint », écrivait Pascal, « il faut bien que ce soit la grâce, et qui en doute ne sait ce que saint et ce qu'homme ».

Pascal croyait savoir ce qu'est l'homme, et nous admettons que, le jansénisme aidant, il le vit plutôt en couleurs sombres, mais il n'est pas besoin d'être janséniste pour songer que l'égoïsme débridé de la nature humaine ne peut amener à rien de très bon. La douleur est une des plus fortes réalités de ce monde. Le stoïcisme païen s'efforce de la nier. Le christianisme la divinise et la transfigure; il en extrait un principe de joie : « Bienheureux ceux qui pleurent! » dit l'Évangile. Le don du christianisme au monde n'est pas la douleur, mais la béatitude, mais la joie plus forte que la douleur, la joie que la douleur épure au lieu de la détruire. N'y eut-il pas de joie dans Assise, dans Sienne, dans Avila, autour de saint François, de sainte Catherine et de sainte Thérèse? Croit-on qu'il y en eut autour de Néron? Si nous cherchons la joie au sein du vieux monde, où pensons-nous la trouver? Aux catacombes ou au palais des Césars? Et si nous la cherchons parmi les jeux du cirque, croyons-nous qu'elle réside dans le cœur des bourreaux ou dans celui des martyrs?

M. Walter Pater ne la découvre même pas dans le cœur de Marc-Aurèle. M. Walter Pater n'était pas à proprement parler un poète; il écrivait en

prose, en belle prose nuancée, avec une délicatesse dont le charme rappelle celui de la musique. Il était profondément imprégné de la culture et de l'art païens. C'était un psychologue très fin, doublé d'un admirable artiste. Si je ne me trompe, il n'appartenait à aucune communion chrétienne. Il a des moments de franc paganisme dans ses études sur la *Renaissance*, et il a écrit sur *Platon et le Platonisme* un délicieux volume. C'est donc un témoin fort impartial.

L'œuvre maîtresse de M. Walter Pater a pour titre *Marius l'Épicurien ;* elle nous décrit, sous la forme d'une analyse psychologique très aiguë, ce déclin du vieux monde. Toute une société prête à se dissoudre y passe, reflétée dans la vie intérieure du héros. M. Walter Pater excelle à peindre des reflets, et ces reflets nous donnent comme une exquise vision des choses... Ainsi nous saisissons le visage et l'attitude de Marc-Aurèle. M. Walter Pater le respecte et le plaint; M. Walter Pater ne le voit pas tout à fait comme le voit M. Renan. Et, nous parlant de l'empereur philosophe, l'auteur de *Marius l'Épicurien* nous fait sentir la tristesse d'une grande âme païenne.

« Il pratiquait », dit-il, « ce vieux paradoxe stoï-

cien de l'imperceptibilité de la douleur. » Le héros, Marius, se rappela l'impassibilité de l'empereur aux jeux du cirque, devant un carnage d'animaux, « quand, après quelques années, certaines choses se passèrent en Gaule, sous sa complète autorité ». Ces choses, c'étaient la persécution des chrétiens à Lyon, les martyrs voués au supplice[1]. « Sûrement, ajoute M. Walter Pater, la douleur était une chose réelle, et l'homme qui n'en avait pas eu le sens s'était trompé sur la vie. » A propos du livre des *Pensées*, le même auteur s'exprime joliment : « C'est en quelque sorte comme un service mélancolique, où l'on ne doit se mouvoir qu'avec le pas sérieux, solennel, étouffé, de ceux qui marchent dans la maison où gît un mort... » Il prend congé de Marc-Aurèle en soupirant : « *Vale, anima infelicissima* ». Sous les vertus marmoréennes du noble empereur, il croit deviner un cœur qui saigne, et personne pour mettre un baume sur la blessure ! N'est-ce pas M. Matthew Arnold, étudiant aussi Marc-Aurèle, qui nous le

1. « De toutes les persécutions qui se fussent encore déchaînées contre le christianisme, observait naguère M. Brunetière, aucune n'avait été plus furieuse que celle que décrétèrent les édits de ce saint laïque. » (*Discours de combat*, nouvelle série, p. 204-205. Paris, Perrin, 1903.)

montre les mains vainement tendues pour saisir quelque chose dans l'infini...? Et l'on ne peut dire qu'il connut le dernier mot de la sagesse, celui dont l'âme fut grande et triste, car le dernier mot de la sagesse n'est pas triste ; ce qui est triste, c'est le dernier mot de la sagesse païenne, tandis que, dans le *Consummatum est* qui tombe du Calvaire, il y a la promesse de résurrection.

Elle était aussi dans ces inscriptions funéraires aux temps des martyrs, dans ces épitaphes dont M. Walter Pater saisit le charme consolant, lorsqu'il visite avec son héros Marius le cimetière d'une maison chrétienne : « *Pax! Pax tecum!* Le mot, la pensée étaient partout, remarque l'écrivain, avec des images d'espérance empruntées à ce monde païen qui, du commencement à la fin, en avait réellement donné si peu aux hommes », et l'on ne sait si c'est Marius ou si c'est M. Walter Pater qui sortit de la catacombe « apaisé par l'espérance ».

Pax! Pax tecum! In vera Pace! Transierunt in veram vitam! La vraie paix ! La vraie vie ! La joie fleurissait sur la tombe des victimes. « Dans la *Première Epître aux Thessaloniciens*, écrit M. Le Blant, l'apôtre avait marqué d'un trait ineffaçable

la distance qui devait séparer l'antique société de la nouvelle... »

Ce trait, on s'en souvient, n'est autre que l'espérance. Saint Paul appelle les païens « ceux qui n'ont pas d'espérance ».

IX

AUBE CHRÉTIENNE

In pace! L'apparition de ces deux mots caractérise les sépultures chrétiennes des catacombes.

Ils sont tombés tout à coup, comme une goutte de la rosée du ciel, au fond du calice des douleurs humaines. La mort conduit les martyrs à une vie glorieuse, et les emblèmes païens eux-mêmes s'imprègnent de douceur en servant au symbolisme chrétien.

Quoi de plus touchant que cette figure du bon Pasteur ramenant la brebis sur ses épaules, et souvent gravée sur les tombes du christianisme primitif ? Qu'il y avait de tendresse en ses évocations! « Je suis le bon Pasteur: le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Et la parabole du bon Pasteur, se fondant harmonieusement avec celle de la brebis égarée, complétait la signification de cette suave et consolante figure.

« Je vis, dit sainte Perpétue, un jardin immense, et, au milieu, un homme tout blanc, de haute taille, vêtu comme un pasteur qui trayait ses brebis... Et, levant la tête, il me regarda et me dit : « Sois la bienvenue, mon enfant... »

Le musée chrétien du Latran, avec ses sarcophages, ses inscriptions et ses symboles, nous apparaît comme un jardin mystique, très paisible et très doux, exquisement fleuri d'espérance. L'espérance se déchiffre dans les caractères et dans les figures ; elle se répète comme les versets d'une immense litanie ou comme les douces petites vagues d'un océan illimité. Partout se nouent et se renouent, en une intime union, l'espérance et la paix. Quand nous sortons de ces salles, après avoir respiré les parfums de la foi que nous prêchent ces vieux morts, nous en sentons notre âme embaumée.

Le mystère de la souffrance divine se révèle — il le faut bien, puisqu'il est le fondement de cette surnaturelle espérance. Mais il se voile, comme par pitié pour la compassion de ces cœurs fervents. Ils sont si tendres, que point n'est besoin, pour eux, d'insister sur les images de douleur et de supplice. Les épines de la couronne sacrée se transforment en fleurs. La croix elle-même ne

s'accuse point ; elle prend la forme de l'ancre ou du tau ; elle s'entoure d'une sorte de couronne : elle se dissimule presque. Mais aucune pensée ne s'y trompe : les fidèles, avec un élan d'amour, ont reconnu le signe de leur Rédemption. Toutes les images sont douces : des brebis, des colombes, des arbres, qui signifient le jardin du Paradis. Les brebis paissent, les colombes s'abreuvent. Pierre est représenté sous les traits de Moïse, qui de la roche fait jaillir l'eau vive. Le paon est le symbole de l'immortalité. L'ancre est l'emblème de l'espérance.

Parfois un petit navire nous rappelle la vie battue des flots et des tempêtes, mais l'ancre nous rassure et nous savons que le port est atteint. L'Orante nous affirme que nous devons prier pour les morts, et des scènes bibliques, telles que l'ange faisant substituer un bélier à Isaac sur le bûcher du sacrifice, Daniel sortant de la fosse aux lions, les trois jeunes gens préservés des flammes de la fournaise, évoquent aux yeux des croyants les âmes que la prière délivre d'une mystérieuse épreuve dans l'au-delà. L'union du pain et du poisson est une figure eucharistique. Le paralytique de l'Évangile incarne la rémission des péchés.

Ce symbolisme mériterait bien le nom de « poésie muette » que Léonard de Vinci décernait à la peinture. Il est limpide et profond. Accessible aux cœurs simples, il peut s'imposer aux méditations de tous les esprits.

L'âme de ceux qui nous ont précédés dans la foi s'y reflète comme dans un miroir, ardente et délicate, avec d'infinies pudeurs dès qu'il s'agirait de révéler aux profanes sous une forme trop sensible ce qui constitue les mystères de la doctrine, les secrets de joie et de confiance : la Rédemption, la Pénitence, l'Eucharistie.

Nous nous familiarisons très vite avec ce langage. Et nous y discernons les préoccupations morales qui sont les nôtres, des messages de délivrance et de pardon, le rappel d'un aliment divin. Nous respirons une atmosphère d'amour, et toutes ces choses que le monde païen n'a pas connues, que le monde moderne oublie parfois, nous les saisissons dans ce clair miroir que les siècles n'ont point troublé, nous les saisissons avec des fraîcheurs d'aube et des grâces printanières. Ah ! la chère tradition de douceur qui se perpétue dans les régions profondes du christianisme. Comme ici nous la sentons vraie et puissante ! Plus que les représailles d'un Lactance,

c'est elle qui a gagné le monde, selon la parole du Christ : « Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre. »

La douceur chrétienne était reconnue par tout le peuple païen : « Lorsque certaine femme, dit M. Walter Pater, recueillit pour les ensevelir les restes insultés de Néron, le monde païen supposa que ce devait être une chrétienne : seule, une chrétienne était capable de concevoir une dévotion aussi chevaleresque envers semblable misère. » En pareil cas, la légende est plus instructive que l'histoire.

La même douceur imprègne ces usages funéraires. Les inscriptions se trouvent en harmonie avec les figures. Au musée du Latran, elles ressemblent à celles dont nous parlent M. Le Blant et M. Walter Pater. « Ici gît dans la paix ! Qu'ils reposent en paix ! Vis en Dieu. Paix à tous. » Celle d'un petit enfant nous paraît une tendre caresse de la vie insinuée à travers la mort : elle attribue à cet enfant le titre de *petit agneau de Dieu.*

Peu de détails sur les événements extérieurs de ces existences obscures. Nous ne savons pas à quelles tempêtes ont échappé ces petits navires, ni quelles victoires consacrent ces couronnes d'athlètes, ni sous quelles larmes ces palmes ont

verdi pour l'Éternité, ni tout ce qu'il y eut de joies discrètes ou triomphantes, ici-bas et dans l'au-delà, pour ces âmes inconnues qu'a retrouvées l'épigraphie moderne : Nicella, « vierge de Dieu »; Victoria, « vierge fidèle »; Æstonia, « vierge étrangère »; Octavia, « matrone, veuve de Dieu »; Alype, « fidèle dans la paix »; Léopard, « néophyte qui vécut trois ans »; le Grec Andragathos, « catéchumène ».

Ce sont les phases de la vie intérieure que l'on se plaît à nous décrire par ces emblèmes. On pourrait dire de ces chrétiens ce qu'Emerson écrivait de Platon : leur biographie fut surtout intérieure. L'amour, le pardon, l'espérance en ordonnaient les événements silencieux.

Vie intérieure, profonde, cachée en Dieu, échappant aux formules de la parole humaine, et cependant indiquée exactement, quoique largement, sous la magnifique simplicité de pareils symboles.

Et l'on peut garder, en sortant du musée, l'impression de ces eaux vives, de ces colombes qui volent à de mystiques ombrages, de ces ancres, de ces couronnes, de ces palmes, de cette paix dont l'évocation est partout, et de cette faible brebis si confiante lorsqu'elle est recueillie par son bon pasteur.

La même confiance parfume le brisement des tendresses humaines, que la mort a touchées. Lisez, par exemple, l'épitaphe chrétienne d'Helpis, copiée jadis sous le portail de Saint-Pierre par un pèlerin du XIIe siècle[1] : « Je fus nommée Helpis et je grandis en Sicile, l'amour de mon époux m'a conduite loin de ma patrie, de mon époux sans lequel le jour était triste, la nuit anxieuse, l'heure désolée. Nous n'étions pas seulement une seule chair, mais un seul esprit. Ma lumière n'est pas éteinte ici-bas, tant qu'un tel époux y demeure. Je me survivrai par le meilleur de mon âme. Désormais je ne suis plus exilée, je me repose aux portiques sacrés, ayant témoigné devant le trône du Juge éternel. Qu'aucune main ne touche à ma tombe, à moins que, peut-être, mon mari ne désire joindre ses restes aux miens, de sorte qu'ayant partagé le même lit, nous partagions le même tombeau, et que, morte, je ne lui sois pas enlevée. Une cendre commune réunira ceux que la vie avait associés. »

Que si nous descendons le cours des siècles, est-il rien de plus suave et de plus paisible que ces tombeaux du moyen âge où les vieux cheva-

1. Voir *Poésie latine. Épitaphes*, par Frédéric Plessis. Paris, Fontemoing, 1905, p. 225.

liers et leurs graves compagnes, où les vieux évêques, la crosse en main, dorment, ayant achevé leur tâche et dans l'attente de la Résurrection, avec cette inscription gravée parfois sur leur poitrine : *Resurgam* ou *Mea Spes*.

Les sépultures ajoutaient à la sérénité des cloîtres et des églises. C'est à tort que certains reprochent au christianisme d'augmenter l'effroi de la mort en reléguant et en cachant les tombes. Je n'en veux pour preuve que les cimetières de nos villages de France blottis à l'ombre du clocher, que les églises et les cloîtres de Toscane, pleins de dalles funéraires et d'inscriptions commémoratives ; une grâce secrète persiste en ces lieux où tant de deuils ont passé.

On appelait ces tombes *terragne*, et l'imagination de Dante aimait à s'en souvenir lorsqu'il décrivait les bas-reliefs de son *Purgatoire* : « Baisse les yeux, disait-il, il te sera bon, pour alléger ta marche, de voir le lit de tes pieds. » Il songe qu'il ne nous vaut rien de traverser la vie avec des pas trop bruyants, que le silence est favorable au travail comme à la prière, et la marche se ralentit un peu sur les tombes *terragne* qui donnent cette belle leçon d'humilité.

X

DE PLATON A DANTE

S'il s'agit du moyen âge, on parle plus souvent des terreurs que des douceurs, et pourtant il eut des douceurs infinies. Aux croyances antiques concernant la fatalité, à celles qui nous montrent la Némésis faisant expier aux hommes leurs années de bonheur, les chrétiens ont substitué la foi dans la volonté d'un Dieu tout-puissant et très aimant chez qui la justice reçoit le baiser de la miséricorde. La Providence attentive remplace le destin aveugle.

« Dans la volonté de Dieu », chantait Dante, « nous avons notre paix ». Le *Convito* dantesque nous marque comment chaque épreuve nous fait gagner un bien précieux, quand nous suivons les péripéties du terrestre voyage, et comment, plus tard, nous serons semblables au bon marchand récapitulant ses aventures : « Si je n'étais passé par là, se dit-il, je n'aurais pas acquis ce trésor ! » Nous

n'avons pas à développer ici ces doctrines, mais, après nous être imbibés des tristesses païennes, relisons le chapitre des *Fioretti* sur le bonheur parfait. Relisons tout le finale du *Paradis* de Dante. Et nous verrons comment se sont modifiées les conceptions de la vie et de la mort. Les âmes bienheureuses habitent une région de paix, de joie et de lumière, où la vie s'est complétée, épanouie, intensifiée; leur tendre et lumineuse influence enveloppe la terre, et les âmes d'ici-bas y sentent leur présence, car Dieu les réunit les unes et les autres...

Il est vrai qu'on croit à l'enfer, mais on croit aussi à l'amour divin — l'amour fort comme la mort et dont le feu est plus ardent que celui de l'enfer.

Des idées de supplice la mort païenne n'était pas dépourvue ; le Platon de la *République* a quelque analogie avec le Dante de l'*Enfer*, en son récit de la vision d'Er l'Arménien ; et chez Plutarque, Thespesius de Sole revient à la vie pour décrire un enfer plein de tourments inconnus. Mais ce qui manquait à la mort païenne, c'était la notion du bonheur. Les imaginations populaires ne saisissent pas ce bonheur qui ne se compose nullement de jouissances terrestres. Sans doute la haute philosophie platonicienne se plonge dans le *profond*

océan de beauté, pour en rapporter la doctrine du Beau invisible par la participation duquel le visible lui-même devient beau ; mais ce platonisme radieux a de commun avec la déesse Atè, que « ses pieds sont tendres, et qu'il ne foule pas le seuil des demeures humaines ; il marche sur la tête des hommes ». Les parents désolés, les amis éplorés, qui coupent leurs cheveux sur les tombes, n'en sauront jamais rien, et ne verront aucune corrélation entre la mort et la contemplation de cette beauté unique. Ces doctrines merveilleuses passent au-dessus des têtes et ne pénètrent pas dans l'intimité de la vie quotidienne. Il faut que le christianisme soit venu pour qu'une mère et un fils, causant familièrement à leur fenêtre, expriment, en termes presque analogues, cette doctrine de l'Invisible Beauté, mémorable entretien autour duquel on se plaît à rêver le silence d'une nuit étoilée, le seul cadre qui soit digne, semble-t-il, d'envelopper la conversation de Monique et d'Augustin, à la fenêtre d'Ostie ! Tout s'est élevé, tout s'est épuré, pacifié. Nous comprenons comment la plus belle des spéculations n'atteint pas à la réalité de ce qui devient le principe et le but de la vie quotidienne. De l'Invisible Beauté, les uns dissertent et les autres vivent.

Cette vie les met à l'abri de la mort dont le christianisme fait une vaincue : « O mort, où donc est ta victoire ? Où est ton aiguillon ? » « Dieu, déclare l'Apocalypse, essuiera de leurs yeux toute larme. Et la mort ne sera plus. »

Dans la campagne latine, Virgile regardait tomber des montagnes les grandes ombres du soir, mais une lueur brilla sur ces sommets : elle annonçait le messager dont parle l'Écriture et dont les pieds sont beaux, parce qu'il apporte la paix. Déjà la voix de l'Apôtre allait remuer la Grèce, et l'Acropole pouvait tressaillir jusqu'aux fondements de ses temples de marbre...

Pauvre Grèce, comme on la méconnaît quand on la croit satisfaite de son azur, de ses marbres et de ses roses ! La sérénité même d'Apollon ne lui suffisait pas, et elle s'en allait interroger le mystérieux Dionysos ; mais elle ne pouvait apaiser l'anxiété de son âme. L'âme d'Hellas, elle ressemble à cette mer azurée qui baigne les côtes et les îles aux noms harmonieux, qui sourit et caresse à la surface, mais que les anciens nous disent être « pleine de deuils et de funérailles ».

II

LA NOSTALGIE D'UNE CONSCIENCE EXILÉE : CHRISTINA ROSSETTI

II

CHRISTINA ROSSETTI

I[1]

Il était une fois, dans un *cottage* anglais, une petite fille rêveuse.

Ce *cottage*, à trente milles de Londres, s'appelait Holmer Green. On ne saura jamais assez quelles influences ont les maisons et les jardins sur l'âme d'une petite fille, ni de quels rêves elle les anime. La taille de l'enfant le rapproche des fleurs du tapis, des brins d'herbe, et des bêtes innocentes qui rasent le sol. L'humide et fraîche nature anglaise avait des charmes pour cette fillette, mais peut-être aspirait-elle à un astre plus ardent que le soleil britannique ; car l'Italie de ses aïeux avait, sans qu'elle le sût, mis un

1. *The poetical works of Christina Georgina Rossetti, with memoir and notes by William Michael Rossetti.* (Londres, Macmillan, 1904.)

reflet sur ses pensées : elle devait plus tard écrire des vers dans la langue de Dante comme dans celle de Shakespeare.

En ce jardin, elle découvrit une souris morte, et ce fut sa première rencontre avec le mystère. « Ma première expérience de la mort, écrivit-elle plus tard, date de ma petite enfance, et je la fis dans les dépendances d'un *cottage*. Ce petit *cottage* était un domaine de famille; son clos faisait mes délices. Il me semblait vaste, bien que je sache aujourd'hui qu'il était petit et modeste. La souris morte éveilla ma sympathie : je la pris, je l'enterrai confortablement sur un lit de mousse et je gardai le souvenir de cet emplacement. Ce fut peut-être un jour ou deux après que je retournai au même endroit. J'écartai la mousse et regardai... Un insecte noir surgit. Je m'enfuis, saisie d'horreur, et, pendant de longues années, je ne fis aucune allusion à cette funèbre aventure. » *La souris morte éveilla ma sympathie;* voilà, certes, un trait de physionomie qui se dégage et qui doit persévérer, une sympathie pour les choses mortes.

C'était une enfant aux yeux de rêve. La hauteur de son front, la finesse de son visage, le dessin serré de ses lèvres, rappelaient certaines visions des vieux peintres de son pays d'origine;

tout cela devait lui composer une sorte de beauté grave et transparente à l'âme. Son cœur était grand d'affection : elle aimait tendrement son père, ses deux frères, et plus encore peut-être sa mère. Son père, Italien exilé, fugitif pour avoir fait trop de politique (et de la politique estimée trop dangereuse), dans le royaume de Naples, s'appelait Gabriel Rossetti. Du mariage de cet Italien avec Francesca Lavinia Polidori, fille du secrétaire d'Alfieri et sœur du médecin de lord Byron, étaient nés plusieurs enfants : deux fils, Gabriel Charles Dante (connu sous les prénoms de Dante-Gabriel) et William-Michaël; deux filles, Maria-Francesca et Christina-Georgina, la dernière de tous, notre héroïne.

L'intérieur des Rossetti ne semblait pas banal : « on ne compte, dit Mme Mary Darmesteter, que des poètes, des archéologues, des professeurs, des institutrices, dans l'ascendance des Rossetti ; s'il s'y trouve par hasard un honnête artisan, il meurt d'une maladie noire tout comme les autres. Le Manè ! Thecel ! Pharès ! du surmenage cérébral est écrit sur presque toutes les tombes des Rossetti ; aussi les quatre enfants de l'exilé s'étaient-ils voués aux lettres. Maria, l'aînée, qui mourut religieuse, est connue par un commentaire sur Dante.

Le second était peintre et poète ; son frère William est un critique distingué, et la cadette, Christina, fut sans doute la plus exquise des poétesses d'Outre-Manche. »

Ce foyer était moins riche d'or que d'idées. Le laitier, qui s'ébahissait de voir une maison où les bébés de quatre ans composaient des tableaux, avait sans doute une médiocre impression de l'aisance du ménage, et il ne se trompait pas. Gabriel Rossetti donnait des leçons d'italien, écrivait des vers, commentait Dante avec la fougue et l'enthousiasme de l'esprit de parti. Baptisé catholique, il avait rejeté le « joug » de la foi. Francesca-Lavinia était une pieuse anglicane : notre Christina lui doit son éducation spirituelle.

Une douce et sérieuse femme, cette Francesca Polidori, grave, fine, attachée à sa Bible anglaise et au culte de son enfance. Elle appartenait à l'Angleterre par sa mère, de la famille Pierce.

« J'ai toujours eu, devait-elle dire beaucoup plus tard, la passion de l'intellectualité, je souhaitais que mon mari et mes enfants se distinguassent par des qualités intellectuelles, et mon vœu s'est trouvé largement exaucé. Maintenant je souhaiterais dans la famille moins d'intellectualité et plus de sens commun. » Faut-il croire qu'il y ait tou-

jours du péril à voir se réaliser un rêve ? Le sens commun, par lequel l'individu s'adapte à la société, est en effet l'organe d'un art très délicat, nécessaire au bonheur ; à défaut du sens commun, l'harmonie est rompue. Une intelligence privée de cette qualité arrive souvent à ne donner qu'une fausse note.

Mme Gabriel Rossetti ne chercha pas, comme sa future belle-fille, à se transformer en muse. On a cependant des vers de sa composition, pauvres petits vers griffonnés avec un soupir par la main tremblante de la vieille femme. Sont-ce des vers ? Une sorte de plainte rythmée, jaillie d'un cœur féminin et maternel, qui connaissait trop, hélas ! l'angoisse des agonies, le souffle de la mort. La piété filiale l'a recueillie, et peu de merveilleux poèmes nous émeuvent autant que ce balbutiement. « Je n'entends plus le son désiré du pas de mon père sur le seuil de la porte ; je ne vois plus la figure aimante de ma mère rayonner de grâce et de tendresse. Je n'entends plus dire à ma vue : « *Que je suis heureuse !* » par la voix d'une sœur. De mon époux bien-aimé ne résonnera plus le « *Cara Francesca, moglie mia.* » De Maria Francesca, fille très chère, me manque : « *Ma dodo chérie* » et son baiser. Je n'entendrai plus jamais

parler ce Dante-Gabriel que j'aimais tant et qui m'appelait « *Tique* ».

Pauvre Mme Rossetti ! C'était le poème de sa vie, le poème de son âme, tout résonnant de :

L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Ces voix qu'elle écoutait dans sa mémoire, voix d'enfance et de jeunesse des êtres disparus, nous allons nous-même, à l'aide des biographies et des correspondances, tenter de les évoquer ici pour en surprendre les accents.

II

Gabriel Rossetti et les siens habitaient Charlotte-Street, et les réfugiés italiens connurent vite le « Home » de leur compatriote. On y recevait peu d'Anglais : « Singulières gens que ces Italiens, écrit William Rossetti, presque tous ardents à la poursuite de quelque chose, mais peu d'entre eux, ou même aucun, ne se préoccupant des objets qui retiennent la pensée d'un véritable Anglais : augmenter ses revenus, élever d'un échelon sa situation sociale, orienter ses enfants dans une carrière approuvée, s'attarder sur les colonnes d'un article de sport dans un journal. Ils étaient des exilés : patriotes, politiciens, littérateurs, musiciens, et certains autres d'un rang inférieur ; de bons vivants Napolitains, des Toscans subtils, des Romains emphatiques. » En somme, il ne faut point trop exagérer leur malheur ; que leur cause fût bonne ou mauvaise, ils souffraient pour elle, et les hommes sont ainsi faits : ils estiment que plus rien ne vaut la peine de vivre quand ils ont

perdu la foi aux choses pour lesquelles on doit mourir. Sur ce fond passaient d'autres figures : une cantatrice, la Pasta ; la fameuse Ida Saint-Elme, auteur des *Mémoires d'une contemporaine*, étaient venues à Londres, chez le professeur d'italien. Les enfants parlaient couramment la langue paternelle, et l'appartement était trop exigu pour comporter une *Nursery ;* aussi les petits Rossetti buvaient-ils les paroles des réfugiés italiens et respiraient-ils l'air des conjurations.

Dante Alighieri était le génie de cette demeure, un génie qui n'apparaissait que peu aimable aux enfants, à travers le symbolisme étrange qui charmait le père. Plus tard, ils devaient eux-mêmes puiser abondamment à ces sources de poésie éternellement fraîches et vivantes : pour convertir Dante-Gabriel au culte de son glorieux parrain, il lui suffit d'entendre, au-dessus de toutes les théories paternelles, chanter l'âme même du poète dans la *Vita Nuova*.

Dès l'enfance, avant de savoir écrire, notre héroïne s'était amusée à mettre des mots sur un rythme ; sa poésie était en elle, et bien à elle. Elle avait de l'amour-propre et le caractère peu facile, mais elle parvint à maîtriser complètement ces dis-

positions. Elle grandissait dans la religion de sa mère, religion acceptée avec ferveur entre cette mère qui pratiquait sa foi et ce père qui s'était révolté contre la sienne. Vers l'âge de dix ans, Christina faisait ses premiers essais littéraires; vers l'âge de douze ans, ses premiers essais poétiques. Ce furent des vers dédiés à sa mère et auxquels Polidori accorda les honneurs de l'impression. Ce bon grand-père, charmé du génie naissant de sa petite-fille, édita pour des amis, en 1847, le premier volume poétique de Christina, l'année même où celle-ci fêtait ses dix-sept ans.

A quinze ans, à dix-sept ans, Christina composait déjà de beaux poèmes, mais sa santé s'altérait; elle devenait très fragile, très délicate. Peut-être découvrirait-on quelque indice d'une mélancolie maladive dans ses *Mangeurs de Lotus*, inspirés d'Homère, pièce d'un charme étrange et qui porte la date de cette année 1847. « Ils habitent une terre lointaine, incompréhensible, ceux qui aiment l'ombre plus que la lumière, plus que le soleil, la lune, le soir frais mieux que le midi, l'argent pâle mieux que l'or étincelant. » Ces vers ont une grâce alanguie, capable de faire songer à celle d'une jeune convalescente un peu déprise des choses extérieures.

Christina lisait sans excès. Toute petite, elle avait éprouvé les mêmes enthousiasmes que Newman enfant pour les *Contes Arabes*. Avec les apparitions étranges de son milieu, cela devait combiner je ne sais quelle atmosphère d'exaltation. Les exilés qui défilaient devant elle sous l'aspect de demi-héros et de demi-brigands lui étaient sympathiques. Elle chérissait les Italiens, les Français, les Anglais, mais ne pouvait s'empêcher de considérer les Autrichiens comme des êtres un peu inférieurs à l'humanité.

Dante fut son poète favori. Elle admirait Shakespeare, ne parvenant pas à le goûter entièrement. Après Dante, elle aimait Homère et Platon, lus dans des traductions. L'anglais, l'italien, le français, un peu d'allemand, un peu de latin formaient son bagage linguistique. Elle n'était pas une Helléniste comme Elizabeth Barrett Browning, mais les grands souffles de beauté qui viennent d'Hellas caressaient son front pur.

C'était une silencieuse sujette à des accès d'éloquence. D'une beauté spiritualisée par la flamme intérieure, se sentant maladive, elle se croyait destinée à une mort prochaine. Alors s'inaugurait le jeune mouvement artistique dont son frère aîné devait être l'initiateur. Le pâle reflet d'un très vieil

idéal tombant sur des âmes de la race de celles qui l'avaient conçu, le retour à d'anciens maîtres dont la main, peut-être moins sûre, trahit mieux l'émotion intime que celle de leurs disciples, il n'en fallut pas davantage pour faire de Dante-Gabriel le fondateur de la confrérie préraphaélite.

III

Les « exécrables gravures » de Lasinio — Ruskin les qualifiait ainsi — reproduisaient, du moins, avec un certain sens de vérité les fresques du Campo-Santo de Pise, celles de Benozzo, puis celles que l'on attribuait alors aux Orcagna. Dante-Gabriel se pencha sur ces gravures et se sentit renouvelé. L'art de la peinture, son art, lui apparut transfiguré par une vertu singulière sortie du vieux cimetière toscan où Benozzo lui-même repose à l'ombre de ses fresques, dans une des tombes que Dante Alighieri appelait *terragne*. Dante-Gabriel avait l'enthousiasme communicatif. S'il ne convertit pas tout à fait son maître Madox Brown, il conquit son frère William, il entraîna Millais et Hunt, auxquels se joignirent quatre autres jeunes gens.

Ainsi se forma la confrérie préraphaélite dont le but était de créer de belles œuvres.

Faut-il croire que notre poétesse demeurait indifférente à ce mouvement ? Il était impossible

qu'elle accueillît froidement une révélation faite à son propre foyer. Elle aimait la peinture, était douée, pour cet art, de dispositions remarquables et avait travaillé sous la direction de Madox Brown. De plus elle allait avoir dix-huit ans, elle était poétiquement inspirée ; sa beauté pouvait recevoir le qualificatif de préraphaélite ; sa foi religieuse disposait son âme à goûter avec ferveur la grâce fine et tendre des primitifs Italiens. On a raconté qu'elle fut surnommée la « Reine des Préraphaélites ». Ni elle ni personne des siens n'a connu ce surnom. Mais elle ne refusa pas sans doute de se faire quelque peu la confidente des rêves et des aspirations de la nouvelle confrérie.

Alors s'esquissa son jeune roman.

James Collinson, jeune peintre converti au catholicisme romain et enrôlé dans la confrérie, était anglican d'origine. D'après William-Michaël Rossetti, Christina, qui n'atteignait pas encore ses dix-huit ans, appartenait au parti puseyiste et n'apparaissait nullement hostile à l'Église romaine, puisqu'elle en jugeait sans doute les fidèles comme des membres de la véritable Église du Christ, dont elle estimait que la fraction anglicane était une branche.

Il n'est pas étonnant que James Collinson

subît l'influence de la jeune fille. Peut-être la vit-il un jour, comme la vit M. Bell Scott à la même époque, assise auprès d'une fenêtre, devant un haut pupitre, son profil brun et régulier se découpant sur la pâle lumière de l'hiver, esquissant à l'entrée d'un visiteur le plus formaliste et le plus gracieux des saluts ? Elle tenait compagnie à son vieux père dont la mauvaise santé faisait alors peser la gêne matérielle sur la maison des Rossetti.

Redouta-t-elle pour la paix du foyer, pour la famille future, un dissentiment secret entre elle et l'élu de son cœur ? Elle informa le jeune artiste qu'il existait à cette union un obstacle insurmontable. Il faut ici plaindre James Collinson, car sa force d'âme chancela : il retourna d'abord à l'anglicanisme. Mais bientôt Rome le ressaisit et, finalement, il préféra sa foi catholique à son rêve d'amour.

Christina l'en estima sans doute davantage. Après ce triste roman, James Collinson ne devait pas tarder à quitter la confrérie.

La confrérie préraphaélite eut une fin comme toutes les choses humaines ; elle eut une fin rapide comme tant de beaux élans dus à de juvéniles enthousiasmes! Mais, à l'inverse de la plu-

part de ces beaux élans, elle a gardé sa place dans la mémoire des hommes.

Il lui reste d'avoir réagi contre l'admiration excessive qui portait les yeux à se détourner, au profit de Raphaël, des suaves visions évoquées par les vieux maîtres, Benozzo Gozzoli, Fra Angelico, Giotto, les Oreagna, tous ces noms printaniers ont refleuri par elle sur des lèvres vivantes. Avant de connaître Ruskin, — Hunt et Collinson avaient seuls lu le premier volume de *Modern Painters*, — ces jeunes artistes découvraient pour leurs frères des sources de joies nouvelles très hautes et très pures, dont tout un siècle allait s'enivrer.

Les idées ardentes renversent les murailles des personnalités exclusives ; il n'y avait aucune jalousie parmi ces jeunes gens ; tous se réjouissaient du succès de leurs frères. Comme les chers vieux maîtres, ils ne se contentaient pas d'un seul art ; la peinture ne pouvant leur suffire, ils donnaient à la poésie le trop-plein de leur âme. Sans doute, nous le savons, leur but réel était de composer de belles œuvres, mais ils voulaient aussi créer l'atmosphère propice à l'éclosion de ces œuvres ; leur tendance était plutôt chrétienne, et cela permettait au cœur religieux de Christina de battre à l'unisson du leur.

Les préraphaélites fondèrent un journal appelé *le Germe*. Le premier numéro du *Germe* comprenait des vers de Hunt, de Madox Brown, de Dante-Gabriel, de Christina, puis une nouvelle de Dante-Gabriel : *la Main et l'Ame*. Les poésies de Christina s'intitulaient *Une Fin* et *Pays de Rêve* (*An End* et *Dreamland*). Elles ont déjà cette grâce fluide qui caractérise son âme, un je ne sais quoi dont nous ne saurions dire si c'est le scintillement d'une larme ou d'une goutte de rosée. Pour elle le « pays de rêve » est la région de la mort.

« L'amour fort comme la mort est mort ; dressons-lui un lit parmi les fleurs mourantes ; une motte de verdure sous sa tête, et une pierre à ses pieds, où nous pourrons nous reposer pendant les heures paisibles du soir. Il est né au printemps et mort avant la moisson ; au dernier jour d'été chaud, il nous abandonna ; il ne voulut pas rester pour les jours gris et froids de l'automne. Asseyons-nous sur sa tombe et chantons qu'il est parti. Sur quelques notes tristes et lentes, oui chantons ; que nos yeux soient fixés sur l'herbe, voilés d'ombre alors que les années passent, tandis que nous songeons à tout ce qui fut, il y a longtemps ! »

IV

Elle ne publiait pas alors toutes ses compositions, mais elle y jetait son âme. « Malheur aux jeunes, s'écriait-elle, qui se détournent du soleil levant pour regarder l'Occident, qui ne goûtent ni plaisir, ni repos, qui soupirent le matin pour la chanson du soir... Ils ont une blessure qu'aucun mortel ne panse... La paix du ciel est trop haut placée, disent-ils, et cette terre change et périt. » Sans doute les années du mouvement préraphaélite furent des années intenses pour Christina. Ceux qui trouvent le ciel haut placé, la terre changeante et périssable, ont parfois la tentation de s'arrêter à mi-côte, et l'art semble apporter à leur exil un parfum d'immortalité.

Le beau sonnet *Vanité des vanités* date aussi de sa grande jeunesse. « Malheur à moi pour le plaisir vain, malheur à moi pour la gloire passée, plaisir qui amène la douleur, gloire qui n'apporte pas de gain... Et les hommes iront toujours craintivement, courbés sous le pesant far-

deau. Les vieux se coucheront dans leur fatigue ; les forts se lèveront dans leur lassitude ; les jeunes eux-mêmes répondront avec un soupir : « Comme c'est vain ! »

Il faut avouer que son roman ne put qu'ajouter à cette mélancolie, et nous en lisons le récit dans le poème intitulé *Trois Degrés :*

« Je cherchais ce qui n'est pas, ce qui ne peut être, et l'espérance trompée serrait mon cœur malade en vérité, mais les années doivent passer avant qu'une espérance de jeunesse soit entièrement abandonnée...

« L'inutile pensée de ce que je pouvais être, me hantant toujours, ne me laisse pas reposer. Le vent froid du Nord a flétri mon feuillage, mon soleil est à l'Occident. Où se dressait mon palais, avec les mêmes pierres, je construirai mon ermitage ombreux, et mon esprit demeurera seul, accomplissant sa vie. Aux alentours, il y aura d'autres parterres remplis d'églantiers et de thym parfumé d'encens. Là, je m'asseoirai pour écouter le dernier son du carillon qui s'attarde. »

Ce qui frappe ici, c'est l'impression psychologique transformée en paysage : ce soleil qui s'incline à l'Occident sur des feuillages flétris et des parterres encore odorants, alors que s'éteint le

dernier son des cloches lointaines... Christina se penche avec amour sur les fleurs : elle ne décrit jamais un paysage pour lui-même, mais, à sa façon, elle renverse le mot d'Amiel, tout comme Verlaine :

Votre âme est un paysage choisi.

Dès sa jeunesse, à l'heure où le soleil se lève, elle regarde obstinément le point du couchant où l'astre va disparaître ; la mort est l'Occident de la vie, et, cet Occident, elle s'obstine à le contempler :

« Quand je serai morte, mes bien chers, ne chantez pas pour moi de chanson triste ; ne plantez sur ma tête ni rosier ni cyprès. Que l'herbe verte y croisse, mouillée d'ondées et de rosées, et, si vous le voulez, souvenez-vous, et, si vous le voulez, oubliez.

« Je ne verrai pas les ombres, je ne sentirai pas la pluie ; je n'entendrai pas le rossignol qui chante comme en souffrance. Et rêvant par le crépuscule sans aube et sans déclin, peut-être me souviendrai-je, et peut-être oublierai-je. »

On dirait que cette idée de la mort multiplie dans son âme les puissances de tendresse.

« Les rideaux étaient à demi fermés, écrit-elle

dans le poème *Après la mort ;* le sol était jonché de feuillage ; le romarin, la fleur de mai gisaient épars sur le lit de mon repos, où l'ombre du lierre tombait à travers la croisée. Il s'inclina sur moi, pensant que je dormais et ne pouvais l'entendre, mais je l'entendis murmurer : « Pauvre, pauvre enfant ! » Comme il se détournait, le silence se fit profond, et je sus qu'il pleurait. Il ne toucha pas le linceul, il ne souleva pas le pli qui cachait mon visage, il ne prit pas ma main dans la sienne et ne froissa pas les doux oreillers de ma tête. Vivante, il ne m'aimait pas ; morte, il eut pitié de moi ; et il est très doux de savoir qu'il a chaud, bien que j'aie froid. »

C'est la pure manière de Christina, thème funèbre sur l'amour, les fleurs et la mort, avec cette indicible pitié pour les choses mortes qu'elle seule a su dire, mélancolique comme les épitaphes païennes, et que le christianisme ne lui reprochera pas, car c'est le cri de la pauvre nature humaine, cri dont il a le privilège de faire un chant d'espérance !

Personne n'eut comme elle une pitié pour les morts. Personne n'a jamais chanté un pareil sentiment, et sa conception de la mort semble parfois se rapprocher de celle d'Homère, lorsqu'il prête

à Achille cette phrase désolée : « J'aimerais mieux être le dernier des laboureurs que de régner sur le peuple entier des ombres. » Certains poèmes de cette anglicane sont navrants et délicieux comme les beaux lécythes funéraires de l'Attique. Sa foi, si profonde, est frileuse en face de la mort! Eugénie de Guérin, brisée par la disparition d'un frère, se montre plus qu'elle baignée de lumière surnaturelle, et voit avec plus de sérénité une aube se lever derrière les tombeaux.

En étudiant ces âmes, on ne peut se défendre de songer à la magnifique page de Gœthe sur les sacrements de l'Église catholique romaine, ces sacrements qui sont de grandes et lumineuses sources de force, de sécurité, d'apaisement, qui pénètrent les esprits d'une influence mystérieuse et les font se reposer dans une satisfaction qu'ils reconnaissent pour une certitude. La catholique Eugénie trouvait en son Église la possession paisible, assurée, immuable de ces sacrements; l'anglicane Christina appartenait à un groupe d'âmes qui s'efforçaient de les ressaisir. Beaucoup plus près du catholicisme que du protestantisme, elle ignore pourtant la note de l'épanouissement catholique.

Qui sait, si, même psychologiquement et humainement — de nos jours on regarde tout au point de vue exclusivement humain — cette institution des sacrements n'expliquerait pas l'optimisme catholique en regard du pessimisme protestant, optimisme et pessimisme dont témoignent les statistiques sur le nombre proportionnel des suicides parmi les adhérents de l'une et de l'autre confession? L'Église, maîtresse de vie, a donc des secrets pour aider à supporter la vie?

On a songé que Christina tenait de certains anglicans la doctrine d'un immense sommeil des âmes précédant le jugement dernier. Faudrait-il y voir le secret de sa mélancolie?

A *Maurice au ciel*, écrit Mlle de Guérin; quoi de plus admirable que cette confiante affirmation? Christina regarde la terre, les vivants oublieux, et songe que les pauvres morts ont froid. Ils ont froid, parce qu'on les oublie. Alors elle pense aux délaissés. Puis elle redoute d'imposer son souvenir trop lourdement à ceux qui la pleureront.

« Souvenez-vous de moi, chante-t-elle, lorsque je serai partie, partie au loin pour la terre du silence... Et cependant si vous m'oubliez un peu, si vous vous souvenez ensuite, ne vous affligez pas. Les ténèbres et la corruption nous laissant

un vestige des pensées que nous eûmes autrefois, j'aimerais mieux vous voir oublier et sourire, que de vous voir vous rappeler et être tristes ! »

Lorsque nous lisons ces vers d'une jeune fille de dix-neuf ans, nous reconnaissons aisément, comme M. William Rossetti nous y autorise, certains traits de Christina dans la physionomie de Maud.

Maud est le titre d'une nouvelle composée par Christina Rossetti vers la même époque, un peu plus tard, croit-on, et dédiée aux jeunes filles.

Cette nouvelle ne fut publiée qu'après la mort de l'auteur.

Elle semblerait peut-être insignifiante sans le charme de la ressemblance et des jolis vers enchâssés dans la prose du récit.

Maud, maladive, scrupuleuse, poète et mystérieuse, n'est l'héroïne que d'une demi-fiction. Christina ne songe-t-elle pas à son propre physique en écrivant : « Enfant, elle avait été très jolie, et elle aurait pu l'être encore sans une pâleur continue et une expression non pas précisément douloureuse, mais languissante et préoccupée. Encore maintenant, si elle s'animait, si elle s'intéressait vivement à quelque chose, ses yeux endormis s'illuminaient d'un éclat extraordinaire, ses joues

se coloraient d'une teinte chaude, son attitude se réveillait, et, se redressant de toute sa taille, elle paraissait plus belle qu'elle ne l'avait jamais été, même enfant! »

Ailleurs, ne songeait-elle pas à son propre moral?

« Au sujet de ses rêves, chacun se demandait avec surprise pourquoi sa poésie était celle d'un cœur brisé. Les uns décrétaient qu'elle écrivait très follement des choses qu'elle ne pouvait comprendre, d'autres suggéraient qu'elle avait peut-être une cause secrète de chagrin ; d'autres encore, qu'elle était affectée. Il y avait peut-être un degré de vérité dans chacune de ces trois suppositions. »

V

Il est des êtres à qui le monde révèle leur âme ; il en est d'autres qui ont eu le pressentiment de leur âme avant d'avoir considéré le monde. Ceux-ci, dès leur jeunesse, portent au front leur couronne de mélancolie ; en regard de cette âme, ils ont pesé le monde qui leur a paru léger. C'est la déception que Christina désigne par ces mots : « La blessure qu'aucun mortel ne pansera jamais. » Sans doute, les Trois Nonnes évoquées par sa poésie se disputaient son âme ; il y a toute une psychologie dans ce poème des *trois nonnes*. La première, toute jeune, rêve douloureusement aux clématites, aux hyacinthes, aux nénuphars aimés de son enfance ; l'autre, amoureuse et pure, se demande si la prière est un péché quand elle prie pour celui qu'elle aime, et meurt dans la victoire du sacrifice ; la troisième est la contemplative humble et glorieuse, ardente d'une joie surnaturelle : « Je ne regarderai pas les roses, bien qu'elles soient belles. Les fleurs du Paradis fleurissent maintenant pour moi. »

Des rêves d'art, une aube d'amour avaient donc illuminé sa jeunesse. Mais la gêne assombrissait de plus en plus l'intérieur des Rossetti. Gabriel était malade et presque aveugle. Après avoir occupé l'emploi d'institutrice dans une famille, Maria, la commentatrice de Dante, donnait des leçons d'italien. Dante-Gabriel suivait sa vocation d'artiste et s'éprenait d'une jeune modiste de Londres, miss Elizabeth-Eleonor Siddal, plus souvent désignée par le diminutif d'Elizabeth : Lizzy. William avait une modeste place dans l'administration des finances, besogne à laquelle vinrent s'ajouter des travaux littéraires.

Mme Rossetti et Christina avaient d'abord ouvert une école à Londres ; espérant un succès meilleur, elles en ouvrirent une autre, ensuite, à Frome-Selmwood, Somerset, où le vieux Gabriel les accompagna.

Sans doute Christina se dévoua consciencieusement à ses humbles devoirs. Elle avait l'âme trop haute pour s'attarder à regretter Londres et la noble animation du mouvement artistique auquel elle avait participé. Son cœur souffrait d'une première blessure. La couronne de mélancolie que certains fronts portent comme l'indice d'une royauté cachée avait dû s'alourdir sur le

sien. De plus, elle était malade, et jamais elle n'eut plaisir à se rappeler les onze mois passés à Frome à partir d'avril 1853, loin de sa sœur et de ses frères.

Elle habitait la ville même, mais assez loin du centre. C'était une de ces cités provinciales, sans luxe de boutiques, sans animation de commerce, aux rues montueuses, à l'aspect ensommeillé, qui ne possèdent ni les ressources d'une capitale, ni les charmes de la campagne.

Voilà notre Christina vivant d'une vie plus silencieuse que jamais, une de ces vies où les jours, de forme identique, n'ont à se colorer que de la nuance du ciel et de celle de la vie intérieure. Silencieuse, certes, et non inactive : « Souffrir est plus qu'agir, avait-elle écrit. Agir, c'est vite fait, souffrir est plus long. Il y a beaucoup de bonnes actions, et peu de bonnes vies. » En une lettre, Dante-Gabriel lui déclarait sa confiance qu'elle persévérait avec énergie dans la voie artistique, car elle s'occupait toujours de poésie et de peinture. Un certain nombre de poèmes sont datés de 1853 et de 1854, de sa vingt-quatrième année, par conséquent. On y reconnaît l'âme des « trois nonnes », de la petite amie des fleurs, de la fiancée au cœur brisé, de la

mystique pour laquelle le cycle de l'année terrestre se confond volontiers avec le cycle des solennités de l'Église.

« O doux été, ne t'enfuis pas, murmure la première. Voici l'automne et la neige. » « Glorieux, chante-t-elle alors, comme le crépuscule empourpré, plaisant comme l'arbre en fleurs, intact comme un îlot ayant pour sanctuaire la mer inconnue, doux comme la rose odorante sous la rosée, doux et sans fruit comme elle, un rêve amer lorsqu'on s'éveille, mais si doux pendant que l'on rêve. »

Cette poésie est charmante, mais ni plus charmante ni plus poétique que la prose de notre Eugénie de Guérin :

« Il y a en moi un côté, dit celle-ci, qui touche aux classes les plus simples et s'y plaît infiniment. Aussi n'ai-je jamais rêvé de grandeur ni de fortune, mais que de fois d'une petite maison hors des villes, bien proprette, avec ses murs de bois, ses vaisselleries luisantes, sa treille à l'entrée, des poules, et moi là, avec je ne sais qui, car je ne voudrais pas d'un paysan tel que les nôtres, qui sont rustres et battent leurs femmes. Te souviens-tu de ?... »

La phrase demeure inachevée. La Française

n'est pas moins émue que l'Anglaise, mais c'est une compatriote de Mme de Sévigné : sa mélancolie sourit. Ce n'est pas au hasard que nous continuons de rapprocher Eugénie et Christina. Toutes les deux sont nées artistes; toutes les deux furent des héroïnes de la vie intérieure.

Christina, fille de cette Italie où le chant s'improvise, élevée dans cette Angleterre dont la langue se prête aux évocations du rêve, chantait spontanément : sa poésie est même supérieure à sa prose. La prose est, au contraire, l'instrument d'Eugénie. Il n'est rien de plus délicieux qu'une prose bien française, abreuvée de tous les sucs du terroir, nuancée comme le ciel de nos campagnes, alerte et vive, harmonieuse et profonde, qui trotte, qui plane, qui soupire et sourit.

Eugénie et Christina, parfois, ont de gracieuses rencontres :

« En allant au Pausadou, dit la première, j'ai voulu prendre une fleur très jolie. Je l'ai laissée pour le retour, et j'ai passé par un autre chemin. Adieu ma fleur. Quand j'y reviendrais, où serait-elle ? Une autre fois, je ne laisserai pas mes fleurs en chemin. Que de fois, cependant, cela n'arrive-t-il pas dans la vie ? »

Christina raconta, longtemps après sa trouvaille,

dans son journal intitulé *Time Flies* (le temps vole), que, se promenant aux environs de Frome, elle découvrit un trèfle à quatre feuilles : « Peut-être l'ai-je cueilli et détruit; en tout cas, je l'ai laissé, car, certainement, je ne l'ai plus. Une fois l'un perdu, on peut chercher tout le reste du jour sans trouver un second trèfle à quatre feuilles. Personne ne s'attend à en voir des champs entiers ; mettre la main une fois sur un seul de ces trèfles, c'est déjà une faveur extraordinaire. La vie a, pour ainsi dire, ses trèfles à quatre feuilles destinés à quelques favorisés ; et beaucoup d'entre nous dédaignent leur chance, une fois et pour toujours. » Ainsi, dans ces existences uniformes, les événements les plus simples émeuvent les plus exquises facultés de l'âme.

Eugénie de Guérin écrit : « Rien n'est venu que le chant d'un oiseau », ou « rien n'est venu que le bruit des cigales », ou « rien n'est venu que la cadence des fléaux », et, ce qui n'arrive guère au sein des cohues et des agitations, nous sentons une âme vibrer jusqu'au fond d'elle-même.

VI

Les saisons prennent alors une importance inouïe :

« En automne, interroge Christina, qui donc oserait parler d'amour ? » qui donc oserait parler d'amour devant tous ces déclins où l'on pourrait voir un présage ? N'est-ce pas l'heure de songer à ce qui est éternel ? Et Christina parle d'amour, mais ce n'est plus d'amour humain ; elle parle d'un amour dont elle déchiffre le message à travers les lichens, les mousses, les herbes, qui bordent les routes, comme à travers les plus belles fleurs : elle parle d'un amour qui envoie la rosée, la pluie et le soleil, pour nourrir une frêle semence. Comme nous nous attachons à l'âme de Christina, telle que nous la devinons, exprimée dans ces vers : « Quand je suis lasse et souffrante, telle est la volonté de Dieu. La volonté de Dieu, seule, est sûre et bonne, et, dans ma fatigue, je trouve mon repos, dans ma pauvreté ma richesse ; c'est pourquoi je vois mon bien au milieu du mal, c'est

pourquoi je bâtis mon nid dans la solitude. A travers la chaleur de midi, j'aspire aux aubes du couchant; j'espère au sein de la désespérance. »

Nous l'évoquons par un soir de décembre, après une journée d'école où elle avait aidé sa mère dans la tâche aride, loin de Londres et de la vie qu'elle aimait, pâle, souffreteuse, les yeux las, le cœur meurtri d'un souvenir, se consolant elle-même par ces paroles qui prenaient la forme musicale du rythme : « Dans ma fatigue, je trouve mon repos; dans la pauvreté ma richesse; dans la solitude, je bâtis mon nid; je vois mon bien au milieu du mal; j'espère au sein de la désespérance. »

Elle ne faisait que rythmer la musique silencieuse qui se joue aux heures d'héroïsme obscur dans beaucoup de cœurs féminins.

Pour l'avoir interprétée ainsi, Christina mérite d'être bénie par ses sœurs les travailleuses au front pâli, aux mains fatiguées. Bénie soit-elle pour avoir compris que tous les gestes, toutes les attitudes de beauté désignent l'Invisible, que toutes les voix humaines de l'art et de la douleur répètent un *Sursum Corda!* pour avoir senti la beauté réelle plus vivante et plus radieuse que

jamais, à travers les misères et les vulgarités de l'existence terrestre !

Comme si, par un secret atavisme, elle répétait les émotions d'une mystique italienne qui aurait été son aïeule, la jeune anglicane subissait, avec nombre de ses coreligionnaires, l'attrait des fêtes marquées au missel ancien. Fêtes douces et lumineuses, parfumant les phases de l'année, et dont la grâce émerge des jours sombres, comme des eaux noircies d'un étang ces beaux et purs nénuphars, que la petite nonne chantée par Christina voyait toujours, dans ses rêves, s'épanouir en fleurs de lumière! Elle les aimait, ces fêtes; dès 1853, elle se mit à les célébrer en poésie.

S'il faut en croire des vers composés à Frome, il y avait encore place dans chacun de ces jours uniformes pour l'espoir, l'amour et le souvenir. La poétesse attribue l'espoir au matin, l'amour au midi, le souvenir au soir. Elle méditait sans doute déjà l'*Apocalypse* dont elle devait publier un commentaire sous ce titre : *le Visage de la Profondeur*, elle cherchait le sens du don mystique promis à l'âme : « Je lui donnerai l'étoile du matin! » Étoile du matin, rajeunissement divin de nos forces dans la lumière, pour suffire à la tâche quotidienne, don mystérieux qu'apporte au soleil

levant la présence du Christ, renouvelée par la prière! L'amour auquel elle pense, cet amour de midi, n'est pas l'amour romanesque, mais l'amour laborieux que, avec plus de sécheresse et moins de splendeur, on nomme aussi le devoir! Enfin la vie entière, tout le passé de la vie, résonne musicalement au fond du souvenir, du souvenir qui prend les teintes du soir.

Ces jolies notes résonnaient plus que jamais au sanctuaire du cœur profond. Elles remplissaient la solitude et faisaient de la vie quotidienne une perpétuelle symphonie.

Les pensées de Christina, d'ailleurs, ne restreignaient point leur cercle.

Elle ne perdait de vue ni l'évolution du mouvement préraphaélite, ni les préoccupations d'art. Dante-Gabriel écrivait à sa mère : « Je crois que j'aurais besoin de peindre un mur en briques. On peut en trouver à Frome, je suppose. Il m'est venu la pensée que j'aimerais, si c'était possible, me rendre à Frome et peindre là... Vous ou Christina, auriez-vous quelque souvenir d'un mur en briques, éligible et accessible? Je me lèverais de bonne heure pour peindre, car la lumière doit être celle de l'aube. Une petite quantité de mousse ne me déplairait pas, mais je ne veux aucune pro-

digalité d'herbe, de plantes, de lierre, etc. Pouvez-vous me renseigner à ce sujet ? Je pense que l'œil *pictorial* de Christina saura maintenant distinguer les beautés des murs en briques, les tons pourpres devant être préférés aux tons jaunâtres. »

Peut-être Christina se délassait-elle en examinant tous les murs de briques qui rougeoyaient aux environs de Frome, et en se demandant lequel, sous la forme d'une idée platonicienne, existait alors dans le cerveau de son frère ? « Quelle vanité que la peinture, s'écrie Pascal, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux ! » Quelle merveille que la peinture qui nous enseigne à découvrir la beauté cachée dans les moindres objets ! La mission de l'art, selon Ernest Hello, consiste à « dégager l'inconnue de divinité » qui réside en toute créature ! Dante-Gabriel songeait qu'un mur en briques renferme, au moins, une inconnue de beauté. Depuis les primitifs Italiens jusqu'aux peintres des intérieurs hollandais, de semblables inconnues ont été dégagées des aspects les plus familiers. D'un cyprès d'Ombrie, de quelque petit mur blanc de Toscane, d'un modeste pot de fleurs, ou du pavé bien net d'une cuisine de Hollande. La plastique païenne se contentait d'une beauté

plus visible, plus apparente, dépourvue d'intimité ; elle ignorait le charme délicat de celle qui surgit lentement au regard, de la profondeur, et comme de l'essence des choses.

Dante-Gabriel s'intéressait aux vers de sa sœur ; il lui donnait des nouvelles de la confrérie. Woolner était absent, Hunt parlait d'aller à Paris, et peut-être en Égypte, Millais venait d'être élu associé de la *Royale Académie ;* et déjà James Collinson avait pris congé des confrères. Le déclin datait de 1851. A cette époque, mauvais signe, on avait vu la nécessité de s'octroyer des statuts. C'est souvent le symptôme d'une ardeur qui s'éteint, et l'ardeur s'éteignait en effet. Les réunions, de plus en plus rares, étaient devenues plus languissantes. Avec un joli grain de malice, Christina célébra par un sonnet la dissolution de cette Table Ronde : la *P. R. B.*, tel est le titre du sonnet : *Præ Raphaelite Brotherhood.* Les jeunes artistes faisaient habituellement suivre leur signature de ces trois initiales.

« La P. R. B. est en décadence, annonce la poétesse, puisque Woolner cuit son déjeuner en Australie, Hunt aspire à la terre de Cheops, D.-G. Rossetti méprise l'optique vulgaire... et lui enfin, le champion, le grand Millais, atteignant

l'opulence académique, joint à sa signature A. R. A. (*Associate Royal Academy*). Ainsi la rivière se perd dans la mer immortelle et le fruit savoureux tombe lorsqu'il est trop mûr; il en est de même pour la *P. R. B.* consumée. »

Une vingtaine d'années après : « Êtes-vous Rossetti le préraphaélite? » demandait une dame au peintre-poète. — « Madame, répondait-il, je ne suis un *ite* d'aucune sorte : je suis seulement un peintre. » Sa sœur avait raison de noter, comme un symptôme, la transformation pour un des confrères du *P. R. B.* en *A. R. A.*[1]. L'heure vient où les titres officiels remplacent ceux que s'était décernés la fantaisie enthousiaste. Malgré la boutade de Dante-Gabriel, nous serions portés à croire que les plus belles heures de la vie sont encore celles où l'on croit renouveler le monde par une doctrine, où l'on est un *ite* de quelque genre.

Le ménage Rossetti quitta Frome, emmenant Christina; tous retournèrent à Londres où, peu après, Gabriel, le père, mourut. Sa dernière œuvre avait été un volume de vers italiens, de chrétienne inspiration, la *Arpa Evangelica*.

C'était un écho de la solitude de Frome. Ainsi

1. Associate Royal Academy.

le vieux libre penseur achevait sa vie en balbutiant, sur le mode que lui dictait son âme, quelques-uns des airs aimés de son enfance, et son fils s'attendrissait, en lisant cette œuvre, sur un hymne touchant adressé à l'ange gardien. Il y en avait d'autres sur la Rédemption, sur la Pénitence, sur le Crucifix, sur les solennités de l'Église. Christina, qui venait de perdre son grand-père et son père, eut l'expérience de ces malheurs auprès desquels les souffrances que l'on avait jugées auparavant les plus réelles semblent n'avoir été qu'imaginaires !

L'aisance, très modeste sans doute, avait reparu à son foyer. Elle ne faisait plus la classe, ne donnait plus de leçons, mais une autre forme de dévouement la sollicitait : elle rêvait d'aller avec sa tante Eliza Polidori soigner les malades dans un hôpital de Scutari. C'étaient les beaux jours de miss Nightingale, l'imitatrice de nos sœurs de charité, la fondatrice d'un corps d'infirmières pour les hôpitaux de Crimée. La date de sa naissance fut un obstacle : Christina Rossetti n'avait pas encore atteint l'âge réglementaire ! Elle demeura donc à Londres, se dévouant à ses proches, et désireuse de trouver une occupation littéraire. Sa fortune privée ne représenta jamais qu'un revenu

minime. Sans doute elle était de ces âmes royales auxquelles la destinée, à l'instar de Platon, veut interdire le contact de l'or, car l'approche de l'or terrestre offusquerait l'or céleste qu'elles possèdent. Pendant ces années, elle écrivait silencieusement des poèmes que « le monde, dit M. William Rossetti très justement, ne veut pas encore laisser mourir ». Fragile et souffrante, elle travaillait, le journal de Madox Brown en témoigne, de façon à s'épuiser. Oui, le monde a recueilli ces poèmes avec admiration, avec attendrissement, mais il ressemblait peut-être alors à cet hôte de Dante qui préférait au génie le talent d'un bouffon ou d'un bateleur. Combien d'engouements, oubliés aujourd'hui, tandis que Christina, sans sa famille, eût couru le risque de mourir de faim! Le repos et la sécurité lui furent donnés par ceux qu'elle aimait et dont elle partageait l'existence.

VII

Sortant peu, ne se mêlant guère au monde, elle continuait à vivre en dedans. Des profondeurs de cette vie même, d'aspect si monotone, jaillit dans sa poésie une aspiration passionnée vers le repos! Nous avons pu constater que la vie extérieurement uniforme active les facultés profondes d'une âme; elle les met en jeu, et ce jeu fait naître les aventures subtiles et silencieuses, les drames pathétiques et cachés, qui brisent un cœur et martyrisent une conscience, à l'insu de tous.

Moins il y aura d'événements autour de vous, plus vous serez livrés à ceux qui surgissent en vous, aux questions d'où dépend la vie, aux problèmes dont la solution vous poursuivra jusqu'à l'éternité. Les puissances et les possibilités de ce monde intérieur que nous portons, qui de nous les connaît, qui de nous les mesure? Macbeth tue, et le geste de tuer lui coûte peu. Mais il s'affole quand il se trouve en présence d'une pensée. La pensée de son crime le hante. Il ne dit point : « il

ne faut pas commettre de tels actes », mais : « Il ne faut pas penser à de tels actes après les avoir commis, sans quoi cela nous rendrait fous. » Sa pensée ne se laisse pas vaincre, elle persévère, elle châtie, elle jette sur les choses des éclairs infernaux, et tout cela, parce qu'elle est de ce domaine spirituel qui dépasse non seulement nos actes, mais notre connaissance et notre compréhension.

Nulle conscience qui ne soit en quelque sorte le théâtre d'un drame. Si certaines luttent pour étouffer des voix importunes, d'autres, les meilleures, s'efforcent de gravir des échelons, d'atteindre quelque sommet idéal. Dieu, la vie, la mort, ces réalités impérieuses dominent un être et ne trouvent au dehors, en ce cas, aucun obstacle qui les empêche de régner. L'âme est en proie au mal de l'infini. Christina vivait et chantait sa foi. Éprise d'un haut idéal, elle était torturée de scrupules. Tous ceux dont les jours sont absorbés par des soucis matériels, des intrigues et des passions, doivent sans cesse converser avec le monde extérieur et se contentent d'habiter le seuil de leur âme. Ils ignorent son domaine intime. Peu d'âmes habitent leurs demeures profondes. Mais Christina se sentait perpétuellement attirée vers ces demeures.

Travaillant beaucoup et parlant peu, telle nous la représente le journal de Madox Brown. Cependant elle ne fuyait pas systématiquement toute relation sociale. Elle connut Madox Brown, Burne-Jones, Swinburne, Robert Browning, les Bodichon, la poétesse Jean Ingelow, et bien d'autres; elle eut quelques rapports assez curieux avec Ruskin. Elle ne refusait pas de s'égayer dans une société d'amis, et de revêtir une fois je ne sais quelle robe syrienne. Parmi des médiocres, elle ne demandait pas mieux que de passer pour la plus médiocre de tous : les trésors de son esprit, comme la beauté de la fille du roi, étaient au dedans. Si l'on pouvait croire à cette légende de l'Inde qui fait de la douleur humaine l'origine du rythme, en racontant que le premier poète se mit à dire sa plainte brisée sur la mesure de ses sanglots ou du battement de son cœur, on déclarerait que Christina fut disciple de ce premier poète. Comme le troubadour dantesque, elle est de ceux qui vont pleurant et chantant.

Son frère Dante-Gabriel lui présenta Miss Siddal, la jeune modiste dont il avait fait une Béatrice et dont il devait faire sa femme. On a suggéré, le journal de Madox Brown en fait foi, que Miss Siddal devint la cause d'un refroidissement léger

entre Dante-Gabriel et Christina ; le peintre amoureux n'aurait pas trouvé sa sœur au diapason voulu d'enthousiasme. Sans prêter une importance trop rigoureuse à ce détail, il est permis de songer que Lizzy Siddal et Christina Rossetti différaient trop l'une de l'autre pour se lier d'une sympathie mutuelle à première vue! Lizzy nous apparaît en ses portraits comme une belle Anglaise rousse, aux longues paupières. Il était bien difficile de représenter Béatrice au XIXe siècle, et de garder une trace de spontanéité.

La Béatrice londonienne craignait-elle de commettre quelque impair ? Elle ne parlait jamais du fond, mais toujours « comme une femme qui voudrait détourner la conversation », et, douée de rares facultés, elle sut s'assimiler un genre, se mettant à peindre des aquarelles adroites et gracieuses dans la manière de Rossetti. Elle composa quelques vers. En somme, elle était de ces êtres enviables qui s'imprègnent d'une atmophère, se conforment à une ambiance. Ils évitent les désaccords violents, et les suffrages ne leur manquent pas. Pour Lizzy, ce fut presque du délire. Rossetti s'émerveillait, comme d'une qualité originale, de l'imagination souple et active qu'il constatait chez sa Guggum (il lui donnait ce surnom). Ruskin,

si sévère aux poésies de Christina, se montrait tout dévoué à la gloire de Lizzy qu'il appelait Ida. Nous voyons parfaitement ce que Miss Siddal reçut de son nouveau cercle; nous voyons moins ce qu'elle y apporta, si ce n'est son charme personnel, la grâce de sa présence, une réelle puissance de compréhension, et, peut-être, ce qui vaudrait plus que tout, un grand amour, puisque, en aimant Rossetti, elle se transforma, devint poète et artiste.

Elle semble une femme délicate et fière, aux aspirations élevées; admirablement intuitive, elle eut le don de susciter les enthousiasmes; mais de ses convictions, de sa vie intérieure, nous ignorons jusqu'au premier mot. Christina jugeait sans doute excessive l'admiration de son frère. Le curieux sonnet intitulé *Dans l'atelier* nous donne comme un discret écho de ce jugement. Cela n'empêche pas qu'elle rende justice au fidèle amour de Lizzy. Voici la description poétique de l'*Atelier* : « Un visage nous regarde en tous ces tableaux; une silhouette toujours la même, s'assied, marche ou s'appuie; nous l'avons trouvée cachée derrière ces écrans : ce miroir nous la renvoie dans toute sa grâce. Une reine en robe d'opale ou de rubis, une jeune fille sans nom, vêtue des fraîches couleurs

vertes de l'été ; une sainte, un ange, toutes les toiles ont la même unique signification, ni plus ni moins ; il vit de cette figure et le jour et la nuit. Avec des yeux francs et doux, elle le regarde, belle comme la lune et joyeuse comme la lumière, non pas lasse d'attendre, non pas assombrie par le chagrin, non pas comme elle est, mais telle qu'elle était quand brillait l'espérance, non pas comme elle est, mais telle qu'elle remplit le rêve du peintre. »

N'y a-t-il pas, d'ailleurs, un peu d'art en toute amitié, en tout amour humain? Pas l'art du mensonge, sans doute, mais celui de l'idéalisation. Tels aspects de notre caractère peuvent ne pas sembler aimables à nos meilleurs amis, et, souvent, le cœur est inconsciemment artiste ; il oublie, il laisse tomber certains traits de nature à lui déplaire, à le désenchanter ; il conserve, il exalte les autres. Il ne crée pas un personnage fictif ; son idéal est plus vrai que la réalité. Car les défauts sont mortels, et c'est le meilleur de l'être qui doit refleurir dans l'au delà ; donc l'amour et l'amitié pressentent l'être immortel. A l'heure où vous vous sentez blessé par un ami, le mieux est de se rappeler une autre heure où les yeux de cet ami se mouillaient de larmes pour

vous plaindre, où son sourire s'attendrissait pour vous consoler. Si telle de ses paroles vous blesse, croyez-vous que cette parole soit plus près du fond de son âme que ne le furent ses larmes ou son sourire d'autrefois ? Il y a bien des chances, au contraire, pour que la compassion et l'attendrissement aient dans une âme des racines plus profondes que l'aigreur et l'ironie. Voilà ce qu'il faut se dire pour pardonner, pour effacer. Je ne crois pas à cet idéal si beau qu'il vous décolore la vie ; le véritable idéal la fait aimer et supporter. Toutes les raisons divines que nous avons d'aimer l'humanité n'empêchent pas ce fait : c'est qu'humainement, il faut parfois un certain art pour persévérer dans cet amour.

La pauvre Lizzy pouvait avoir des accès de lassitude et de mélancolie : sa santé déclinait visiblement.

« Lizzy ne va pas plus mal... Lizzy est plus faible, écrivait Dante-Gabriel. » « J'ai vu Miss Siddal qui paraît mieux, dit Madox Brown en son journal... J'ai vu Miss Siddal merveilleusement habillée pour environ trois livres (soixante-quinze francs), ayant l'air d'une reine. » Très belle toujours, avec l'aspect d'une mourante, telle on nous la dépeint. Et peu pratique, la pauvre Lizzy :

tout l'argent qui devait être consacré à son voyage dans le Midi, elle ne sut que le dépenser à Paris !

Les cartons de Rossetti, selon Madox Brown, étaient pleins de Guggums, plus délicieuses les unes que les autres. Il ajoutait : « C'est une monomanie. »

Oh oui, pauvre Lizzy ! Si Rossetti ne l'avait rencontrée, fût-elle restée la modiste ingénieuse, employant à confectionner des chapeaux l'activité de son imagination et l'adresse de ses mains qui triomphaient en des aquarelles admirées de Ruskin ? Vécut-elle sa vie propre, ou celle que lui imposa le rêve de son poète? Ses souffrances physiques étaient-elles causées par un surmenage cérébral auquel elle n'avait point été préparée? Pauvre, pauvre Lizzy ! Sa destinée exceptionnelle est-elle enviable autant que nous l'avions cru ?

Toutes les routes que nous parcourons ne sont-elles pas bordées de maisonnettes où d'humbles ménagères vivent leur vie propre, sachant mesurer la dépense du foyer et compter la dose de laudanum au jour d'une souffrance trop aiguë. Puis leur destinée sera de dormir en paix leur dernier sommeil. Rien de tout cela pour Lizzy. Ses fiançailles furent longues et tourmentées. Elle semble avoir perdu quelque peu le sens des choses pra-

tiques et quotidiennes, et celui de la mesure lui manqua lorsqu'elle voulut, par une dose de laudanum, endormir la douleur d'une atroce névralgie dont elle souffrait. Cela lui fit une mort tragique. On sait que son mari ensevelit dans son cercueil un volume de poésies qu'il redemanda plus tard à la tombe.

Bienheureuses sont les voies communes qui conduisent au repos durable ! Et Christina qui souffrait silencieusement, qui regardait autour d'elle avec compassion, chantait Dieu, la vie, la mort et aussi l'amour, les saisons, les fleurs, les pauvres fleurs de la terre, mêlées de telle sorte aux drames humains de l'amour et de la mort que ni la poésie ni la réalité ne sauraient les en séparer.

VIII

Malade au printemps de 1855, elle composa des vers sur le printemps, mais tous ses plus beaux poèmes, en cette période, ne parlent guère que de solitude et de mort. Elle songe à la part de Paradis qui demeura pour Ève dans le cœur d'Adam. « La main accoutumée pour la guider, le cœur accoutumé pour la chérir, sûrement elle gardait une part d'Eden que les anges ne pouvaient lui dérober. »

Savait-elle qu'elle rencontrait ainsi la grave liturgie catholique de la solennité du mariage : « Dieu, qui laissa cette bénédiction à l'humanité. »

Elle sait transformer en paysage une impression psychologique. Que dire de celui-ci, décrit par elle dans la pièce intitulée *Toiles d'araignées* (Cobwebs).

« C'est une terre où ne règne ni le jour ni la nuit, ni la chaleur ni le froid, ni le vent, ni la pluie, ni les collines, ni les vallées, mais une plaine éternelle se prolonge à travers des lieues

longues et ininterrompues, tandis qu'un crépuscule gris s'infiltre dans l'air mort ; il n'y a pas de lune, pas de naissance ni de déclin pour les saisons ; pas de marées ni de houle le long de la plage ; pas de bourgeonnement, ni de chute de feuilles pour quoi que ce soit ; pas une ride sur la mer, une ondulation sur le sable ; pas un battement d'ailes pour éveiller l'espace stagnant, pas une pulsation de vie à travers la terre et la mer, sans amour ; pas une trace de jours passés, ni foyer gardé, ni lieu de repos gagné au prix du labeur ; pas d'espérance future, et de crainte plus jamais. »

Ce paysage est, certes, un état d'âme ; quand nous le lisons, nous évoquons une région de l'âme, région désolée, plutôt que n'importe quel paysage terrestre. Pourtant l'image est sous nos yeux. En effet, certaines heures, certains sites, certains crépuscules ont fait éclore en nous de ces impressions fugitives. Tristesses si pénétrantes aux fins des jours d'automne, qu'elles semblent s'insinuer par les fentes des fenêtres et des portes, jusqu'aux alentours des flammes d'or que font rayonner les lampes ! L'intérieur de nos maisons nous apparaît alors comme un joli rêve de lumière et de chaleur, destiné à nous tromper sur les réalités de l'ombre

et de la solitude ! La solitude ! C'est encore elle que dépeint Christina dans cette vision d'automne.

« Je demeure seule, je demeure seule, seule, tandis que ma rivière pleine s'écoule dans la mer, parée de bateaux qui font jaillir son eau, et qui ne m'amènent aucun ami, résonnant de chansons d'amour modulées par des centaines de voix. Angoisses d'amour, laissez-moi vivre. »

Le poème est étrange. Cette rivière, est-ce la vie ? Cet océan, est-ce la mort ? Les bateaux, sous la blancheur des voiles, emportent vers l'abîme de l'or, des parfums, des passagers chantants. Nul ne s'attarde au rivage solitaire où veille une âme...

La dernière hirondelle s'envole vers la tempête de la mer : des yeux fraternels n'assisteront point à son agonie. Pourtant elle vole vers la liberté. Les arbres de l'avenue frémissent. Une toile d'araignée chaque matin est transformée en arc-en-ciel par la rosée. Peu de créatures y devinent un piège. « Je ne veux pas détruire le tissu, malgré la tristesse de voir les petites vies s'évanouir. »

Paroles charmantes, mais si vagues, si vagues qu'elles se fondent en une sorte de musique, et que ce poème évoque l'idée d'une romance sans paroles qui chanterait seulement l'essence de la mélancolie ! Christina songe également à la fuite des choses.

« Dans les rayons et les ondées de la vie, avait-elle dit, nous aurons la joie et la peine, mais, à l'heure matinale, parmi les ombrages de l'été, nous chercherons vainement la même fleur et le même oiseau. »

Oui, le désir du *même* fait vibrer la pauvre âme. La fleur qui pare notre rosier, l'oiseau qui gazouille sur nos branches, ce ne sont plus les mêmes, la fleur que nous avons admirée, l'oiseau que nous avons entendu en quelque heure mémorable de notre vie. Les ondes du fleuve réfléchissent un manoir séculaire ; elles s'écoulent, tangibles et réelles, et le reflet, une illusion, demeure. Ainsi de grands rêves ne cessent d'occuper le cœur des générations : retrouver le même, faire durer ce qui passe, aimer ce qui va mourir. Mais ce reflet au cœur du fleuve correspond à quelque réalité au delà. « Aime ce que jamais on ne verra deux fois », chante Alfred de Vigny. Combien de roses devraient effeuiller et combien de nuages emporter notre amour!

De ces années datent certains poèmes d'une beauté funèbre et poignante, comme les visions d'une nuit d'insomnie. « Une nuit glacée », par exemple, cette évocation de fantômes au clair de lune.

« Mes amis m'avaient abandonnée, ceux d'âge moyen, les jeunes, les vieux, au point que les fantômes me furent plus chauds que mes amis devenus froids.

« De minuit au chant du coq, je veillai jusqu'à ce qu'ils partissent tous, les uns pour dormir dans la mer houleuse ; les autres sous la pierre et le gazon : les vivants et les morts m'avaient abandonnée. Je demeurai seule en vérité. »

Et l'impuissance des affections humaines n'a jamais trouvé d'accents plus déchirants que ceux de *l'Heure et le Fantôme*.

Un même jour, le 29 avril 1858, Christina put achever trois de ses plus beaux poèmes : *Au Sommet de la côte*, *le Retour au foyer*, *Aujourd'hui et Demain*. *Au sommet de la côte* nous apparaît comme l'une des inspirations les plus saisissantes de son œuvre.

Le chemin serpente-t-il jusqu'au sommet de la côte? — Oui, jusqu'au terme même. — Le voyage prendra-t-il tout le jour? — Du matin jusqu'au soir, mon ami. — Est-il là pour la nuit un lieu de repos? — Un toit pour le début des heures lentes et sombres. — L'obscurité le cachera-t-elle à mes yeux? — Vous ne pouvez manquer cette auberge. — Rencontrerai-je d'autres voyageurs à la nuit tombante? — Ceux qui partirent les premiers. — Devrai-je appeler, frapper, quand je serai en vue? — Ils ne vous laisseront pas demeurer à la porte. — Faible et las du voyage, trouverai-je du recou-

fort? — Vous trouverez le paiement de votre labeur. — Y aura-t-il des lits pour moi et pour ceux qui cherchent? — Oui, des lits pour tous ceux qui viennent.

La dernière note est grave, prolongée, apaisante : elle évoque la vision du sommeil suprême : « La mort qui apaise tout », disait le tragique grec, par la voix de son Antigone.

Sœur chrétienne d'Antigone, dans ce poème d'une émotion si large et si contenue, Christina Rossetti nous semble avoir commenté l'expression du vieux tragique. Cependant, elle le dit ailleurs : « Minuit aura son matin florissant », et ce sera l'aube de l'éternité.

Au Sommet de la côte est plein de sérénité sombre ; une note plus déchirante résonne dans *le Retour au foyer*, l'œuvre de Christina que Dante-Gabriel préférait à toutes les autres. Il faut la lire entière pour saisir l'inflexion de voix particulière à notre poétesse.

Quand je fus morte, mon esprit retourna vers la maison connue. Je franchis la porte et je vis mes amis en fête sous les rameaux d'oranger verdoyant.

Ils se passaient le vin d'une main à l'autre ; ils suçaient la pulpe de la pomme et de la pêche. Ils chantaient, plaisantaient, riaient, car chacun était aimé de chacun. J'écoutai leur honnête causerie... « Demain, disaient-ils, forts de leur espérance ; demain, demain, criaient-ils tous, alors que nul ne parlait d'hier. Leur vie demeurait pleine, au midi joyeux.

Moi seule j'avais passé. » « Aujourd'hui et demain », criaient-ils. Moi j'étais d'hier.

Je frissonnai sans réconfort, mais ne remarquai aucun froid autour de la table; totalement oubliée, je frissonnai, triste de rester, et combien il me coûtait de m'éloigner! Je passai hors de la chambre familière, moi qui avais passé hors de l'amour, comme le souvenir d'un hôte qui ne demeure qu'un jour.

« En vérité, je vous aimais, mon amie d'élection, je vous aimais pour la vie, mais la vie a une fin », déclare le survivant à l'âme attristée, dans une autre poésie de Christina.

Si beaux qu'ils soient, il ne faut point s'attarder outre mesure à ces chants de la mort. Christina sait avoir des accents harmonieux et réconfortants pour la vie. Demandons-lui de nous dire son joli conte intitulé *le Marché des Gobelins*. Ce conte est le poème très doux de l'affection fraternelle.

Les Gobelins, ces sortes de lutins, dès le soir, lancent leur cri d'appel à travers la campagne : « Venez nous acheter, venez nous acheter des fruits de notre verger. » Suit l'énumération de ces fruits : les pommes, les citrons, les oranges, les cerises, les groseilles... Tout le beau trésor d'un verger inconnu qui réunit les richesses des climats variés. Les Gobelins, figures étranges, sont dépeints avec grâce, tels que Christina put les rêver par un crépuscule d'été en regardant se dessiner les formes bizarres des racines ou des buissons. Mais

les fruits des Gobelins sont perfides : l'imprudent qui les a goûtés se meurt de ne pouvoir en goûter encore. Pourtant, s'il parvenait à en ressaisir quelques-uns, il serait vainqueur du prestige ; or, le cri des Gobelins ne se fait plus entendre de celui qui leur a déjà cédé. La légende est mystérieuse comme celles du vieil Homère. Ces fruits des Gobelins ont comme un air de parenté avec l'aliment des lotophages.

« Cependant, le dixième jour, nous arrivons à la terre des lotophages qui se nourrissent d'un aliment de fleur... Et celui qui mange de ce fruit au goût de miel ne veut plus s'éloigner ni retourner au pays, mais toujours demeurer avec les hommes lotophages en se nourrissant du lotus et oublier le retour... De peur qu'en goûtant du lotus quelqu'un n'oublie le retour... »

Quel est-il donc ce but que des choses trop douces ne doivent point nous faire oublier ? Christina songeait peut-être que l'art est cette fleur de beauté dont l'âme ne saurait se nourrir uniquement, sans perdre ses forces pour le chemin du grand retour. Si dévouée à sa mère, à ceux de son entourage, elle y joignait, elle, le pain quotidien du devoir ! Le conte a deux héroïnes, deux sœurs. L'une d'elles écoute un soir le cri trop attrayant : « Venez nous acheter

des fruits de notre verger. » Désormais, elle ne l'entendra plus, ce cri, mais elle dépérit du désir fou de l'entendre. La sœur terrifiée qui l'avait prémunie, insuffisamment, hélas! contre le danger, assiste à son déclin. Laura se meurt, mais la bonne Lizzy veut la sauver, Lizzy est courageuse. Elle met un penny dans la poche de son tablier, et elle s'aventure au lieu hanté par les Gobelins. Elle ne tarde pas à entendre leur cri perfide. Son dessein est d'acquérir de leurs fruits, afin d'arracher sa sœur à la mort. Elle supporte vaillamment l'assaut des Gobelins, saisit des fruits, jette le *penny*, et se sauve, forte d'un grand élan d'amour fraternel. Elle ne goûte pas à son butin, mais Laura, qui peut savourer une seconde fois les fruits mystérieux, est sauvée enfin et guérit. L'élément moral tient une forte place dans les préoccupations de Christina.

Lizzy ne se bouche point les oreilles comme les compagnons d'Homère ; elle n'a besoin de personne pour l'attacher ou l'entraîner : toute sa force est dans son cœur.

Christina avait dans ses tiroirs un joli recueil de vers. Mais la vie allait de nouveau s'emparer de son âme pour en tirer d'autres accents. Elizabeth Barrett Browning et Christina Rossetti

ont de commun leur santé maladive, leur goût de solitude, et cette intrusion inattendue de la vie et de l'amour au fond de leur retraite...

Elizabeth est plus érudite, et peut-être moins artiste que son émule. Avant d'épouser Robert Browning, elle lisait le grec, mais elle ignorait les maîtres de la peinture. Christina, plus familiarisée avec cet art, lui préférait cependant la nature, mais elle lisait les œuvres grecques dans des traductions. Leur destinée ne fut point la même : Elizabeth trouva le bonheur où Christina ne rencontra qu'une nouvelle épreuve.

Elle pressentait sans doute, la pauvre Christina, que toutes les facultés de son âme n'avaient pas encore été brisées, et, s'inspirant peut-être d'un vers d'Elizabeth, elle célébrait le roman mélancolique de celle qui se meurt pour un peu d'amour. Elle ne savait pas encore qu'un nouvel amour était au seuil de sa porte, tout prêt à lui demander des larmes et à lui dicter des chants.

IX

Christina songeait à publier ses œuvres. Dante-Gabriel voulut lui procurer la recommandation de Ruskin. Celui-ci s'était montré l'ami le plus généreux et le plus délicat, pour lui comme pour Lizzy Siddal que Rossetti venait enfin d'épouser. Ruskin accepta fort gracieusement de s'intéresser aux vers de Christina ; une copie des *Gobelins* lui fut remise.

Hélas ! dussions-nous nous attirer toutes les foudres des ruskiniens, nous avouerions que leur prophète ne comprit rien à l'art charmant de notre poétesse. « J'ai veillé tard hier au soir en lisant ces poèmes, écrivait-il à Dante-Gabriel ; ils sont pleins de beauté et de puissance. Mais aucun éditeur — cela me fait beaucoup de chagrin de savoir cela — ne les prendrait, tant ils sont remplis d'offenses et de bizarreries. »

Suivaient ces conseils dont les prophètes humains ne sont jamais avares. Elle devait sans doute en tenir compte, sous peine d'être ou de ne pas être dans le monde de la poésie. « Alors

si elle use de ses facultés d'observation et de passion, le tout aura du prix. Mais il faut qu'elle ait d'abord la Forme. »

Les prétentions dictatrices de Ruskin — si nous en jugeons par quelques lignes de Madox Brown, — impatientaient parfois le petit cercle ; en tout cas il venait de méconnaître une œuvre d'élite, et ce n'est pas sa faute : il a eu sur l'art et la beauté tant d'aperçus, nous lui devons tant de perspectives sur tant d'horizons, que personne ne lui reprochera d'avoir fermé l'oreille à ce chant d'une petite poétesse ignorée. Peut-être même avait-il sommeil le soir où il veillait pour lire les vers de Christina. Nous avons tous expérimenté qu'une légère dose de sommeil peut nuire à la lecture des plus belles œuvres. Mais les amis de Christina s'amuseront un peu de ces sentences prophétiques avec lesquelles il lapidait une chose légère, ailée et sacrée. Il savait qu'aucun éditeur ne prendrait ses vers (d'où savait-il si bien cela?) et il lui recommandait pompeusement le culte de cette déesse : la Forme, avec une majuscule. Prévoyait-il qu'un jour viendrait où l'Angleterre mettrait Christina à côté, certains même au-dessus d'Elizabeth Barrett Browning?

« C'est avec regret et dégoût que je joins à ma

lettre un billet de Ruskin, relatif aux poèmes de Christina, billet sans le moindre sens à mon avis, écrivait Dante-Gabriel à William. Je lui en ai dit quelque chose dans ma réponse. »

Presque en même temps le *Magazine* de l'Éditeur Mac Millan publiait *Au Sommet de la côte*, et les lecteurs ne manquèrent pas à ce petit poème, d'une beauté simple et grave, qui nous fait rêver à quelques mesures d'un adagio de Beethoven. Les collaborateurs de la Revue félicitèrent leur éditeur d'avoir acquis un vrai poète.

Christina n'eut donc pas à se décourager. Elle composa son poème social où l'on voit le palais d'un roi assiégé par une foule affamée. La princesse, fille du roi, parmi les dames d'honneur et les courtisans, vit dans la solitude que lui impose son titre. Or, la clameur des assiégeants pénètre jusqu'à elle, et c'est l'accent de la vérité qui trouve le chemin de son âme. La princesse qui s'ennuyait de vivre a compris cet accent. Elle saisira son or, ses joyaux, son éventail aux couleurs d'arc-en-ciel, sa ceinture de pierreries, une rançon de roi dans sa main, et elle ira vers le peuple, le regardera face à face, lui donnera tout pour qu'il achète du pain, même quand elle devrait périr. Une lumière a traversé sa vie. Elle

a conçu sa mission, sa destinée : « Parler une fois devant le monde, mettre à nu mon cœur, et montrer que la leçon apprise signifiant la mort nous enseigne la vie. Quant à moi, je périrai s'il le faut : je marche au nom de Dieu. »

Princesse, n'avez-vous pas trouvé une arme plus subtile et plus efficace que les canons du roi votre père? Vos mains seront pleines d'or, vos yeux pleins d'amour, et les canons auraient pu détruire les corps, ils n'auraient pas atteint les âmes. Quelle est donc la leçon apprise dont parle Christina? L'humanité sera-t-elle sauvée par des princesses solitaires qui jetteront leurs trésors dans la mêlée ? Elle sera sauvée par des mains fraternelles sur lesquelles le Seigneur aura fait luire sa lumière, et par des cœurs prompts à révéler la leçon divine qu'ils auront retenue.

Dante-Gabriel composa un dessin pour la publication du volume de sa sœur, et Mac Millan édita le recueil de vers intitulé : *le Marché des Gobelins et autres poèmes*. Loin de passer inaperçues, les œuvres de Christina s'imposèrent tout de suite à l'attention des lecteurs. Elles lui valurent des amitiés nouvelles. La poétesse Dora Greenwell lui adressa de beaux vers dont voici le début : « Tu as rempli pour moi une coupe d'or, d'un breuvage

divin, qui se colore avec les forces dont s'empourpre le cœur de la rose. »

Mais elle ne pouvait s'abandonner au sentiment de ces satisfactions. Auprès d'elle le deuil torturait alors un être cher.

Son frère Dante-Gabriel venait de perdre Lizzy. La pauvre jeune femme, d'une santé toujours chancelante, avait mis au monde un enfant mort. Le 10 février 1862, elle souffrait de névralgies aiguës. Malgré cela, elle alla dîner au restaurant avec son mari et le poète Swinburne. Rentrée chez elle, elle voulut calmer ses douleurs par du laudanum. On sait comment elle força la dose, et ce fut, hélas! du dernier sommeil qu'elle s'endormit. Le désespoir de Rossetti fut immense; scrupuleux et passionné, il s'accusa d'une multitude de fautes et de négligences envers Lizzy.

Malgré l'éducation et le milieu, ces âmes transplantées souffraient à l'italienne, tant il est vrai que l'on peut modifier l'intellect d'une race, mais non son émotivité. Christina dut être bienfaisante à son frère pendant les heures de deuil et d'amertume.

Les souvenirs d'enfance d'une jeune amie de Christina nous aideront à faire revivre sa figure vers cette époque.

« C'est au mois de juin 1863 que miss Christina Rossetti fit chez nous sa première et mémorable visite ; elle était alors une dame svelte aux yeux sombres, dans la plénitude de ses dons poétiques, ayant écrit déjà quelques-uns de ses poèmes les plus parfaits : *le Marché des Gobelins* et *Pays de Rêve*. A mes yeux d'enfant, elle apparaissait comme une princesse des contes de fées, venue du Midi ensoleillé pour jouer avec moi. Son apparence était d'une Italienne au teint olivâtre, aux yeux doux et profonds. » La voix de Christina frappa cette petite fille : c'était la voix italienne de tous les Rossetti, pleine d'inflexions étranges et mélodieuses, de modulations argentines, qui faisait passer à travers les mots anglais, d'une impeccable pureté, comme un souffle de brises chaudes et parfumées, comme un mirage des régions éblouissantes connues des aïeux de là-bas.

« J'admirais par-dessus tout la façon dont elle ramassait et tenait dans le creux de sa main de froides petites grenouilles. » Il n'était pas d'insecte si infime qui échappât à son amour. En se penchant sur l'âme de la petite Grâce, Christina s'y voyait donc reflétée sous les traits d'une fée souriante et bonne ; peut-être cela l'aidait-il à oublier un peu

le drame secret de sa vie d'alors, car ces mains si compatissantes aux froides petites grenouilles étaient condamnées à blesser un cœur plus cher à Christina que le sien propre.

X

La grande bizarrerie du sort n'est assurément pas l'introduction dans notre vie d'êtres complètement inconnus, en marche, depuis des années, pour nous rejoindre à travers l'espace et le temps, mais la transfiguration subie un jour à nos yeux, par des visages familiers que, soudain, nous croyons n'avoir jamais vus auparavant. A l'époque même où James Collinson voulait se faire agréer comme fiancé par Christina, elle ne paraissait guère remarquer un jeune littérateur, plutôt érudit qu'homme de lettres, et dont la présence n'était pas rare chez les Rossetti. Ce n'était pas un mondain ; il aimait la pensée et l'étude. Il s'appelait Charles Bagot Cailey. En vieillissant, il allait devenir une façon de reclus.

Élève du vieux Gabriel Rossetti pour la langue italienne, il publia en anglais une remarquable traduction de la *Divina Commedia*. Cela put attirer sur lui l'attention de Christina.

Ces pauvres enfants d'exilé subissaient toujours

et malgré tout le prestige de l'Italie. Pour eux, Dante était le poète. Dante-Gabriel a recueilli les œuvres des poètes primitifs italiens sous ce titre : *Dante et son Cercle*. Il a traduit et illustré la *Vita Nuova*. William écrivit une préface pour l'*Enfer*. Maria fit un commentaire religieux de l'œuvre dantesque, *l'Ombre de Dante*. Christina se lamentait d'être trop petite et trop faible pour travailler à la gloire de son poète. Or, un élève de son père traduisait ce poète avec amour. Comment ne l'eût-elle pas encouragé ? Je ne sais s'ils parlèrent ensemble de Dante, mais, vers 1860, ils se rencontrèrent plus souvent. Le sentiment qu'elle lui vouait était combattu par la connaissance de leur désaccord religieux.

Dans leurs conversations peut-être y eut-il parfois de ces questions et de ces réponses entre lesquelles tient le drame de toute une vie. Christina ne trouvait pas son ami suffisamment chrétien. Élevé selon les enseignements de l'anglicanisme, il respectait la foi chrétienne et, pourtant, s'il préférait le christianisme à toute autre religion, il ne le jugeait pas comme un phénomène unique. A part cela, ces deux êtres semblaient faits pour se comprendre. Chez M. Cailey, la douceur et la politesse des manières égalaient son amour de la solitude.

De plus, comme Christina, il cultivait la poésie, étant lui-même poète à ses heures.

M. William Rossetti nous indique que leurs projets d'avenir s'ébauchèrent vers 1862 pour n'être complètement abandonnés qu'en 1867.

Cette année-là, William Rossetti, devinant que, cette fois, le cœur de Christina ne se reprendrait pas et craignant qu'un motif d'ordre pécuniaire n'apparût comme un obstacle, leur offrit de partager sa demeure au cas où ils se marieraient. Sa sœur refusa ; l'épreuve était faite. William comprit alors que le refus de sa sœur était fondé sur des motifs plus profonds, et invincibles.

Mais le reclus qu'était devenu M. Cailey ne cessa pas de visiter la solitaire que demeurait Christina.

XI

A quels scrupules, à quels pressentiments correspond un joli passage du journal de Christina, remontant aux environs de cette année 1860 qui marqua dans la vie de la poétesse?

« Autrefois, un jour, j'étais assise dans un certain jardin, auprès d'une certaine pièce d'eau. Je fus si longtemps immobile qu'une ou deux créatures sauvages du jardin firent leur apparition : un rat d'eau, peut-être, ou un oiseau aquatique. J'avais eu peu d'expériences de ce genre, et celle-là me charma. J'étais absorbée par ma pensée anxieuse. Pourtant, le léger incident me plut. Si quelqu'un m'avait aperçue, on aurait pu songer combien je devais me trouver triste et inoccupée, et l'on aurait eu tort partiellement, partiellement raison. Beaucoup (je l'espère) de ceux dont nous avons pitié parce qu'ils nous apparaissent misérables peuvent, en réalité, avoir, au même moment, conscience d'une petite et secrète source de joie : une bulle d'air peut-être, mais illuminée

par la danse d'un arc-en-ciel. » Christina Rossetti était sujette à ces jolis étonnements qui renouvellent la fraîcheur de notre regard, même alors que nos yeux se posent sur des objets familiers. Nous les voyons comme les verraient des enfants, comme les verraient des êtres neufs et imaginatifs, avec tout l'éclat d'une impression première, et cette impression fleurit sur la connaissance profonde que nous avons acquise au contact de la vie. De là, une prise toute spéciale sur le monde extérieur, comme il arrive quand c'est dans le monde intérieur de l'âme que notre élan vers le dehors a son point d'appui. A certaines heures, la nature a pour nous des aspects de féerie, et tout ce qu'elle recèle d'existences ailées, rampantes, bondissantes, bruissantes, parmi le grand jeu des parfums, des gazouillements et des bourdonnements, nous fait songer à une multitude de génies habitant les jardins, les prés, les bois, les ruisseaux, les fontaines. Les jardins ne représentent-ils pas avec charme un peu de nature, mêlée d'un peu de rêve humain? Ils ont des voix intimes que l'oreille ne saisit qu'avec un effort : chute d'une feuille, frôlement d'une brise, bond de quelque animalcule ; dans le silence, il est possible d'y entendre bruire cent vies secrètes qui nous sont

aussi étrangères que les personnages fantastiques des contes. Selon M. Watts-Dunton, Christina parlait des animaux sauvages « tantôt comme s'ils étaient des humains, et d'autres fois comme s'ils étaient des fées »...

Nous aimons cette note ingénue et fantaisiste. Que de scènes sauvages ou charmantes peuvent se passer à chaque seconde dans le plus humble coin de jardinet, parmi les êtres monstrueux ou gracieux qui l'animent : sous ce décor magnifique, celles que le langage religieux appelle des âmes intérieures croient parfois deviner une intention de l'invisible. Chacun de nous a des souvenirs analogues à celui de Christina : deux yeux qui nous guettent au détour d'une allée. C'est un oiseau, un écureuil. Et notre âme sait que le mystère du monde créé se dissimule derrière ces points brillants. Si la vision subite nous arrache à la fatigue de notre pensée trop lourde et trop tendue, nous avons le sentiment que la pitié divine a mis sur notre chemin ces êtres obscurs et doux. Un peu de grâce franciscaine semble, par l'Italie, avoir pénétré l'anglicanisme de Christina, quand elle répand sa tendresse sur les humbles créatures de son Dieu. Aussi redoutait-elle la chasse. « J'espère, disait-elle à un ami qui pre-

nait congé d'elle vers la fin de l'été, que vous n'allez pas tuer quelque chose... »

La femme poète était la petite-fille de Holmer-Green; elle pensait peut-être encore à la souris morte : « Ayez pitié, dit-elle quelque part, des tristesses d'un pauvre chien ; ayez pitié de celles même d'une grenouille. Épargnez toutes les créatures inoffensives de la terre. » Son journal raconte l'aventure dramatique d'un petit oiseau.

« Je me rappelai longtemps l'histoire que j'avais recueillie à un *lunch* où nous étions réunis. Le narrateur, un général, avait un rouge-gorge favori, libre et familier, sauvage et apprivoisé, soigné par lui et les siens. Un jour, revenant chez lui de la chasse, il visa pour sa dernière cartouche un oiseau qui volait en plein ciel. Aucun résultat frappant ne s'ensuivit : pouvait-il s'en suivre quelque chose d'un coup visé à une telle hauteur?... Cependant le rouge-gorge apprivoisé ne revint jamais, et le soldat ne pouvait songer à cette histoire sans émotion. Mais combien d'entre nous, par négligence ou promptitude, ont blessé quelque affection qui nous était aussi chère que notre cœur?... Ayons pitié les uns des autres, et pardonnons-nous mutuellement : il était même difficile de supporter

le silence et l'absence d'un rouge-gorge auquel on avait fait tort. »

Après les lignes délicieuses de Christina, nous n'avons qu'à lui laisser encore la parole et à citer ce vers d'un de ses sonnets :

Marchez doucement : Toute la terre est sacrée.

N'est-il pas vrai qu'elle est une dame de compassion, comme la *Pietosa* de Dante, et comme la maîtresse du jardin où fleurit la sensitive de Shelley ?

Nous retrouvons les reflets de cette âme exquise dans quelques poésies d'alors et de plus tard. Il arrive que nous ignorions tout des douleurs auxquelles elle fait allusion ; nous nous demandons si elle est l'héroïne, s'il s'agit d'un froissement de sa jeunesse. L'intense compréhension qu'elle avait de la vie silencieuse, de cette part de notre vie où se jouent des drames ignorés, les plus profonds ! l'engagea peut-être à chanter quelque souffrance délicate dont elle aurait eu la confidence ou l'intuition. Cependant elle nous indique toujours ainsi la puissance et la forme de ses propres facultés douloureuses.

« J'ai pris mon cœur dans ma main ô mon amour, mon amour ! . -- J'ai dit : Brisez-moi ou sou-

tenez-moi, mais laissez-moi vous dire ceci une fois (ô mon amour, mon amour!). Pourtant les paroles d'une femme sont faibles : vous devriez parler, pas moi.

« Vous avez pris mon cœur dans votre main avec un sourire amical; vous l'avez examiné d'un œil critique, puis vous l'avez posé de nouveau. Vous avez dit : « Il n'est pas mûr encore. Mieux vaut « attendre un peu, tandis que l'alouette gazouille « jusqu'à ce que le blé se dore. »

« En le posant, vous l'avez brisé, mais je n'ai pas tressailli. J'ai souri de vos paroles, du jugement que j'entendais. Mais je n'ai plus souri souvent depuis : je n'ai plus questionné. Je n'ai plus aimé les fleurs sauvages dans les blés, ni chanté avec l'oiseau qui chante.

« J'ai pris mon cœur dans ma main, ô mon Dieu, ô mon Dieu. Mon cœur brisé dans ma main. Vous avez tout vu : jugez! Mon espoir écrit sur le sable, ô mon Dieu ! ô mon Dieu ! maintenant que votre jugement demeure ; oui, jugez-moi maintenant !

« Ce cœur méprisé d'un homme, ce cœur rejeté un jour d'indifférence, ce cœur, prenez-le pour l'examiner au dedans, au dehors. Raffinez son or par le feu ; purifiez-le de ses scories ; oui, gardez-le dans votre main d'où nul ne peut l'arracher.

« J'ai pris mon cœur dans ma main ; je ne mourrai pas, je vivrai. Devant votre face, je me tiens, moi, car vous appelez ceux qui me ressemblent. Tout ce que j'ai, je vous l'apporte ; tout ce que je suis, je vous le donne. Souriez, mon Dieu, et je chanterai, mais je ne questionnerai plus ! »

Est-il possible de trouver l'écho des deux amours de Christina dans sa curieuse poésie du *Souvenir?* La douleur de ses trente ans y répond à celle de ses dix-huit ans, avec une note plus grave, plus riche, plus passionnée. En réalité, ce sont deux poésies composées à huit ans de distance, et qu'elle a réunies en une seule.

Il est bon de les juger comme un document psychologique ; c'est pourquoi nous les donnons ici totalement :

LE SOUVENIR

I

Je le serrai sur mon cœur pendant qu'il vivait ; je le cachai dans mon cœur quand il fut mort. Dans la joie, je demeurai seule, et c'est ainsi que je m'affligeai, seule et silencieuse.

Je fermai la porte pour affronter la vérité sans voiles ; je demeurai seule et je vis la vérité dépouillée des considérations, des formalités, des pitiés, tant que m'apparurent le principe et la fin.

J'ai pris des balances parfaites, et j'ai pesé. Nul tremblement de ma main n'a fait varier le poids. J'ai vu qu'il était trop léger, je n'ai pas dit un mot, mais j'ai choisi en silence.

Personne ne connaît mon choix ; je le fais encore ; personne ne connaît mon choix, et j'ai brisé mon cœur en brisant mon idole ; j'ai forgé ma volonté en une fois ; en une fois j'ai choisi ma part. D'un coup j'ai brisé mon idole; je l'ai déposée froide, écrasée dans mon cœur profond où elle vivait. Mon cœur se meurt petit à petit ; le temps se fait vieux, se fait vieux pendant que je souffre.

II

J'ai une chambre où personne n'entre que moi seule ; sur un trône, est assis un souvenir béni : c'est le centre de ma vie. Si quelqu'un forçait l'entrée, il verrait là un être enseveli, mais pas mort, devant qui je n'incline plus la tête, devant qui je ne m'agenouille plus.

Mais souvent, par le temps automnal de ma vie fanée, je veille là, les yeux attentifs, et je songe comment sera le Paradis quand nous nous y trouverons réunis.

Entre ces deux âmes, l'amitié devait survivre à l'amour et défier la mort.

XII

En 1861, Christina avait fait, hors de la Grande-Bretagne, un petit voyage de touriste. Elle accompagnait alors sa mère et son frère William.

En 1865, Mme Rossetti, William et Christina s'acheminèrent vers l'Italie. Ils passèrent par la Suisse. William nous a donné le journal minutieux du voyage. Christina n'écrivit pendant ce temps aucun journal, mais nous retrouverons dans sa poésie et dans sa prose futures l'harmonieux écho des émotions qu'elle ressentit alors. Les montagnes de Suisse l'éblouirent. « Les montagnes dans leurs puissances souveraines, m'émurent jusqu'à la tristesse lorsque je les vis pour la première fois, dit un de ses sonnets : ensuite, elles m'émurent jusqu'au délice. Elles firent naître des harmonies de cordes silencieuses qui répandirent une chanson, chanson amoureusement gardée par la mémoire. »

Le souvenir, comme la musique, mélange parfois si intimement la joie et la mélancolie, que

nous ne savons plus les désunir, et que nous nous demandons si le sentiment qu'il éveille est une joie triste ou une douce souffrance. C'est un poème heureux auquel notre âme fournit une mélodie dans le mode mineur. En Suisse, la nature avait émerveillé Christina ; ce fut bien autre chose en Italie. Elle aima le lac de Côme, ses brises, ses étoiles, et ses rossignols. Elle vit les eaux du lac dédoubler la splendeur du mois de juin. Mais tout lui fut un sujet de ravissement : les visages, les regards, les accents, les intonations. Cela répondait à son âme. Comme on sent battre le cœur de l'Italienne à la moindre évocation de ce trajet : « Toute la Suisse était derrière nous à la montée, toute l'Italie devant nous quand nous descendîmes le Saint-Gothard, jardin de *n'oubliez pas*. Pourquoi donc une telle fleur choisir un tel lieu? Pourrions-nous oublier cette voie que nous avons une fois parcourue, quand même aucune fleur ne fût éclose pour l'enguirlander d'une couronne? » Non, Christina, vous ne le pourriez pas, et nous comprenons que les traînées bleues de la petite fleur des Alpes n'ont jamais cessé de jeter des lueurs sur le sanctuaire le plus précieux de votre mémoire. Une autre de ses poésies les plus célèbres, un passage de son journal, rappellent

cette rencontre des fleurs délicates au sein de la nature puissante : « Souvenez-vous ! Souvenez-vous ! que d'heures mémorables l'homme traverse sans recevoir pareil avertissement !

« Eût-elle vécu en Italie, écrit William Rossetti qui semble avoir l'intelligence exquise de l'âme de sa sœur, elle eût été plus heureuse. » Elle y respirait l'air qu'avaient respiré ses ancêtres.

« Il n'y a pas d'époque comme le printemps, alors que la vie est vivante en toute chose... Il n'y a pas d'époque comme le printemps, comme le printemps qui s'écoule... Il n'y a pas d'époque comme le printemps qui passe, maintenant nouvellement né, maintenant pressé de mourir. » Tel pourrait être le refrain des nymphes dansantes de Botticelli, au sein du paysage de la Primavera. Tel est celui de leur sœur nostalgique, et comme il devait chanter au fond de sa pensée, alors qu'elle regardait la beauté de ce printemps italien qui, pour elle, ne devait jamais se renouveler !

L'Italie, l'Angleterre sont favorables aux poétesses. Depuis cette Helpidie, qui sut colorer un vers charmant de toute la beauté du ciel de Rome, aux heures où le jour finit[1], nous avons vu fleu-

1. *Aurea luce et decore roseo.*

rir les Lucrezia Tornabuoni, les Vittoria Colonna, les Veronica Gambara. L'Italie, terre des arts, a toujours voulu sourire aux belles érudites des temps passés, habiles à rimer ou à goûter les vers, comme Isabelle d'Este et comme cette exquise Florentine, Alessandra Scala, dont la vie se déroula parmi les beautés du cadre toscan pour finir au fond d'un cloître, après avoir troublé le cœur de Politien. Elle était la petite sœur de ces belles Italiennes, notre Christina, petite sœur élevée au pays du Nord, dans la patrie des Browning et des Brontë. Mais il fallut quitter l'Italie. Jamais celle-ci ne reçut adieu plus touchant que celui qui lui fut murmuré par la fille de l'exilé.

Pourquoi m'êtes-vous étrangère, et n'êtes-vous pas ma mère? dit-elle à l'Italie, vous avez pris mon cœur et vous l'avez brisé. Je voudrais appeler vos fils mes frères, vos filles mes douces sœurs, dormir sur vos genoux, non sur ceux d'une autre, et mourir à vos pieds.

Adieu, terre d'amour, Italie, sœur du Paradis. Avec mes pieds je t'ai parcourue; avec mes yeux je t'ai vue. Tu m'oublies, et je me souviens de toi.

Bénis soient la terre qui réchauffe mon cœur, l'aimable climat qui le réjouit, les visages cordiaux, purs d'artifices, le langage doux à mes oreilles; prends mon cœur, ce qu'il a de plus vrai, de plus tendre: cher pays, prends mes larmes.

Peut-on dire — comme un jour Victor Hugo — que la patrie soit « une idée »? Christina

devait à l'Angleterre la plupart de ses idées nettes et précises; mais, sous cette enveloppe, il y avait le legs des émotions séculaires d'une autre race qui montait des profondeurs de son être, avec ces quelques larmes offertes en tribut d'adieu.

J'avoue que je préfère quelquefois ses émotions à ses idées; c'est par ses émotions qu'elle se rapproche de nos âmes latines, tandis que, souvent, ses idées saxonnes jettent un peu de cendre sur ce foyer, pour l'assombrir et le refroidir.

Christina ne revit jamais l'Italie de ses aïeux. Elle put désormais y songer avec un attendrissement plus vif qu'en sa jeunesse. Certains de ses vers nous font deviner le regret d'une lumière perdue :

Quelque chose en ce jour brumeux, un quelque chose qui n'est ni du brouillard, ni d'aujourd'hui, m'a portée à rêver des vents qui se jouent au delà de certaines falaises, le long de certaines baies, éparpillant la crête aigue des vagues. Ah! plage riante, semée de galets, et si lointaine, impossible à atteindre, bien que cela semble si facile, impossible autant que l'Inde ou Cathay! J'ai le mal d'où je suis et d'où je ne suis pas, le mal de la prescience et du souvenir, le mal de ce que je possède, le mal de ce que je vois, et rien n'est nouveau!

Pourquoi, dans la vie humaine, le son de certaines heures éveille-t-il ces échos nostalgiques? Quel besoin de se renouveler a la pauvre âme

pour que ce cri : *rien n'est nouveau*, retentisse presque désespérément ? Il marque, ainsi qu'on l'a déjà pensé, que nous avons atteint les limites, non de la vérité, mais de notre âme elle-même. Elle semble épuisée. Il faut la baigner encore dans les rayons de l'étoile du matin, pour la fortifier et la rajeunir. C'est pourquoi les âmes bénies ne vieillissent pas. Elles possèdent le don secret de l'étoile du matin.

Une lueur de cette étoile passe sur les mots les plus connus, et ils semblent vous frapper pour la première fois. « Je vous dirai ce que j'ai trouvé de nouveau, c'est que Dieu est amour », écrit sainte Catherine de Sienne. Telle parole a la fraîcheur de l'Éternité.

« Rien de nouveau sous le soleil », ce cri est un appel aux choses éternelles.

L'amour des choses éternelles se lit dans le beau poème *Immurata Sister* (la sœur cloîtrée).

Les hommes ont le travail et la pensée, les femmes le sentiment... Les cœurs qui meurent renouvellent leur jeunesse, allégés de la vie qui doute et qui passe, silencieux et charmés. Alors que la vérité dévoilée les fait sages, pourquoi chercherai-je et ne trouverai-je jamais ce quelque chose que je n'ai pas eu? Beau, mais inexprimablement triste, le monde a cherché un temps hors de raison. Le monde a cherché, j'ai cherché. Ah! le monde est vide, et vide moi-même! car nous avons

dépensé notre force pour rien, et bientôt viendra l'heure de mourir. Les étincelles volent en haut vers la source du feu, illuminées, embrasées, hâtives. Illumine-toi, embrase-toi, mon âme. Monte plus haut, et plus haut, offrande d'holocauste consumée !

Il y a dans le cantique brûlant de saint Jean de la Croix des paroles analogues à cette phrase : « Pourquoi chercherai-je et ne trouverai-je pas ce quelque chose que je n'ai pas eu? »

Les grandes poétesses de la vie intérieure que furent sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse eussent ravi Christina. Les connut-elle? Un rayon du soleil d'Italie miroitait à ses yeux jusque dans les brumes de Londres qu'elle ne tarda pas à revoir.

XIII

Nous avons vu, nous verrons encore des poèmes de Christina composés en langue anglaise et où nous retrouverons des allusions à son histoire sentimentale.

Ces poèmes sont touchants et pathétiques ; l'art de la poétesse y intervient, mais c'est un art transparent qui nous livre la note intime, avec certaines réserves, certaines réticences pourtant. Quand elle écrivait en anglais, Christina faisait consciencieusement une œuvre d'art : elle atténuait, elle voilait, elle choisissait, elle éliminait ; elle travaillait pour le public bien que sans trop y penser. Dans la série des sonnets intitulée *Monna Innominata*, nous nous attarderons sur la pure et suave beauté de cette œuvre d'art, conçue tardivement, à l'heure où ceux qui se sont aimés peuvent l'un et l'autre s'asseoir à l'ombre d'une treille d'automne et causer paisiblement de leur ancienne aurore, leurs cheveux, comme le dit Pétrarque, ayant désormais changé de couleur.

Mais il existe une autre expression de l'amour de Christina, expression tout ingénue, toute spontanée, formulée au jour le jour, en secret, dans le premier élan, à travers les années ardentes et douloureuses.

L'émotion n'y prend même pas la peine de revêtir la langue littéraire de Christina, c'est-à-dire l'anglais ; elle jaillit du fond de son âme, de ce fond de l'âme où dort le legs antique d'une race, jusqu'au réveil causé par un choc imprévu. Et elle parle la langue de cette race, la langue des aïeux, la langue créée par et pour des émotions de même nature, la merveilleuse langue des chansons et de l'amour, l'italien.

En italien, Christina parle comme elle pense, chante comme elle souffre, et, personne ne devant lire ces vers, elle ne se déguise pas sous le voile d'une fiction. Les scrupules anglicans eux-mêmes sont absents de sa poésie italienne. Combien exquise est cette poésie ! Aussi noble que l'autre, certes, mais plus humble ; aussi virginale, et cependant plus passionnée. Nul, en effet, ne lut de son vivant le recueil intitulé *Il Rosseggiar del Oriente :* le Rougeoiement de l'Orient. On le découvrit après sa mort : c'est un journal et c'est une relique. Ce recueil porte un sous-titre : *Can-*

zoniere pour l'ami lointain. L'ami lointain et proche à la fois ne connut jamais ces strophes ailées et palpitantes. Il ne pouvait les connaître. Tant d'yeux les ont parcourues, elles ont fait vibrer tant de cœurs, et les yeux qui seuls eussent dû pleurer sur elles, le cœur qui les avait inspirées, n'ont peut-être jamais deviné qu'elles existaient, blotties au fond de quelque tiroir. On s'attendrit sur des lettres non parvenues à leur destinataire : au moins, ces lettres étaient quelquefois écrites dans l'espérance, mais les vers de Christina n'ont jamais espéré. Dès 1862, elle disait dans le *Rougeoiement de l'Orient :* « Seulement pour l'autre vie, je te consacre des espérances; pour celle-ci, des souvenirs, tant et tant ! »

Le poème de cette série intitulé *Dieu nous illumine*, est égal à ses plus belles inspirations. « Quand l'heure du départ viendra pour nous, chacun par une voie séparée... l'un foulant le sentier inconnu, l'autre suivant la route accoutumée, la honte n'éclora pas sur notre visage, ni le remords dans notre cœur... Nous nous souviendrons alors de nous être toujours parlé selon la vérité. Combien je t'aimais, et combien ! et je ne devais pas exprimer cet amour que je te portais. Plus, mais beaucoup plus que je ne le disais, je t'aimais dans

mon cœur! Tu m'as préféré la vérité, mon ami... seulement la fleur se ferma aux rayons du soleil. Si tu m'as préféré la vérité, Jésus inconnu fut pour toi cet amour... »

Ainsi Christina s'adresse secrètement à l'ami qu'elle ne juge pas chrétien et qu'elle veut gagner à sa foi.

Elle compare l'amour à l'amitié. S'il n'est pas un tyran, il est un seigneur qui règne en se cachant; l'amitié, elle, est une servante qui se révèle en son humilité.

« Si nous étions ensemble, dit-elle un peu plus loin, qu'importe où se ferait notre nid? Ce rivage serait presque le ciel. Ah! si j'étais avec toi, le cœur bien sûr d'être aimée comme je le voudrais! Tout serait de telle façon que le désert se couvrirait de fleurs. »

« O toi, s'exclame-t-elle, qui m'es en Dieu, mais après Dieu, toute la terre et beaucoup du ciel, pense si je ne souffre pas de te parler à travers un voile, et de ne jamais te dire ce que je veux te dire : dis-le toi-même à toi-même, mon doux cœur, si seulement tu m'aimes, dis-le à toi-même que je t'aime! »

Elle se désigne par ces mots : « Celle qui répondit non, lorsqu'elle voulait oui. » Elle conseille à

son ami de lever les yeux vers le royaume du vrai qu'il a servi sans le savoir en lui sacrifiant son bonheur, et le recueil se termine par une prière à Jésus : « Toi qui te souviens, et qui sais tout, toi qui mourus par vertu d'amour, dans l'autre monde, donne-moi ce cœur qui tant aima ! »

XIV

De 1871 à 1873, une exophtalmie faillit causer la mort de notre poétesse. A cette époque, Maria Rossetti devint novice, puis religieuse dans un couvent anglican, et Christina, tout occupée d'œuvres charitables, vivait dans le monde comme une tertiaire en relations avec ce même couvent. L'intimité des deux sœurs avait toujours été profonde. Maria était également une *authoress*, et, outre *Une Ombre de Dante*, elle avait écrit une *Vision de la vie*, ouvrage qui changea de titre et fut appelé *les Ruisseaux*.

Certains passages des œuvres de Christina nous font deviner l'influence de Maria : nous y trouvons cet accent particulier d'une âme sur laquelle une âme s'est penchée, dans *Time Flies*, par exemple, et dans *The Face of the Deep*. « Une des âmes le plus sincèrement chrétiennes que j'aie jamais approchées, lit-on à la date du 22 avril, dans *Time Flies*, se consola de la mort d'une personne rencontrée depuis peu, mais qui avait attiré son cœur

ardent, par la pensée que de tels attraits et de tels aperçus doivent avoir au ciel leur développement et leur complément. »

« Une chère sainte me désigna une fois spécialement la patience comme la leçon que comporte pour nous le livre de la Révélation, déclare une note précédant *The Face of the Deep.* »

L'âme chrétienne, la chère sainte, n'est autre que Maria. Dès 1876, elle quitta la terre, mais, avec Christina, son influence y demeurait.

Christina travaillait toujours. Elle eut l'idée de composer un recueil pour l'enfance. Car l'enfance est accessible à la poésie, pourvu que cette poésie soit à sa portée. Le mystère des nuits, la splendeur des jours, les tendresses du foyer, les visions de la foi naïve, n'y a-t-il pas dans tout cela de quoi faire vibrer les cordes d'une lyre? Christina n'eut pas tort de le penser.

Bien que ce volume ait été complété beaucoup plus tard, elle y travailla surtout en 1876, l'année où Maria fut admise au couvent.

L'amitié de M. Cailey n'avait point disparu de sa vie quand elle composa les beaux sonnets de la série intitulée *Monna Innominata;* ils n'étaient plus jeunes alors. Elle, la poétesse des *Violettes d'automne* et du *Jardin d'octobre*, — ce délicieux

jardin d'octobre où s'effeuillent tant de mélancolies, — elle avait toujours volontiers tourné les yeux vers l'automne et vers l'Occident. Lui n'était pas loin du terme de son pèlerinage terrestre, mais, dans leur sentiment réciproque, il y avait encore assez de soleil pour dorer cet automne d'un beau reflet.

Non plus comme dans le *canzoniere* secret, mais comme dans les poèmes destinés au public, Christina met sur son cœur le voile léger d'une fiction. Elle ne se soucie pas que l'on cherche à soulever ce voile, mais son âme se laisse reconnaître à ce don de beauté pure et souffrante qu'elle possède étrangement.

Elizabeth Barrett Browning a mis en sonnets son roman vécu, le déguisant sous ce titre : *Sonnets traduits du portugais*. Christina Rossetti nous donne le sien dans *Monna Innominata*, la dame innommée que tous nous avons nommée.

Lisez-en le préambule : Béatrice fut immortalisée par le plus grand des poètes ; Laure eut une destinée analogue à la sienne. Mais il y eut des poètes inférieurs à Dante et à Pétrarque : ceux-là chantaient des dames innommées. A cette époque où s'agitaient des catholiques, des Albigeois, des troubadours, ne pourrait-on imaginer une dame

ayant le même don poétique que son amoureux et composant des vers, tandis que l'un et l'autre regarderaient comme sacrée la barrière élevée entre eux, et qui ne serait pourtant pas telle qu'elle dût rendre « l'amour réciproque incompatible avec le mutuel honneur ».

La pure Christina tient à nous apprendre que les héros de son rêve ne sont pas mariés, et que l'obstacle est d'un autre ordre : un scrupule religieux sans doute, éloignant une catholique d'un Albigeois. Chacun des sonnets porte une double épigraphe : un vers de Dante et un vers de Pétrarque.

« Revenez à moi, dit-elle, qui veille et vous attends, ou ne revenez pas, puisqu'alors cela passe, et il faut attendre longtemps avant que vous reveniez, car nos bonheurs sont espacés et rares... Vous rencontrer devient presque une angoisse, parce que l'angoisse du départ arrive si promptement. » Longues et monotones journées de Christina, ensoleillées de quelques visites, avons-nous donc votre secret ? Le second sonnet est un délicat joyau du cœur féminin, joyau tout serti de poésie, l'essence d'une vie distillée dans une larme, selon la belle expression d'Elizabeth Browning, mais cette larme est devenue perle en se cristallisant.

Je voudrais pouvoir me rappeler ce premier jour, cette première heure, ce premier instant de notre rencontre, si la saison était obscure ou brillante ; c'était peut-être l'hiver, et peut-être l'été, pour ce que j'en puis dire, tant ce jour disparut inobservé, tant j'étais aveugle pour voir et prévoir, tant j'étais lente à remarquer la floraison de mon arbre qui ne voulait pas encore s'épanouir avant de nombreux mois de mai. Si seulement je pouvais m'en souvenir, un tel jour entre les jours !... Je l'ai laissé passer sans trace comme une fonte de neige évanouie. Il semblait signifier si peu, il signifiait tant de choses ! Puissé-je seulement me rappeler cette pression de main, la main dans la main, la première fois. Ah ! Si quelqu'un savait !

Oui, le reflet de ce joyau colore, illumine pour nous une étroite et profonde échappée sur ce que nous aimons toujours à nommer la vie silencieuse. Les jours s'en vont, les heures s'écoulent, les minutes passent ! Sur un de ces jours, une de ces heures, une de ces minutes, le doigt de Dieu s'est posé pour y laisser une mystérieuse semence, future moisson de joie ou de douleur. L'avenir, un long avenir parfois, révélera seul le secret de cette minute qui ne semblait pas différer des autres. Il faudra peut-être des années pour savoir qu'elle est et doit demeurer unique dans toute une existence. C'est alors qu'on voudrait la ressaisir. De quel rayon fut-elle éclairée ? De quel nuage a-t-elle porté l'ombre ? Un chant d'oiseau l'a-t-il

bercée? Une rose l'a-t-elle parfumée? Vainement nous cherchons à la distinguer parmi les innombrables petites sœurs grises dont le défilé compose nos jours. Car nous n'avons pas su voir qu'elle avait, celle-ci, la palme et la couronne! Ah! si quelqu'un savait! C'est l'exclamation de la poétesse. Mais quelqu'un sait... Celui qui ne laisse pas tomber indifféremment un seul cheveu de nos têtes, ne laisse pas s'écouler hors de son regard une seule minute de nos vies, quelle que soit cette minute; coupable, il la verra brûlée au feu de l'expiation; innocente, il la regardera tout illuminée des lueurs de l'amour; mais, en la purifiant des gangues terrestres, il saura lui découvrir quelque ressemblance avec une âme; sous la forme de la souffrance et de l'amour, il prendra ce qu'elle recélait d'éternel. De même que Christina, nous aimons les parfums et les couleurs des minutes de la terre. Elles sont parfois mélancoliques. « Nous nous rencontrons si rarement, et nous nous séparons si souvent! Voilà, certes, un problème... » La vie est pleine de ces problèmes faits pour défier tous les raisonnements et toutes les mathématiques. Cette série de *Monna Innominata* se termine par un sonnet dont la double épigraphe se trouve constituée par un vers du *Paradis* et par

un vers très connu de Pétrarque. Le vers de Dante est : *In la Sua Volontade è nostra pace* ; c'est une parole de la Piccarda dantesque, sœur ancienne de Christina. Quant au vers de Pétrarque, le roman de Christina nous l'avait déjà rappelé : *Sol con questi pensier, con altre chiome* (avec la même pensée, avec d'autres cheveux)... Heureux ceux dont le cœur change moins vite que les cheveux! Voici ce dernier sonnet :

Disparue la jeunesse, disparue la beauté, si jamais la beauté demeura sur un si pauvre visage! Jeunesse et beauté disparues, que reste-t-il du bonheur! L'aspiration d'un cœur abandonné, un cœur silencieux dont le silence aime et aspire, le silence d'un cœur qui chanta sa chanson, alors que la jeunesse et la beauté ensoleillaient un matin de printemps, le silence de l'amour qui ne peut plus chanter!

Une autre série de sonnets s'intitule la *Vie plus tardive*. Pourquoi? S'agit-il des méditations et des souvenirs qui conviennent le mieux, qui s'attachent le plus à l'automne de l'âge? Dès les premiers vers, la pensée est dans l'Éternité. Avant l'existence des montagnes, avant la création de la terre et du monde, alors Dieu était Dieu. Nous devinons ici je ne sais quelle région de silence au delà des limites de notre compréhension. L'écho des tumultes de la terre n'y parvient pas ; l'aspiration

d'une âme ignorée y vient mourir. Christina s'intéresse à cette âme. Elle ne va pas, comme Leopardi, s'asseoir au sommet d'une colline, afin de regarder le pays immense, et de comparer le frémissement des herbes agitées par la brise en regard du silence des espaces sans bornes, au murmure des années humaines sur le silence de l'Éternité. L'âme que voit Christina n'est point submergée ni silencieuse. Elle tremble, elle espère, elle pleure, elle supplie, elle se repent. Il importe de se déchirer le cœur, et non les habits. Elle répète la prière du larron : « Souvenez-vous de moi. » Elle déclare, pensive : « Il nous manque quelque chose que nous ne pouvons définir : ce n'est pas ceci ni cela, c'est quelque chose, pourtant. » Ainsi s'exprime cette mystique idéaliste. Christina sait que le Christ est son Idéal vivant : « Ah! Christ, si tous nos cœurs pouvaient se réunir en toi! » Le Christ a la puissance et la compassion ; il connaît, il peut et il aime. Christina veut se reposer en lui seul. Elle s'intéresse encore aux pécheurs du Paradis terrestre :

« Quand Adam et Ève laissèrent le Paradis, s'aimaient-ils et s'appuyaient-ils l'un sur l'autre, se pardonnant l'un à l'autre le mal qu'ils avaient tous les deux commis?... » La vision est touchante

de ces deux exilés, l'un s'attendant à trouver dans le cœur de l'autre quelque rayon du Paradis perdu. « Adam, reprend Christina, aima-t-il son Ève, du commencement à la fin? Je le crois, de même que nous aimons ceux qui nous font du mal, qui nous blessent au vif, et qui nous aiment pourtant. » Après ses contemplations et ses méditations, elle est redevenue la pauvre Christina, tout humaine et charmante d'être humaine. Dans la même série, son sonnet du *Rossignol* est un des joyaux de cet écrin.

Il faut le citer tout entier :

Cent mille oiseaux saluent le jour, un oiseau solitaire salue la nuit, sa complainte mélodieuse dissipe notre tristesse, et accorde nos veilles fatiguées au ton du délice. Il paraît chanter les pensées que nous ne savons exprimer, les connaître, les chanter et les satisfaire ; jusqu'à ce que nous sentions encore que mai est mai, jusqu'à ce que nous espérions l'épanouissement de certains bourgeons, loin de tout fléau. Cet oiseau solitaire surpasse les cent mille oiseaux joyeux dont les gazouillements innocents pourraient nous rendre sages si nous voulions seulement obéir, quand ils nous avertissent de nous lever, si nous voulions traduire par des mots leurs notes de louanges, et lancer avec eux nos cœurs vers le ciel.

Au moins, dans la traduction poétique de Newman, Christina sans doute avait lu le délicieux chant de *Matines*, l'hymne de Prudence : « L'oiseau messager du jour a chanté la lumière pro-

chaine. Le Christ éveilleur des esprits nous appelle à la vie. Emportez, crie-t-il, les lits déserts du triste sommeil. Chastes, droits et sobres, veillez, je suis déjà proche. » Rien ne surpassera jamais la divine poésie du vieux chant latin que l'Église a faite sienne, et qui convie l'âme, sous le symbole des objets familiers, à s'éveiller de jour en jour à des lumières plus hautes et plus pures.

Quelle attribution Christina donne-t-elle à cet oiseau solitaire dont la musique surpasse celle des cent mille oiseaux joyeux ? N'est-il pas l'image de la Parole éternelle qui berce la vieillesse, à l'heure où s'éteignent les gais refrains de la vie ! Dans le dernier des sonnets, on croit saisir les influences combinées de Dante et de Newman : « Il a soif de parler, comme moi de savoir, disait celui-ci de son ami disparu, et cependant nous nous taisons. » « La glorieuse Béatrice, écrivait Dante, qui vit au ciel avec les anges, et sur la terre avec mon âme. »

« Dans la vie, chante Christina, notre ami absent est loin de nous, mais la mort peut amener notre ami tout près de nous, lui montrer les visages familiers, si longtemps aimés, et le remettre à portée des mots que nous disons. Seulement il ne peut prononcer oui ni non, avec

aucune voix accoutumée à notre oreille. Seulement il ne peut faire apparaître son visage, et ramener le soleil sur notre jour assombri. Les morts peuvent être autour de nous, les chers morts. Les morts bien-aimés que l'on n'oublie pas peuvent veiller sur nous avec des yeux qui n'ont point à céder au sommeil; le cœur débordant de mots qui ne peuvent être dits encore, débordant d'une science qu'ils ne peuvent communiquer. »

XV

Au moment où Christina s'affirmait de nouveau grand poète, les humbles et tendres devoirs de famille ne lui faisaient point défaut. Son frère Dante-Gabriel se mourait. Malade depuis des années, épuisé d'insomnies, il avait abusé du chloral et vivait dans un état aigu d'excitation nerveuse, de scrupules, d'hallucinations. Ses amis l'entouraient. Il aimait encore les fleurs, et s'adonnait à la poésie qu'il avait cultivée avec un redoublement de ferveur pendant un mal d'yeux qui l'éloignait quelque peu de la peinture. C'est à cette époque qu'il avait redemandé à la tombe le trésor de sa poésie amoureuse dont la pauvre Lizzy avait été l'inspiratrice. Une fois, il prit du laudanum et faillit en mourir dans une crise effroyable.

L'âme italienne et catholique de ses aïeux se réveilla-t-elle en lui? A grands cris il demanda un prêtre qui pût l'absoudre. « Mais vous n'êtes pas un papiste! lui disait-on. Vous n'êtes pas même

un chrétien. Vous êtes un agnostique. — Je ne sais rien du christianisme, répondait-il, mais je veux un confesseur pour m'absoudre de mes péchés. » Les amis très éclairés qui assistaient à cette scène navrante trouvèrent que c'étaient les sentiments dignes de quelque contemporain de son glorieux homonyme Dante Alighieri et qu'ils n'avaient, eux, qu'à sourire d'une pareille bizarrerie. Ils oubliaient le mot d'Hamlet sur les choses du ciel et de la terre, que la philosophie ne saurait comprendre. De quelle profondeur de la nature humaine cet appel se lève-t-il donc, angoissé, vers la formule apaisante d'un sacrement catholique? Cet appel, Sully-Prudhomme l'a traduit en vers si beaux, si pénétrants ! A l'heure de la mort, Dante-Gabriel reçut un vicaire anglican que sa mère avait fait demander auprès de lui.

« Bien qu'il eût grandi dans l'Église anglicane, écrit M. William Rossetti, ce qu'il avait de sympathies chrétiennes allait totalement dans la direction du catholicisme, et pas le moins du monde dans celle du protestantisme. » Les derniers mois de sa vie se passèrent à Birchington au bord de la mer. Sa première impression de ce pays fut défavorable, il eût voulu s'enfuir de ce lieu où sa destinée devait s'accomplir, puis il y de-

meura résigné. Sa mère et Christina l'y rejoignirent. Christina le veillait, et, sur son désir, lui faisait la lecture à haute voix, de cette belle et chaude voix italienne où l'on croyait sentir palpiter l'âme antique de la race, même sous les mots anglais.

Ainsi Dante-Gabriel s'en allait vers le grand mystère où l'avait précédé sa Béatrice, la pauvre Lizzy. Maintenant il repose non loin de la mer inquiète à l'image de son âme, plus inquiète encore. Il mourut au mois d'avril 1882. Au mois de décembre 1883, Christina perdit son ami fidèle Charles Bagot Cailey. Désormais, ce que Lamennais appelle avec une douloureuse éloquence la « brise du soir » souffla sur sa vie, effeuillant son cœur. En cette même année 1883, elle baptisa elle-même un enfant de son frère William (il avait épousé Miss Lucy Madox Brown, fille du célèbre peintre), enfant qui ne devait pas vivre. En 1884, elle perdit sa mère. Elle continua d'habiter avec ses deux vieilles tantes Polidori, dont l'une mourut en 1891 et l'autre en 1893, quelques mois seulement avant Christina.

Celle-ci avait expérimenté déjà la souffrance physique et, le sourire aux lèvres, elle était en ces derniers temps dévorée par un cancer. Sa foi

intense, sa ferveur religieuse demeuraient le fondement de toute sa vie, et sa poésie leur avait donné une belle expression. Plus elle vieillissait, plus elle souffrait, plus elle devenait exclusivement un auteur religieux.

Christina n'écrivit guère en prose que pour un but de dévotion ; *Maud*, une de ses œuvres de jeunesse, semble conçue sous l'empire d'un scrupule religieux plutôt excessif. Elle avait imaginé quelques autres récits : *Histoire commune*, *le Titien perdu*, *Folio* 9, mais elle avait sacrifié *Folio* 9 à l'exigence de sa conscience. Il y était question d'un homme à qui sa destinée particulière imposait de ne pouvoir obtenir son image reflétée dans aucune glace. D'après son frère, elle avait fort bien mené le conte, d'une étrangeté quelque peu morbide, mais ce fut justement ce je ne sais quoi de morbide, après qu'on le lui eut indiqué, qui la décida à ne point laisser subsister pareille fantaisie. Avec *Cherchez et vous trouverez*, elle se lança résolument dans la voie de la dévotion. Les anglicans lui durent *le Temps volé*, *Annus Domini*, *la Lettre et l'Esprit*, *le Visage de la profondeur*, recueils de réflexions, de méditations, de prières, de considérations sur l'Écriture et sur la *Vie des Saints*.

Le Visage de la profondeur est, en prose, son œuvre la plus importante. Elle y commente l'Apocalypse, avec l'accent de son âme et de beaux passages de cette prose où parfois il lui plaît d'enchâsser un court poème. Imaginez-vous Christina, pensive et douloureuse, déjà vieillie et minée par la maladie, plongeant son regard au sein de cette profondeur et s'efforçant d'y découvrir un visage dont elle voudrait déterminer les lignes. Dans le préambule, elle nous avertit que son dessein est de rechercher la patience. Elle consacre même quelques vers charmants à sa vertu favorite. La patience, l'humilité, l'obéissance ne sont pas précisément des vertus à la mode, et l'on doit acquérir un certain mérite en les glorifiant.

Elles représentent par excellence les vertus « intérieures », selon le mot des vieux mystiques, et il faut un peu se distraire du dehors pour en comprendre la portée et les bienfaits. Exquises et douces, elles croissent dans l'ombre et ne se révèlent guère au monde que par un parfum. Le jour où ce parfum disparaîtrait de la terre, il semble que toutes les choses délicates seraient à la veille d'y mourir.

« Le temps est proche. » Christina remarque

combien dix-huit siècles comptent peu dans la balance de l'Éternité, puisque dix-huit siècles ont passé depuis ce message à l'époque duquel le temps était déjà proche. La proximité du temps lui rappelle la brièveté de la vie humaine, quelles qu'en soient les souffrances, en regard des joies éternelles. Il y a d'autres grandes paroles dans l'Apocalypse : « Je suis l'Alpha et l'Omega. » Dieu, principe et fin de tout, ne donne-t-il pas de sublimes horizons à cette vertu de la patience? Car, en effet, ces pauvres vertus méprisées ont les horizons les plus merveilleux. C'est par les humiliations que Pascal s'offrait aux inspirations. Dante et Carlyle nous apprendront que l'obéissance est une vertu royale. Cette recherche de la patience illumine aux yeux de Christina de magnifiques visions de poésie. « Comme ils seront beaux, sur les montagnes célestes, les pieds de ceux qui toujours auront suivi les pas de Jésus! » Sa voix, dit le prophète Ézéchiel, est semblable au bruit de beaucoup d'eaux. Les eaux tranquilles sont silencieuses, les eaux remuées trouvent une voix.

Cette voix, semblable au son d'une multitude d'eaux, semble s'adresser à l'homme, « non pas du calme éternel qui appartient à la divinité du

Christ, mais de cette véritable et accessible Humanité qu'il assumera, et qui peut être touchée par le sentiment de nos infirmités... Celui qui fut fait semblable à nous sait de quoi nous sommes faits... Il souffre avec nous, comme il souffrit pour nous... « Mes jours ont passé comme l'ombre, et j'ai séché comme l'herbe des champs... » Cette douloureuse complainte est un chant; même pendant qu'il est courbé sous le poids de la colère et de l'indignation divines, le pénitent chante et tire de son cœur une mélodie pour son Dieu, le repentir plaît au Seigneur, et rien de ce qui plaît à Dieu ne peut nous donner une douleur sans mélange... » Ici Christina Rossetti rappelle cette « douleur paisible » dont parle Fénelon, et des pages admirables d'Ernest Hello concernant les psaumes de la pénitence où la douleur, d'après celui-ci, se détache sur un immense fond de joie. Comme elle eût aimé le *Traité du purgatoire* de sainte Catherine de Gènes, qu'elle aurait connu peut-être, si elle avait habité l'Italie. « Autant que j'en puis juger, le mot patience est exclusivement un mot du Nouveau Testament, quoique *patient* et *patiemment* se rencontrent dans les deux Testaments... Cependant, parce que la perfection de la patience ne se trouve pas sur la terre avant que

le Christ eût parcouru nos durs chemins, ce mot éveille en nos cœurs une corde harmonieuse. La patience ayant peu ou n'ayant rien possède toutes choses. »

La brièveté de la vie, le retour de l'âme à Dieu, la présence secrète de Dieu, dans la solitude de l'âme, la compassion de Jésus, témoin de nos misères les plus profondes, toutes ces considérations apparaissent en effet comme susceptibles d'inspirer la patience. Cette prose est parsemée de poésie.

« Seigneur, portez-moi, supplie Christina par ses vers. — Non, mais je t'accorderai la force de marcher et de travailler dans la voie qui mène au Ciel. — Seigneur, pourquoi suis-je si faible? — Parce que je donne ma puissance aux faibles, et fais vivre les mourants. » Tous les vers religieux de Christina nous frappent par cet accent d'émotion fervente et sincère où l'on discerne le son de l'âme. La brièveté de la vie est encore un de ses thèmes favoris.

« Ma vie est longue — les anges ne parlent pas ainsi qui me voient la perdre, tremblants lorsqu'ils pèsent mes jours évanouis contre l'éternité. Ma vie est longue. — Dans la paix, les saints ne jugent pas ainsi, comblés dans la plenitude qui ne finit

pas. Oh ! la vie fut courte qui nous valut une telle abondance.

« La vie de l'homme n'est qu'un jour de travail dont la tâche s'est accomplie, un temps pour travailler, un temps pour prier, alors une nuit paisible, une nuit paisible s'il plaît à Dieu, avec des palmes vertes, des robes blanches, et toutes les choses délicieuses du matin.

« Parmi tous les déclins du monde, le flottement d'une feuille d'automne devient douloureux en suggérant la douleur; qui pensait à cela, lorsque le printemps fleurit ?... Il y a des centaines d'épines pour nous blesser dans notre marche quotidienne, une pomme meurtrie sur sa branche, un oiseau surpris malgré ses ailes, une voix qui chantait et qui ne chante plus. Oui, la vue, le bruit ou le silence blessent. Doux Seigneur! pitié. » Cet affinement aigu de la sensibilité fait rêver aux yeux si conscients et si tristes de la fée du Printemps dans l'allégorie de Botticelli ! Le même affinement se révèle, transposé du domaine des sensations dans celui de la conscience, par ces quelques vers :

« C'est la propre faute du pécheur. Il en fut ainsi... Évidemment sa propre faute. Pourtant je pense que ce fut ma faute en partie à moi, qui n'ai pas prié, ni montré le chemin. Dieu nous aide

l'un et l'autre à réparer. » — « Qui répondra pour le crime ? se demandait Mme Mary Robinson, dans une poésie plus récente. Est-ce l'amant ou les frères ? Ou celui qui laissa debout ce hangar pour qu'elle y pérît ? *Ou moi qui n'ai pas fait un geste ?* » Ce que l'on appelle solidarité porte dans le monde spirituel le nom de *Communion des Saints*. C'est une vieille idée chrétienne et catholique, dont les sceptiques souriaient jadis, et qu'ils accueillent aujourd'hui sous un pseudonyme. La tendance de Christina se révèle dans le scrupule. Parmi tant de souffrances si subtiles et de responsabilités si lourdes, quel est le remède ? Prier, toujours prier.

« Après minuit, dans l'ombre, l'horloge sonne un coup, le jour nouveau est commencé. Levez les yeux et prêtez l'oreille : avec un cœur chantant, précédez le carillon de l'alouette.

« Après midi, dans la lumière, l'horloge sonne le coup. Le déclin du jour est commencé. Redressez-vous, mettez en règle le compte du jour avant la nuit qui doit venir.

« Après la lumière et la nuit, un jour perpétuellement le même, une fois commencé, ne finira pas. Où courez-vous, mes frères et sœurs ? Arrêtez-vous et priez. »

Certes, elle devait comprendre les jolies traduc-

tions que Newman a faites des hymnes du *Bréviaire Romain*. Nous avons cru en retrouver une réminiscence dans un sonnet de Christina ; nous ressaisissons le même souvenir dans ces trois strophes.

D'autres fois, Christina se sert des nuances, que lui révèle sa tendresse humaine, pour s'élever à de plus hautes contemplations. « Où est l'amour, la douleur survient... Mais la douleur que console l'amour est changée en joie... Qui n'accepterait une douleur que l'amour même dissipera demain? Un jour de souffrance, puis un lendemain si long! » Le cœur humain n'a qu'une petite quantité de cordes, et nous sommes parfois surpris de voir que ses mélodies se ressemblent les unes les autres. Dieu qui l'a créé ne s'en offusque pas, il sait purifier les accents qui montent vers lui.

Christina nous montre, sous ce titre : *Méprisé et Rejeté*, Jésus frappant à la porte d'une âme qui veut s'enfermer dans une orgueilleuse douleur. Il plaide avec sa voix, il plaide avec ses larmes, il plaide avec son sang. L'âme refuse d'ouvrir. « Ainsi jusqu'au lever du jour. Puis la voix mourut dans un silence qui ressemblait à celui de la douleur ; le son des pas résonnant comme un soupir s'éloigna, des pas qui s'attardaient, lents à passer. Le matin,

je vis sur le gazon des pas sanglants, et sur ma porte la trace du sang pour toujours. » A mesure que s'éteignaient à ses yeux les lumières de la terre, elle aspirait de plus en plus à celles de l'au-delà. « Au delà de cette ombre et de cette mer turbulente, ombre de la mort et mer turbulente de la mort, se cache tout ce que nous désirons avoir et ce que nous désirons être.

« Hâtez-vous sur le chemin, âmes avivées, puis montez, hâtez-vous sur le chemin, plus haut... Montrez-moi le chemin qui mène en haut, sur les hauts sommets, hors des ombres, dans la vraie lumière, hors de la vie vaillante, jusqu'à la vie éclatante, je vous contemple, mes bien-aimés, à vous perdre de vue, la vue me manque, et mon cœur veille encore, le cœur me manque, et cependant je suis pour savoir. »

Elle allait suivre, en effet, ceux qu'elle avait aimés et perdus. La maladie atroce la torturait dans une de ces maisons de Londres que le brouillard et la suie ont revêtues de leur livrée, au point que nul n'en saurait dire la couleur primitive. C'était une maison haute et étroite, aux petites fenêtres. Les meubles y étaient simples, mais il s'y trouvait quelques œuvres d'art, dignes de fixer l'attention. Des dessins, des portraits de famille

par Dante-Gabriel, ornaient le salon où se tenait Christina. Elle y avait sa bibliothèque composée en majeure partie des livres de sa mère, son bel encrier de style Empire, une serre en miniature dans laquelle, auprès de la fenêtre, elle s'amusait à cultiver quelques plantes vertes. Un candélabre de cristal travaillé, tout frémissant de pendeloques, apparaissait comme l'âme délicate, sonore et lumineuse de cette pièce. C'était un présent de Dante-Gabriel à sa mère, double souvenir pour Christina. Quand le soleil était à la fois très vif et très bas sur l'horizon, le candélabre, par ses pendeloques qui multipliaient sur les murs et sur le sol des arcs-en-ciel minuscules, introduisait la féerie dans la retraite de la poétesse. Des fenêtres on voyait certains arbres qui rappelaient à Christina méditant sur sa mort prochaine le jardin de son enfance où, pour la première fois, elle avait rencontré le grand mystère.

Elle parlait souvent alors de Holmer-Green et de l'influence qu'avait eue ce jardin sur son imagination. De cette maison, où elle agonisait après d'autres vieilles femmes, sa mère, ses tantes Eliza et Charlotte Polidori, quel regard jetait-elle sur la vie? Comment jugeait-elle ses grands renoncements? Se reprocha-t-elle jamais d'avoir voulu

mettre trop d'absolu dans l'amour humain? Je ne le crois pas. A travers la maladie et la souffrance, elle nous apparaît de plus en plus éprise d'absolu. Parfois, elle s'effrayait non de la mort, mais de ce qui suit la mort, dans l'au-delà. Son frère William, si bon, si affectueux, si dévoué, la consolait et la rassurait de son mieux. Elle avait consacré de beaux vers à la mémoire du cardinal Newman qu'elle n'avait jamais cessé de vénérer et qui avait eu beaucoup d'influence sur son âme comme sur sa poésie.

« Reposez-vous, champion de la Croix... Long fut pour vous le jour des semences. Reposez-vous et moissonnez. Prenez votre plénitude d'amour, parce que vous avez choisi d'aimer, non à la surface des flots, mais dans la profondeur de l'Océan. »

Ainsi cette anglicane célébrait celui qui fit, plus qu'homme au monde, pour la cause du catholicisme en Angleterre. Elle aspirait à aimer dans la profondeur.

XVI

C'était une horrible chose que ce cancer, maladie pour laquelle les Rossetti avaient toujours eu une spéciale répugnance.

Comment ne pas s'apitoyer devant ce contraste : un poète, « chose ailée, subtile et sacrée », en proie à un tel mal ? Christina le supportait avec une héroïque douceur, le sourire aux lèvres, tout occupée d'autrui, révélant son cœur par des attentions délicates, jusqu'au dernier moment ! Sa modestie l'empêchait peut-être de songer aux nombreuses âmes qui répondaient à la sienne et qui puisaient dans ses écrits le courage, l'espoir, la patience, mais elle devait lui laisser le loisir d'évoquer tous ces enfants blonds et roses, les gracieux habitants des nurseries dont ses jolis poèmes enfantins peuplaient les rêves, animaient le petit monde. Elle-même avait contribué à la traduction de ces poèmes en italien, et les petits enfants, sur les bords de l'Arno, pouvaient se délecter de *Ninna-Nanna*, comme ils se délec-

taient de *Sing-Song*, sur les bords de la Tamise.

A portée de sa main, elle avait les livres qu'elle aimait : la *Bible*, les *Confessions de saint Augustin*, l'*Imitation de Jésus-Christ*.

J'ai vu mentionner par son frère l'influence de Newman sur sa poésie, et j'ai rappelé tout à l'heure l'admiration qu'elle éprouvait pour le caractère de l'illustre Oratorien. Sans doute elle lisait et méditait quelques-uns de ses sermons, celui, par exemple, où il conseillait d'examiner le passé à la lumière de la divine Présence : « Les années les plus ordinaires, celles où nous semblions ne vivre pour rien, brillent alors à nos yeux, dans leur régularité stricte et l'ordonnance de leur cours.

« Nous appelons stabilité ce qui nous apparaissait comme un manque de variété ; ce qui nous apparaissait comme de l'ennui, nous l'appelons désormais un calme reposant ; ce qui nous semblait sans profit renfermait en soi-même son trésor ; ce qui n'était que monotone est devenu harmonieux... Le monde paraît aller comme d'habitude. Il n'y a rien du Ciel ; sur le visage de la société, dans les nouvelles du jour, il n'y a rien du Ciel ; chez les grands, les riches, les hommes d'affaires, il n'y a rien du Ciel ; dans la physionomie du grand

nombre, il n'y a rien du Ciel... Cependant l'Esprit de Dieu est là. »

Sans doute on peut croire qu'il y a quelque chose du Ciel chez une pauvre malade qui se résigne à sa souffrance pour l'amour du Christ. Un des rares visiteurs de Christina nous parle de l'impression ressentie à son foyer un soir d'été, alors qu'il sortait d'une réunion littéraire et mondaine : c'était une atmosphère de pureté, de poésie et d'élévation morale.

Elle ne s'était jamais beaucoup mêlée aux grands mouvements de son temps et, sur la question du vote des femmes, Mme Augusta Webster l'avait trouvée moins qu'enthousiaste. Le seul droit que Christina revendiquât était d'aimer et de se dévouer ; ce droit, elle l'exerça parfaitement, mais dans un cercle fort restreint. Elle chanta. Le monde aujourd'hui serait moins riche si cette voix s'était tue. Elle pria, souffrit, aima, travailla. Toute sa poésie fut l'extériorisation de sa vie intérieure ; comme Dante au *Purgatoire*, elle allait répandant au dehors ce que l'amour lui dictait au dedans.

Cela lui vaut une place d'élite parmi les poétesses du XIXe siècle : les Desbordes-Valmore en France, les Luisa Hensel et les Annette de Droste-

Hülshoff en Allemagne (deux âmes religieuses aussi, la première protestante convertie au catholicisme, la seconde née et morte catholique), les Elizabeth Browning et les Jean Injelow en Angleterre.

Sa vie terrestre s'acheva dans une dernière prière. Elle n'était pas une philosophe, ni une logicienne, mais une âme chantante et souffrante. Nous n'avons pu donner que peu d'échos et combien faibles de sa lyre exquise et pure. Le poète Swinburne lui dédie de beaux vers où il l'appelle :

« Une âme plus douce que le matin du mai nouveau. »

Mais elle n'ambitionnait pas la gloire humaine, et, si on l'eût consultée, elle eût sans doute souhaité comme épitaphe quelque chose d'analogue à ces lignes qu'elle avait tracées dans le *Visage de la profondeur :*

« Les hommes ne le connaissent pas, ne savent pas comment il vécut, comment il mourut. Dieu seul le connaît. C'est assez pour le bienheureux Antipas. »

« Personne, déclaraient les anciens, ne peut être dit heureux avant sa mort. » Cela ne signifiait pas seulement que la vie était chose triste, mais encore qu'elle se trouvait sujette à tant de

fluctuations qu'il était imprudent de se prononcer avant la mort pour le bonheur ou le malheur d'une destinée.

L'existence terrestre de Christina nous paraît cependant presque uniforme, mais enveloppée d'un nuage de réserve et de mélancolie. Son suave visage avait inspiré Dante-Gabriel pour une *Annonciation*. Elle n'avait jamais été, comme certains l'ont cru, la Béatrice du cercle préraphaélite, et, si nous songeons aux héroïnes dantesques, elle avait les yeux de pitié de la « Donna della Finestra », les divines nostalgies de Piccarda. La jeune femme qui, de sa fenêtre, s'apitoyait sur Dante Alighieri, selon la *Vita Nuova*, personnifie la compassion et la consolation. Christina Rossetti nous semble avoir toujours eu quelque fenêtre ouverte sur les souffrances, sur la mort, sur les délaissements ; elle s'attendrit et compatit. Puis elle rappelle, avec le charme virginal de Piccarda, cette mystérieuse nostalgie de sa patrie spirituelle, cette lueur de tendresse voilée, qui s'accorde chez Dante avec l'éclat symbolique de la lune.

Elle n'est point née pour l'anglicanisme ; nous avons recueilli le témoignage de son frère : « La vraie place de Christina, dit-il, eût été dans l'Église catholique romaine », mais, ainsi que l'indique un

passage de sa correspondance, elle considérait l'Église anglicane de son baptême comme « une branche vivante de cette sainte Église catholique, apostolique et une, qui est présentée avec autorité et rendue chère à tout chrétien par la divine parole ». Un ami de Pusey, le Dr Littledale, avait eu beaucoup d'ascendant sur l'âme de Christina, dont les vers laissent reconnaître quelques autres influences : celles de Newman, de Faber et de George Herbert y sont saisissables.

Sa poésie est ardente, pure et douloureuse, avec un je ne sais quoi d'incertain et de blessé, de nostalgique peut-être, où l'on retrouve toujours l'écho des inspirations catholiques de sa race. Mais l'Église romaine de ses ancêtres ne lui apparaissait qu'à travers ces préjugés anglicans dont Newman fait justice avec un sourire. On pourrait discerner dans ses poèmes religieux la même caractéristique que M. Walter Pater découvre dans les paysages de France : « Une capacité pour plus de soleil qu'ils n'en reçoivent. » Le frère de Christina voit sa sœur assombrie par la « terrible incertitude ». « Christina douloureusement anxieuse d'aimer Dieu ne pouvait jamais s'assurer qu'elle l'aimait assez. »

Le catholicisme a des ressources divines pour

ces héroïques faiblesses : grâces des sacrements, bienfaits de la direction de conscience, formules apaisantes et sanctifiantes, signes de l'Invisible qui seraient des miracles de psychologie, s'ils n'étaient des dons surnaturels. L'âme qui souffre vit, mais une torture inlassable finit par nuire au développement de la vie : le château intérieur s'édifie dans la paix.

Christina garda je ne sais quelle apparence d'exilée : on dirait parfois que l'ombre d'une charmille janséniste s'est projetée sur elle dans son enfance, alors qu'elle eût aimé à courir dans une prairie de l'Angelico.

Ses pratiques étaient d'une catholique : communions fréquentes, services du matin même en semaine. Alors que Dante-Gabriel Rossetti se mourait à Birchington, la pauvre Christina venue pour le soigner s'en retournait un jour de l'église : faible et malade, elle eut à subir une furieuse tempête, et fit appel à l'obligeance d'un paysan sur le bras duquel elle s'appuya pour continuer son chemin. Le tableau n'est-il pas émouvant? Elle allait chercher, parmi les brises glacées du Nord, dans une petite église anglicane, ce réconfort que les pieuses italiennes, ses aïeules, trouvaient dans leurs doux et chauds sanctuaires, sous

l'azur éclatant de leur ciel. Il y a chez Christina des touches frileuses d'incertitude : on dirait qu'elle a peur de rêver... Qui sait ce qu'elle eût été là-bas? Poète, sans doute, comme elle le fut, mais elle nous eût donné une œuvre semblable à celle des mystiques rayonnantes et joyeuses.

Pauvre chère Christina! Quand nous la voyons passer au bras de ce paysan et pliée sous la tempête, nous nous rappelons la phrase de M. William Rossetti : elle eût été plus heureuse en Italie...

Elle fut donc de ces êtres qui cheminent dans la direction d'une étoile, sans jamais atteindre ici-bas le but marqué par elle. Comme Piccarda, toujours elle conserva le « voile de son cœur ». Sa poésie aussi s'enveloppe de voiles et sa destinée peut se résumer par ces mots que Dante met sur les lèvres de la même héroïne :

Io fui nel mondo vergine sorella.

Je fus dans le monde une vierge et une sœur!

III

LA SÉRÉNITÉ SOUS LE CLOCHER : EUGÉNIE DE GUÉRIN

III

EUGÉNIE DE GUÉRIN

Le centenaire inaperçu de la naissance d'Eugénie de Guérin est tombé sur le cours fuyant de l'année 1905 comme un de ces brins d'herbe, un de ces pétales de fleur, qu'elle s'amusait jadis, un jour de lessive, à voir entraîner par le vagabondage d'un ruisseau. Ce ruisseau coulait au sein d'une de nos anciennes provinces. Eugénie de Guérin y filait encore sa quenouille comme les princesses d'Homère et les aïeules des contes de mère-grand. Cela seul la reculerait fort loin de notre siècle d'automobiles et de bicyclettes, et, pensive, elle dévidait son âme, comme la laine de son fuseau, passe-temps qui semble légèrement plus dangereux, mais non moins démodé que le métier de fileuse. Sans doute, il ne faut pas craindre le *démodé* pour s'aventurer chez elle. Et

ces lignes ne s'adressent qu'à ceux qu'il attendrit au lieu de les faire sourire. Considérons notre héroïne comme une demoiselle mûre, aux allures un peu craintives et timorées. Un physionomiste remarquerait l'ardente mobilité de son visage. De ses manières se dégage un parfum de distinction innée, capable de faire songer aux senteurs de lavande et d'iris émanant des atours qui dormirent longtemps sur les rayons des armoires familiales. Elle est, comme les héros d'Emerson, une *représentante* de l'humanité. Chaque individu qu'illustre un rayon de gloire éclaire toute une catégorie de la famille humaine : des êtres obscurs, ignorés, gravitent sans doute dans le même sens que lui.

Qui ne connaît la biographie de Mlle de Guérin ? Sa mère, morte de bonne heure, elle-même entourant de soins quasi-maternels l'enfance de son jeune frère Maurice, son père affectueux et vigilant, Erambert et Marie, son autre frère, sa sœur cadette, tout ce petit monde à l'abri de la rustique demeure du Cayla que Lamartine se plut à dépeindre comme une demeure élue ? Qui ne connaît surtout la touchante amitié, la tendre inquiétude d'Eugénie pour Maurice ? Aucun de ces détails n'est à redire : on a tant et si bien écrit sur le frère et la sœur ! Parmi ceux qui leur ap-

portèrent l'hommage d'un peu de leur prose ou de leur poésie, on trouve George Sand, Lamartine, Sainte-Beuve, Barbey d'Aurevilly. Mais ces noms eux-mêmes évoquent toute la résonance du passé. L'horloge dont l'aiguille silencieuse a marqué ce centenaire nous convie à regarder encore une fois Eugénie et Maurice, et à projeter le jour du présent sur ce joli groupe qui nous révèle « un petit monde d'autrefois ».

I

UTILISATION DE L'ENNUI

« Rattacher les fils légers de l'existence privée au grand ordre du monde, et mettre ce qui est humble en communication avec la splendeur du beau et du bien, les Anglais seuls savent faire cela », écrit Doudan ; le plus étonnant, c'est qu'il ait écrit cette phrase après avoir lu le journal de Mlle de Guérin, livre qu'il appréciait et qu'il admirait. Ces fils légers rattachés au grand ordre, cette communication perpétuelle de ce qui est humble avec la splendeur du beau et du bien, voilà l'œuvre de la douce châtelaine du Cayla. Et quels fils ! Si minces, si ténus, si flottants, presque insaisissables, on s'imagine qu'ils vont échapper. Elle les dévide et les file, sur son fuseau de rêve, et son imagination les nuance comme autant de petits arcs-en-ciel ; elle en tisse l'étoffe des heures et

brode délicieusement sur « ce fond d'ennui qu'est la vie humaine ».

Il y aurait une étude psychologique à faire sur la qualité de l'ennui dont parle Eugénie de Guérin et qu'elle donne comme fond à la vie humaine. L'ennui était inhérent à l'existence du Cayla. De longues heures sans lettres, sans visites, sans événements, sans livres même, le justifient assez, car la bibliothèque des Guérin était pauvre, et tout paquet d'imprimés, volumes et brochures, excitait chez eux une curiosité mêlée d'enthousiasme. Donc, Eugénie s'ennuyait, non pas à la façon des désœuvrés de Paris, de cette forme d'ennui qui les porte à s'amuser, sans toujours se désennuyer pour cela, mais d'un ennui grave, sain, non pas dépourvu de charme ni d'efficacité. Nous ne sommes pas assez familiarisés avec cette idée qu'il est une sorte d'ennui qui n'a rien de malsain, et qui apparaît éminemment utilisable pour notre plus grand avancement intellectuel et moral. C'est cet ennui-là qui rend hygiénique la vie de province. Il nous manque à Paris où il serait le meilleur contre-poids au surmenage. Il ne consiste peut-être que dans le sentiment du temps qui dure, tandis que nous sommes mieux habitués à la constatation du temps qui passe.

Voir que le temps passe et ne pas sentir qu'il dure, c'est une lacune. Eugénie de Guérin le sentait durer. Le voir passer peut donner envie de le retenir : le souhait en est vain, hélas ! Le sentir durer impose la nécessité de le remplir. Il n'y a là rien que de bon. Au Cayla, c'était tout un événement que le son lointain d'une horloge.

Pour être salutaire, l'ennui veut être gouverné, je dirai même combattu. Eugénie savait le doser et le combattre. Elle en parle avec une finesse de moraliste, et, dépouillé d'un peu de grâce, son petit livre serait encore un traité fort cohérent de philosophie féminine.

Elle connaît la parenté secrète de cet ennui avec la tristesse vague qui fut la *maladie du siècle*.

Il faut s'en purger au plus tôt, car ce poison gagne vite et nous ferait fous ou bêtes. On ne désire rien de beau ni d'élevé... Je sais quelqu'un qui, dans cet état, n'a d'autre plaisir que de manger, et, d'ordinaire, c'est une âme qui tient peu aux sens. Cela fait voir que toute passion nous bestialise. C'en est une que la tristesse et qui consume, hélas ! bien des vies ! Je regarde comme à peu près perdus ceux qu'elle possède. Faut-il remplir un devoir ? Impossible. Ce sont des hommes tristes ; ne leur demandez rien, ni pour Dieu, ni pour eux-mêmes, que ce que leur humeur voudra.

Dans cette tristesse, nous reconnaissons quelque chose d'analogue à l'*acedia* du moyen âge : elle

est morbide, elle est funeste. On a songé que Dante, qui se fit la voix du moyen âge, l'a condamnée en ce cercle de l'enfer où les coupables murmurent : « Nous fûmes toujours tristes sous le soleil joyeux. »

Comme Eugénie de Guérin la caractérise, elle est une passion qui arrive à *bestialiser* l'âme. Ici l'expression s'acère, et l'on respire un parfum du XVIIe siècle. Eugénie connaît l'écueil : elle l'a frôlé sans doute elle-même, et maintenant elle redoute d'y voir sombrer une âme qu'elle pénètre aussi bien que la sienne. Maurice lui ressemble tant! Il souffre de la « poésie sans issue qui remplit son être ». Tournez la page : « Il y aurait, dit-il, grande médiocrité d'âme à ne pouvoir supporter celle de son esprit. » Tout cela n'est-il pas intense et douloureux à faire frémir ? Encore un peu plus loin : « Mon Dieu, que je souffre de la vie, non dans ses accidents : un peu de philosophie y suffit, mais dans elle-même, dans sa substance, à part tout phénomène. » L'un et l'autre ont touché ce « fond d'ennui » qu'est la vie humaine, selon le mot d'Eugénie. Elle sait également que l'on se *décharme* en touchant le fond des âmes : « Il y a au fond de moi je ne sais quelles eaux mortes et mortelles », déclare

Maurice. A la même page, il écrit : « J'use quelquefois, à rouler des grains de sable, une énergie propre à pousser des rochers au sommet des montagnes. Je supporterais mieux des fardeaux énormes que cette poussière légère et presque impalpable qui s'attache à moi. Je péris chaque jour secrètement ; ma vie s'échappe par des piqûres invisibles. » Un directeur d'âmes connaît ces symptômes et peut traiter cette sorte de maladie. Achetez des bottines, mouchez des marmots, lisez des contes de fées, mais, pour l'amour du Ciel, ne vous laissez pas consumer. L'ennui malsain dégoûte de l'action ; l'ennui gouverné la cultive selon les règles. A Paris, en Bretagne, partout, Maurice se montre atteint de la maladie des romantiques, cette tristesse impuissante qui s'escrime contre des fantômes. « Il y a des livres qu'il ne faut plus lire, écrit le jeune homme. J'ai choisi pour relire *René* un jour des plus désenchantés de ma vie, où mon cœur semblait mort, un jour de la plus aride sécheresse, pour essayer tout le pouvoir de ce livre sur mon âme, et j'ai connu qu'il était grand. Cette lecture a détrempé mon âme comme une pluie d'orage. » S'il avait consulté sa sœur, elle ne lui eût peut-être pas conseillé de relire *René* ce jour-là. Mais la tristesse

romantique se complaît en elle-même; elle est facilement sonore, redondante, échevelée, elle s'entend à vider les mots de leur contenu pour les gonfler outre mesure. Elle s'est fait admirer d'abord, puis elle a fini par nous lasser, et nous avons repris l'attrait des sentiments mieux équilibrés, des proses exactes et fines où les mots gardent leurs proportions avec leur plénitude.

Une chose a sauvé les Guérin de tous les excès : la pureté de leur goût. Malgré cette influence du siècle qui voltige autour d'elle, Eugénie se rattache à la grande lignée des La Fayette, des Sévigné, des Jacqueline et des Gilberte Pascal. Maurice a respiré un souffle de Grèce; il sait donner à l'ivresse du *Centaure* une sorte d'eurythmie. La sœur s'effraie de voir son frère exposé à cette tristesse vaine qui est une passion et mène aux catastrophes. D'intuition, l'hellénisme existe aussi chez Mlle de Guérin. Ni le frère ni la sœur n'abandonnent un seul instant la maîtrise de leur plume. « Il y a, songe Maurice, plus de force et plus de beauté dans le secret bien gardé de soi et de ses pensées que dans le déploiement d'un ciel entier qu'on aurait en soi. » Ailleurs : « J'aime ce dieu Harpocrate, son index sur la bouche. »

Pas plus que la Piccarda dantesque, Eugénie ne

se dépouille jamais d'un certain « voile du cœur ». Ce ne sont ni des propos ni des attitudes romantiques : « Tu as voulu et tu as pu, tu as pu même reprendre le code... J'aborde maintenant intrépidement la journée : c'est là le mot que tu m'as fait tant attendre, qui m'a fait tant prêcher. Rien ne me faisait plus de peine que de te voir si mal avec la vie ! Tu vois comme elle est plus douce quand on sait la mener. »

Elle sait mener la sienne et triompher de sa mélancolie. « La réflexion me mène vite au fond des choses : je vois le néant de tout, si Dieu ne s'y trouve pas. » — « Mon Dieu, s'écrie-t-elle encore, trouver un jour long, tandis que la vie tout entière n'est rien ! C'est que l'ennui s'est posé sur moi, qu'il y demeure, et que tout ce qui prend de la durée met de l'éternité dans le temps. »

Pour ne pas défaillir sous cette impression d'éternité, si lourde à subir en ce monde, elle prend sa quenouille, caresse son chien, fait la soupe de bonne grâce, soigne à l'intention d'un hôte de passage, parfois simple paysan, quelque plat fameux : du jambon au sucre, une croustade de canards, lit Platon à la cuisine, écrit ses lettres ou son journal. Elle compare cet ennui qu'elle

fuit et qui se loge dans l'âme aux petits vers qui se logent dans le bois pour le ronger.

Mais Maurice que sa pensée ne cesse de suivre, qu'il soit en Bretagne, ou à Paris. Maurice, marié maintenant à Caroline, la charmante créole, est malade et, loin de lui, les nouvelles ne venant que par intervalles, elle s'ennuie douloureusement : « Je ne sais quoi de long, de sans fin dans l'ennui depuis que je t'ai quitté... Oh! l'ennui! la plus maligne, la plus tenace, la plus emmaisonnée des influences, qui rentre par une porte quand on l'a chassée par l'autre, qui donne tant d'exercice pour ne pas la laisser maîtresse du logis. J'ai tout essayé, jusqu'à tirer ma quenouille de son étui... Supporter et se supporter, c'est la plus sage des choses. » Elle demeure souveraine d'elle-même. Et Maurice meurt... Cette fois, la solitude n'est plus autour d'elle : elle est entrée dans son âme, car Maurice était le frère de cette âme, le cher compagnon de toutes ses pensées. Toutes les facultés de souffrance se mettent en jeu, et rien, rien, pour contre-balancer de dehors la puissance de ce drame intérieur! Si la nature d'Eugénie de Guérin est assouplie, patinée en quelque sorte par l'exercice continuel de la perfection morale, si l'on n'entend jamais grincer chez elle aucun des vi-

lains rouages qui trop souvent meuvent l'humanité, il ne faut pas méconnaître l'intensité de ses facultés tendues et douloureuses. « Quelques gouttes de pluie sur la terre ardente, écrit-elle par un jour d'été. Peut-être orage, ce soir, ramassé par ces vapeurs. Qu'il tonne, qu'il passe des torrents d'eau et de vent! Je voudrais du bruit, des secousses, tout ce qui n'est pas ce calme affaissant. » — « Tonnerre, orage, tempête, écrit-elle ailleurs, mais calme au dehors, ce calme d'une mer morte qui a sa souffrance aussi bien que l'agitation. Le repos n'est bon qu'en Dieu. » — « Où il n'y a pas de nouveau, on s'ennuie. Il y a eu tels jours d'immobilité où j'ai souhaité la foudre. » Elle sait le secret de l'apaisement : « Pour se préserver du temps, il faut penser à l'éternité. »

Eugénie de Guérin est autre qu'une virtuose de l'ennui. Mais elle l'a expérimenté comme épreuve et comme tentation ; elle y a trouvé un mérite et un danger. Il est pour elle le terrain qui vit éclore d'exquises fleurs de vertu et de poésie. Elle n'appartient pas à la catégorie dont l'héroïne d'un livre récent écrivait : « D'un peu l'on envierait les personnes qui assurent avec complaisance : « Je ne m'ennuie jamais », et trahissent ainsi leur esprit borné et mortellement ennuyeux, inca-

pable même de comprendre l'ennui, la base de tant d'existences! »

Elle l'a subi sous différentes formes, depuis l'ennui reposant et presque doux, que l'on se rappelle avec attendrissement, parce qu'il fut le simple contact de notre âme avec le tissu tout uni de la vie, sans ornements, ni parure, jusqu'à l'ennui de la mer morte qui se referme sur un cœur réduit en cendres, consumé par une grande douleur.

Nous devrions plaindre les personnes dont l'existence n'aurait qu'un but : éviter l'ennui. Celles-là se jettent dans toutes les futilités, quand elles ne tombent pas plus bas. Les sages lui font une petite part et l'acceptent comme une épreuve dont on peut sortir ennobli. Dès qu'on veut l'accepter, il est sans forces nuisibles : on l'a déjà surmonté.

II

ART QUOTIDIEN

Une flamme pareille à celle que la mère de Pic de la Mirandole crut voir voltiger sur le berceau de son fils s'était-elle posée sur le berceau d'Eugénie et de Maurice? Quel mystère que celui de telles élections! Français du Languedoc, avec, semble-t-il, de lointaines origines vénitiennes, ils comptaient dans leur antique parenté le fameux évêque guerrier de Senlis et, parmi d'autres illustrations, un troubadour du moyen âge qui chantait à la cour d'Adélaïde de Toulouse. Faut-il croire que ce filet d'héroïsme et de poésie, perdu depuis des siècles, ait retrouvé, lors de leur naissance, un nouveau jaillissement! Il y a de la poésie dans le sentiment qui éclate en certaines actions. Il y a peut-être une trop ardente soif d'agir dans cette « poésie sans issue », dont, au sein d'une vie uniforme, souffre

un Maurice de Guérin, la nostalgie d'un monde où l'*action serait la sœur du rêve*.

Eugénie et Maurice furent artistes de droit divin. Petit est le nombre des œuvres d'art qu'il leur fut donné d'admirer. Mais ils surent regarder la nature, et, sous son influence, sous son inspiration, ils se créèrent à eux-mêmes leur art original et charmant. « Ce que tu vois beau, je le vois beau », disait Eugénie à son frère. Moralement, ils se ressemblaient comme les « deux yeux ». Pourtant, dans cet amour de la nature, Eugénie met plus de réserve et Maurice plus de fougue. Eugénie respire l'air du matin « embaumé comme s'il sortait du calice d'une fleur ». Elle s'attarde à contempler le ciel étoilé dans la nuit de Noël toute vibrante des cloches du *Nadalet*. Elle écoute le vent, « drôle de musique du Cayla ». Maurice voit d'un ciel orageux un rayon tomber sur une forêt. « Ces passages subits de lumière donnaient à ces profondeurs si majestueuses dans l'ombre quelque chose de hagard et d'étrange comme un rire sur les lèvres d'un mort. » Il admire les nuages « qui font paysage au ciel ». Il écoute aussi le vent, mais avec un retour anxieux sur son âme et sa destinée. Les organisations se ressemblent, quoique de l'une à l'autre l'équilibre varie. Eugénie vit

loin des musées et des concerts, mais son imagination lui procure des rêves admirables qui valent peut-être des chefs-d'œuvre : c'est une bluette de foyer qui prend une figure de « céleste souffrance », c'est une tête de Christ que dessine l'ombre d'une anse de pot à eau, avec deux ou trois fleurs d'une tenture. Si misérables qu'en soient les causes, ces effets ne servent pas moins à nourrir son âme de beauté. Tant il est vrai que les âmes qui ont faim et soif du beau trouvent de quoi s'alimenter dans les plus humbles choses ! Le petit tableau qu'elle décrit d'une grand'mère et de ses deux enfants déjeunant sous une gerbe a la grâce d'une églogue antique. Que de souffles, que de rayons traversant la solitude du Cayla lui inspirent une pensée délicate, formulée dans une jolie expression !

Les origines vénitiennes de la famille de Guérin se perdent dans la nuit des temps. C'est une Française de la vieille France que nous aimons en Eugénie. Elle passait pour savante dans un milieu qui n'était point fort difficile, mais un examinateur de nos jours, même indulgent, l'eût trouvée médiocre sur bien des points. Son esprit est une belle fleur d'art spontané, éclose dans un vieux jardin de culture française. Ah ! l'exquis

vieux jardin dont les jardiniers s'appellent Bossuet, François de Sales, Pascal, Fénelon, Racine, André Chénier, Lamartine ! Homère et Platon qu'elle aime n'y sont point dépaysés. Elle est un produit de cette culture française que vantait Nietzsche. Moins sévère que lui pour Victor Hugo, elle l'admire un peu comme une tentation : « Ces beaux génies ont des laideurs qui choquent l'œil d'une femme. » Elle est mieux que savante, elle est cultivée de toute la culture de sa race, dans le meilleur sens de ce terme et selon les aspirations de sa nature originale. Ce qu'elle en ignore, elle le devine. Le ciel qu'elle contemple, le paysage qu'elle dépeint, ce sont paysage et ciel de France. Les ombres de nuages qui flottent sur ses pensées sont les mêmes qui flottent sur une plaine et sur un vallon. Elle recueille des nuances, des rayons, des parfums, des caresses de brise, des éclats de tempête, des chuchotements de pluie, des trilles de rossignol. C'est sa peinture, c'est sa musique, à elle qui ne peut rien voir, rien écouter d'autre. Et les mots lui viennent, fluides, gracieux, vivants, profonds, colorés, pour traduire la vision d'art intime qu'elle organise elle-même, nul artiste n'en ayant pour elle déterminé le choix. Maurice a des visions plus éperdues parmi les

sites de Bretagne. Il sait comment bondissent les vagues de l'Océan. Eugénie ne connaît que les houles d'un champ de blé. « Pour peu que le vent souffle, ces épis, coulant l'un sur l'autre, font de loin l'effet des vagues ; le grand champ du Nord est une mer jaune... Il s'en fait, par le mouvement, comme de grosses boules vertes roulant par milliers l'une sur l'autre avec une grâce infinie. J'ai passé une demi-heure à contempler cela et à me figurer la mer, surface verte et bondissante. »

Parmi les spectacles visibles, rien ne ressemble à la musique comme la mer : ce sont deux miroirs de l'infini. Puis, la mer a sa musique. « Les eaux, dit Maurice, possèdent une échelle de voix, d'une étendue si démesurée, à partir du bruissement d'une fontaine dans la mousse, jusqu'aux harmonies de l'Océan... Cette rumeur des éléments toujours flottants dilate ma pensée en d'étranges rêveries et me jette en des étonnements dont je ne puis revenir. »

On croirait que, dans la nature, Maurice entend surtout du Beethoven, Eugénie du Mozart. Il y a pour elle le « tout petit esprit du feu qui chante ». Puis, « le son est inspirateur, je le comprends par ceux de la campagne si légers, si aériens, si au

hasard, si vagues, et d'un si grand effet sur l'âme ». Certes, la culture musicale n'y était pas ; mais, en écoutant les sons légers de la campagne, l'âme d'Eugénie vibrait de toutes les joies délicieuses du grand art. A ce sujet le journal est plein de notations charmantes : c'est le sifflet d'un berger au loin dans le vallon, la gaîté de deux petits enfants qui ramassent des fagots, le bonheur d'écouter un merle qui gazouille, le chant d'un bouvier accompagnant le roulement de sa charrette : « Qui n'entend jamais rien écoute le bruit quel qu'il soit. » Il y a dans cette phrase d'Eugénie une nostalgie de la musique qui vaut bien de prétendues connaissances musicales. Elle goûtait profondément les harmonies de Racine, de Lamartine, d'André Chénier. A certaine époque, chaque soir, elle s'enchantait en lisant une *harmonie* de Lamartine.

Elle perçoit des sons plus significatifs et plus tragiques que les bruits aériens et vagues de la campagne. C'est celui-ci qui la transforme en une sœur de Pascal, anxieuse comme lui : le son du cercueil au fond de la tombe, ce bruit, le *dernier de l'homme*. A cet endroit le journal est d'une aussi poignante beauté que du Shakespeare ou que la fameuse pensée : *en voilà pour jamais*.

La pendule lui semble une « sorte d'éternité », la pendule qui a sonné beaucoup des heures de sa vie, *les plus belles quand elle ne les écoutait pas.* Quelles furent ces heures les plus belles? On dirait qu'Eugénie de Guérin n'est si limpide que pour avoir le droit de rester plus mystérieuse. Cette phrase suppose quelque chose comme un vague regret de la jeunesse, quelque chose qui tend à la rapprocher un peu des autres femmes. Il y a déjà beaucoup de mélancolie apaisée en elle quand les premières lignes de son journal commencent à nous la révéler. Si sa vie cache le drame muet d'un grand renoncement, ce drame n'eut pour témoin que son crucifix. Aucun souvenir n'effleure sa plume ; seulement, ici, là, les mots se mettent à trembler un peu : « Papa est sorti pour aller faire au village une proposition de mariage. Chose étrange, on l'a refusée, mais c'est par dépit de n'avoir pu dire *oui* à un autre que la belle a dit *non* aujourd'hui. Tu la connais ; c'est celle qui est de ton âge, et qui t'attendait, comme tu sais. Mais c'est passé, et son attente était pour un autre qui lui échappe également. La pauvre fille, qui le tenait du cœur, est malheureuse maintenant, et a répondu aux recherches d'un autre qu'elle ne voulait pas s'enchaîner.

C'est pour ne pas porter deux chaînes, et c'est vrai : le regret est si pesant! » Nous ne saurons jamais si le cœur est ému de réminiscence, ou seulement de compassion. Il est de bon ton de sourire en parlant de ces choses, même quand une larme est prête à mouiller la paupière, parce que l'émotion trop vive pourrait avoir l'air d'un retour sur soi. L'âme se dérobe dans ce sourire. Eugénie de Guérin ne perd jamais cette qualité d'attitude que les anciens appelaient le *decus* et que les romantiques ont parfois oubliée. Elle reconnaît qu'elle tient à la fois de la simple fille des champs et de la femme du XVIIe siècle. Elle dénote la parenté devinée avec la subtile et délicieuse Mme de La Fayette, quand elle nous raconte cette tragi-comédie de village en y mêlant autant de grâce et de noblesse que l'autre dans les intrigues moins inoffensives de la cour. En somme, l'humanité s'intéresse également aux déboires de l'obscure provinciale et aux légers caprices de Madame — légers et périlleux comme des étincelles. Un peu de sourire flotte encore dans son rêve d'intérieur campagnard et de foyer domestique avec *je ne sais qui*. Dans sa solitude, elle n'a pas l'imagination fougueuse des trois sœurs Brontë, mais une imagination ailée, délicate, charmante, qui plane

sans fatigue et veut toujours monter. Son âme est d'une essence plus fine, son art d'une perfection plus exquise que l'âme et l'art des trois illustres sœurs. Comparez la façon qu'a la plus géniale des trois, Émily, d'aimer ses chiens, avec celle dont Eugénie soigne et caresse Trilby.

L'art est une révélation de l'âme des êtres et des choses, de leur essence mystérieuse et sacrée. Eugénie traduit merveilleusement son âme et l'essence de sa vie. Elle nous donne l'illusion de voir défiler un à un les jours monotones dont beaucoup nous semblent vides comme ces urnes de cristal qui ne contiennent que de la lumière. Oh ! ces jours, ces longs jours qui venaient donner à sa vie leur forme incolore ! Il y a comme une sorte de magie en certaines petites phrases faisant mesurer leur vide et leur silence : « Un pauvre a passé de loin. » C'est le bilan d'un de ces jours. Comme au déclin du soleil, l'ombre du mendiant s'allonge et se prolonge dans cette pensée solitaire. « Un pauvre a passé de loin. » Cela prend la solennité d'une de ces rencontres lointaines où les vaisseaux se saluent en pleine mer. Et si nous avions le loisir d'y songer, ce nous paraîtrait toujours une grande chose qu'une destinée humaine qui passe à l'horizon de la nôtre. Les vaisseaux

du large le savent bien, Eugénie le savait aussi. Beaucoup ignorent ces vérités de la solitude qui, sans aucun doute, sont les plus profondes. Le journal dit encore : « Rien n'est venu que le chant des oiseaux » ou le « chant des cigales » ou « le bruit des fléaux. » Si l'art est expression, il faut convenir qu'il y a beaucoup d'art, même inconscient, dans ces quelques mots, destinés à traduire l'essence d'un jour ! Une fois même, Eugénie écrit : « Rien ! » Ce « rien » écrit par elle qui trouvait des mondes dans une goutte d'eau, des siècles de rêve dans une seconde, ce « rien » est à donner le frisson. Ce fut un jour comme les autres, qui eut son soleil ou sa pluie, son azur ou ses nuages, quand même il n'y aurait eu ni pauvres sur le chemin, ni grincement de charrette sur la route, ni sifflement de merles, ni chanson de berger. Les horloges lointaines ou proches s'étaient donc tues ; les clochers du voisinage étaient-ils demeurés muets ? Tout cela parle, tout cela chante habituellement dans la prose d'Eugénie, et, un jour, elle peut écrire : « Rien ! » Que signifie ce rien ? Est-ce un néant ? Une plénitude ? « Un mot, dit-elle, un souvenir, un son de voix, un visage triste, un rien, je ne sais quoi, troublent la sérénité de mon âme,

petit ciel que les plus légers nuages ternissent. »

Nous savons quels visages humains venaient la distraire de la contemplation du ciel intérieur, ou de l'autre ciel.

III

PETIT COIN DU VASTE MONDE

Chaque figure a son ambiance ; avec celle d'Eugénie ressuscite tout un petit coin du vaste monde et aussi des printemps, des âmes d'autrefois dont elle a su recueillir le parfum. Les premiers commentateurs du *Journal* qui furent parfois des écrivains de génie, et parfois, pour ne point nous décourager, de simples cœurs émus par la grâce pensive et profonde de ce *Journal*, ces premiers commentateurs étaient, ou peu s'en faut, des contemporains de notre héroïne. Certaines choses ne les frappaient pas. Mais le visage de ce monde se modifie et change seulement un peu moins vite que celui des hommes, et cet ancien visage nous charme ici, plus vivant que sous la glace d'un pastel.

Des beaux messieurs et des belles dames de cette vieille société de province, Eugénie ne nous

dit pas grand'chose; ils l'intéressaient peu; en revanche, elle leur apparaissait gauche. Lamartine put lui découvrir une sorte de beauté; ce n'était point celle que l'on prisait dans les salons du voisinage.

Parmi ces sociétés joyeuses, Eugénie nous semble demeurer lointaine. Tous ces gens épris de mouvement et de gaîté doivent la considérer comme une vieille fille un peu fanée, un peu démodée, un peu gauche et timide, bonne maîtresse de maison cependant, et appliquée aux devoirs de l'hospitalité. Je ne serais pas étonné que les paysans jugeassent mieux de sa valeur : « Vous, Mademoiselle, qui savez tant de choses... » lui disait un garçonnet. C'était donc la rumeur du village. Ce que disent les beaux messieurs et les belles madames n'approche donc pas l'âme d'Eugénie; en revanche, que de remarques de paysans sont pieusement recueillies et rapportées! Et les réflexions d'enfants, elle les ramasse toutes et les serre dans son cœur. Que de figures vivantes : Rose Dreuille, la Vialarette, Toinon d'Aurel? Elle s'amuse à voir de sa fenêtre les jolies demoiselles qu'Erambert mène si gaiement à la pêche aux écrevisses, la grâce de leurs silhouettes se découpant sur la clarté du feu de

Jeannot, mais elle les abandonne vite pour s'occuper des bestioles qui volent autour de sa lampe allumée, dans *sa délicieuse chambrette*, puis pour s'agenouiller et prier devant le ciel étoilé. Qu'elle serait alors malheureuse si le grave ennui du Cayla, celui sur lequel elle brode de jolies variations, allait s'évaporer tout à coup! Cet ennui lui permet de vivre un peu sur la substance de son âme, ce qui manque à tant d'êtres ici-bas!

Maurice, le frère très ressemblant d'Eugénie, déclare : « En perdant la solitude, je perds la moitié de mon âme. » — « L'homme est un roi qui abdique lorsqu'il vient dans la société », songe Emerson.

Pourquoi, si souvent, la conscience d'une société nous apparaît-elle inférieure à celle d'un individu? C'est que les individus dont se compose la société se regardent les uns les autres, au lieu de regarder en eux, et que la plupart du temps les actes de leurs voisins ne traduisent qu'un idéal assez rudimentaire, s'ils traduisent autre chose que des caprices, des intérêts ou des passions. Ce n'est pas le pur idéal distant de toutes les compromissions, tel qu'il apparaît dans sa splendeur, au fond d'une conscience ayant Dieu pour témoin, mais un idéal de seconde main, amoindri

déjà, mal servi par les réticences ou la frivolité des mots, par les faux calculs de respect humain. Se conformer au jugement des hommes est le penchant de tout homme en société. Se conformer au jugement de Dieu se trouve être l'attrait ressenti et parfois l'exigence imposée dans la solitude. Les défauts sont encore plus expansifs que les vertus, et, dans un salon, par exemple, les premiers s'étaleront alors que les autres se déroberont. Et pourtant... L'homme, au contact de ses semblables, apprend l'exercice de vertus nouvelles, des vertus de patience, d'indulgence, de compassion, d'humilité : moins rayonnantes, parfois, en apparence, que celles de la solitude, il leur arrive de se ternir un peu sous la poussière qu'elles ramassent à travers tous les chemins de la vie. Mais la solitude les attend, au bord des sources, au sommet des montagnes, pour les retremper et les revêtir d'une splendeur toujours nouvelle et toujours plus radieuse. Il y a d'étranges contradictions au fond de l'âme humaine : le plus misérable des hommes saurait à peu près concevoir en esprit la vie extérieure d'un héros ou d'un saint. Aussi les salons se jugeaient-ils compétents en beaucoup de choses : « Depuis nos sabots jusqu'à notre conscience, sur le docte tribunal, on sait

tout, écrit spirituellement Eugénie en une de ses lettres : pensées, paroles, actions, omissions, tout, excepté combien la curiosité est ennuyeuse ! Je suis pour la liberté de la presse, mais non pas pour celle des langues : on devrait bien en faire quelque saisie ici ! » Voyez qu'elle se permet un peu de malice clairvoyante ; l'observation de la société développe chez elle un joli tour de moraliste. Elle a donc quelques vues poignantes sur le cœur humain. Son petit monde lui a fourni un champ d'observations justes, fines et tendres. Elle voit très loin, jusqu'à la sérénité.

Entre femmes, l'amitié est bientôt faite : un agrément, un mot, un rien suffit pour une liaison ; mais aussi ce sont des nœuds de ruban pour l'ordinaire, ce qui fait dire que les femmes ne s'aiment pas. Je n'en sais rien, on peut aimer un jour, deux jours, plus ou moins, mais parfaitement : affections éphémères dont j'ai toujours eu peur pour moi et pour mes amies. Rien n'est triste comme une chose morte au cœur, de faire du cœur un cercueil. Aussi, dès que je sens ou vois s'éteindre une affection, je m'empresse de la raviver !

Je m'arrête une seconde à la plénitude singulière de ces quelques lignes. Eugénie de Guérin, âme mystique, cœur pur et fervent, nous est assez connue ; on cite d'elle des expressions poétiques ou pittoresques, des élans de fraternelle tendresse, quelques envolées vers l'au delà ; mais,

facilement, on admettrait que cette vieille fille de province, ignorante du vaste monde, ne peut avoir sur la vie aucun regard pénétrant. Les passages qui témoignent à ce sujet de quelque acuité de perception paraissent avoir été le plus souvent omis, très rarement commentés. Un dialogue de Mme d'Épinay, qui raconte la brouille de deux amies au XVIIIe siècle, se termine par cette phrase : « Elles s'étaient liées sans savoir comment et se brouillèrent sans savoir pourquoi. » — « Ce sont des nœuds de ruban pour l'ordinaire », déclare Eugénie de Guérin. Où elle devient vraiment originale, c'est quand elle constate que l'on peut aimer un jour, deux jours, plus ou moins, mais parfaitement. Cette vieille fille de province, éloignée du monde et de la vie, s'élevait au-dessus des jugements vulgaires portés à nier l'intensité momentanée d'une amitié fugitive. Elle était trop fine analyste, moraliste trop sagace pour confondre ces deux qualités d'une même affection : l'intensité et la durée. Il n'est aucune raison — bien au contraire — pour qu'une affection qui passe ne soit point douloureuse. Elle peut arracher à vif un lambeau de cœur. Une intelligence exquise des relativités existe — il faut en convenir — chez cette âme éprise d'absolu.

« Rien n'est triste comme une chose morte au cœur. » Dans quel cœur humain ne trouverait-on pas des choses mortes ? L'affection pour les morts peut être très vivante, mais des affections mortes ont cessé de s'attacher aux vivants. Eugénie a vu, saisi, senti cela. Certaines personnes auraient jeté la pierre à ces pauvres affections humaines. Elles auraient douté de leurs joies, de leurs souffrances, de leur existence, au besoin. « Puisqu'on cesse d'aimer, on n'aimait pas beaucoup. » — « Il n'en est pas ainsi, répond Mlle de Guérin : on peut aimer un jour, deux jours, plus ou moins, mais parfaitement. » Elle est indulgente et clairvoyante, comme elle est juste et fine. Le malheur, c'est que de si beaux sentiments soient éphémères : voilà ce qu'elle pense au fond de sa solitude. Sa douce sagesse lui enseigne qu'il faut parfois aviver la flamme de ces pauvres amitiés vacillantes, comme elle avive, par les soirs d'hiver, celle qui brûle au foyer du Cayla. Car toute flamme qui s'éteint, toute affection qui meurt, fait un peu mourir le cœur. Il est possible de ne pas se laisser désenchanter par les défauts ou les mesquineries des amis, de pardonner sans aigreur. Le mot fameux : « Ne pas s'étonner, ne pas s'indigner, mais com-

prendre », serait ici de mise. Cependant, lorsque chacun juge en s'étonnant et en s'indignant, qui songe à comprendre? Eugénie de Guérin elle-même écrivait plus tard : « Ce matin, je comptais mes amitiés perdues, mortes de mort ou d'indifférence, et le nombre en est grand, bien que j'aie vu peu de monde. » Ailleurs : « Que trouvons-nous ici-bas? On ne sait que s'y faire souffrir. » Pensées tristes, désabusées, qu'elle corrige et illumine par celle-ci : « L'amitié sainte est un écoulement de la charité qui ne meurt pas. » Ou par cette autre adressée à une amie : « Il y a du ciel dans notre amitié », peut-être à celle-là qui lui répondait : « Vous m'avez été plus douce que vous-même », tant cette charité, greffée sur l'amitié, mettait de douceur divine dans le sentiment humain.

Elle frappait aux portes tendues de deuil, elle s'asseyait au chevet des malades, elle était née consolatrice.

Elle n'était point de celles qui font de leurs amitiés des nœuds de ruban, et de leurs idées un luxe comme celui des joyaux. Au ciel elle aimait Dieu, les saints, les morts qu'elle avait connus. Sa solitude était pleine d'âmes. Ici-bas, elle avait son frère, son fils adoptif : Maurice, les autres membres de sa famille, et de charmantes, d'ex-

quises, parfois de douloureuses amies dont la silhouette délicate se dessine dans les arrière-plans du journal ou de la correspondance.

Puis, elle accueillait dans son cœur toute l'humble vie du village. Vieux villages de l'ancienne France, où l'église vivante de la vie, qu'indique sa lampe éternelle, se dresse au milieu du cimetière rustique, faisant sur les tombeaux planer les paroles de Job : « Je sais que mon Rédempteur est vivant. »

Nous les connaissons, ces villages : leurs humbles toits se serrent autour d'un clocher à l'abri duquel dorment les morts. Ils constituent un trait du visage de notre pays.

Un critique anglais, Matthew Arnold, s'enchante de la poésie qui émane de cette rustique religion : il aime les reposoirs de mousse, les guirlandes fleuries offertes à des autels, les courses sous la nuit étoilée pour une messe de minuit ; il n'est pas loin de leur attribuer beaucoup du charme qui s'exhale de l'âme même d'Eugénie. Cette poésie religieuse est l'expression de toute une philosophie secrète et circule dans les campagnes avec autant de grâce et de facilité que l'eau vive des ruisseaux. Elle vivifie dans ces âmes de paysans une très ancienne et très exquise culture qui affine

leurs sentiments et ne nuit pas à leur simplicité. Belles et graves figures de noblesse et de résignation, parentes de celles que Montaigne nous dépeint en termes si émus! Humbles silhouettes de femmes dont les aïeules furent ces fileuses sur les mains actives et généreuses desquelles Duguesclin comptait dans sa captivité, paysannes instruites par leur mère comme le fut Jeanne d'Arc, une de leurs sœurs aînées : « Elle n'apprit ni à lire ni à écrire, disait d'elle Michelet, mais elle sut tout ce que savait sa mère des choses saintes. Elle reçut sa religion, non comme une leçon, une cérémonie, mais dans la forme populaire et naïve d'une belle histoire de veillée, comme la foi simple d'une mère... Ce que nous recevons ainsi, avec le sang et le lait, c'est chose vivante, et la vie même... » Chers cœurs du peuple, prêts à l'héroïsme et battant si vite pour un peu d'idéal et d'héroïque beauté! Eugénie leur a consacré sa vénération et son amour. Que de jolies choses elle entend de Pierril, le petit campagnard! Et de la Vialarette, si donneuse de marrons et d'échaudés, si fervente zélatrice de la *religion du secret*, si savante pour les choses d'outre-monde, et de Rose Dreuille, de la Durel, ces ignorantes de l'Alphabet, qui lisaient sur les grains du rosaire une si belle morale, une

si haute philosophie, ces simples femmes qui pouvaient dire en patois des vérités sublimes et qui s'exaltaient parfois jusqu'à la véritable éloquence! Elles passent dans le *Journal* : nous les voyons.

Eugénie s'asseoit à tous les feux du hameau; elle porte des douceurs aux malades, des consolations aux affligés. Elle sait recevoir les humbles dons de ces humbles, si fiers de s'octroyer le luxe de donner, et ne les frustre pas de cet acte de dignité humaine. Elle comprend la vieille mendiante qui, pour prix de sa touchante complainte, ne veut accepter qu'un brin de lilas. Elle prépare tendrement de ses mains la soupe de ces chemineaux qui passent aussi à travers son journal, mystérieux comme à travers la campagne déserte, secrets ambulants que l'on suit du regard, tels les oiseaux sauvages, les voiles de l'Océan ou les nuages du ciel.

Un d'eux salue le calvaire du chemin, et Eugénie, de loin, reconnaît un frère de son âme.

Les belles pêcheuses d'écrevisses, les chasseurs occupés de leur butin ou de leurs prouesses, tous ces hôtes mondains du Cayla eussent peut-être souri de ce qu'Eugénie pouvait raconter sur un feu de bergers. « Un de ces jours qu'il faisait grand froid, écrit-elle à Maurice, nous sommes allées,

Mimi et moi, nous promener dans les bois et faire une visite aux corbeaux ; mais, quoique bien emmantelées, bien encapuchonnées, le froid nous saisit, et, par bonheur, nous avons rencontré un feu de bergers qui nous ont très gracieusement cédé la place d'honneur, une pierre vis-à-vis le feu, plus grande que les autres. Ces enfants nous ont conté tout ce qu'ils savaient : l'un venait de manger des *fritons*, l'autre avait chez lui des œufs frais que fait une poule rousse ; et, de temps en temps, ils jetaient au feu quelques poignées et *brouquilles*, d'un air si content qu'il n'y a pas de roi qui n'eût dit : « Que ne suis-je un de vous ! » A la campagne, en province, dans les longues après-midi qui se chiffrent en mailles de tricot ou en petits points de tapisserie, la rencontre d'un feu de bergers, le passage d'un oiseau, donnent facilement naissance à une réflexion, à une constatation, mais chez Mlle de Guérin, le fait minuscule était tout de suite rattaché à l'ordre de ses préoccupations philosophiques ou poétiques, et comment ne pas observer que le regard dont elle enveloppait le feu des bergers embrassait une large perspective sur la destinée humaine ? La conférence d'un philosophe en renom eût eu moins de portée que l'enseignement de ce feu perdu dans

les champs, de ce feu devant lequel les enfants bergers vous font place avec une courtoisie de petits rois, et avec un beau geste hospitalier pour ranimer la flamme en l'honneur des visiteuses. Nul doute que leurs naïfs récits se soient ennoblis dans leur jugement pour avoir été recueillis avec sympathie par une âme comme celle d'Eugénie de Guérin, car c'est un acte de charité très douce que de ne pas déprécier aux yeux des simples la vie qu'ils doivent vivre, mais de leur montrer, par l'intérêt qu'on y prend, qu'elle vaut réellement la peine d'être vécue; et combien d'entre nous se sont sentis plus forts et meilleurs pour avoir su les écouter!

A travers la prose du journal, transparente comme une de ces fontaines dont Eugénie et Maurice aimaient le bruissement sous la mousse, la vision se dessine, le cadre se précise. Certaines pages sont odorantes de vieux lilas et de vieilles fumées, tant l'empreinte de ces logis campagnards, dont était la pieuse demeure du Cayla, se respire encore en elles.

Au centre de cette vie paisible, il y eut une immense douleur, une immense espérance : Maurice au ciel.

Le visage de la vieille province française nous

apparaît touché d'une grâce d'automne, avec ses villages naïfs, agenouillés autour de leurs clochers et ses carrefours anciens que rassure un Calvaire bénit.

Il nous semble que tout cela meurt en nous quand nous fermons le livre où Mlle de Guérin a déposé son âme. Nous ne verrons plus la Vialarette, ni Rose Dreuille, ni la Durel, ces paysannes qui savaient parler aux agonisants, à l'heure où l'on mesure la vanité des plus belles paroles humaines. Et les graves petits bergers au geste de roi? Et les jolis étonnements de Pierril ? Que nous avons aimé tout cela !

Heureux petit monde, car Eugénie, la confidente de ses misères, fut aussi le témoin de son bonheur qui s'imposa plus d'une fois à sa pensée mélancolique ! Comme ils étaient grands ces simples, de pratiquer l'humilité, l'humilité que l'on jugerait par excellence la vertu des âmes royales ! L'humilité que Dante regardait avec la clairvoyance du génie : *Haute et humble*.

Ils n'enviaient pas les rois. L'*Angelus* leur disait que, sous un toit aussi pauvre que le leur, un ange était descendu jadis et avait salué bénie entre toutes les femmes la plus sainte des vierges. Et les cloches de Noël racontaient à ces bergers

la grande joie de leurs frères de Bethléem qui, fidèles à leur humble devoir de veillée, avaient entendu dans la nuit résonner le cantique des anges.

Aussi la lueur de l'angélique promesse planait-elle toujours sur la besogne de leurs mains actives ou sur le rêve compagnon de leurs veilles silencieuses. Puis, la civilisation va son train. Eugénie écrit : « Un suicide à Andillac! L'affreux suicide venu jusqu'ici! Pauvres malheureux paysans qui se mettent au courant du siècle! » Vous figurez-vous la stupeur de ces braves petits bergers, plus heureux que les rois!

C'est un souffle qui passe : il effeuillera les vertus douces, les vertus profondes, celles auxquelles firent allusion Duguesclin, Montaigne, et Eugénie de Guérin. L'intime charité d'Eugénie ne sera plus de mise : il nous faudra des organisations compliquées et de bruyants appels pour assister nos frères.

Le monde se transforme. L'avenir sera beau, peut-être. Certaines vieilles idées ne pèseront pas plus que des feuilles d'automne dans la tourmente, mais d'autres sentiront croître leurs racines, et les nouvelles expériences de l'humanité feront peut-être découvrir aux hommes des raisons nou-

velles et plus profondes de s'attacher à d'anciennes choses.

Elle se meurt aussi, comme un décor d'automne, la douce vision du monde que connut Eugénie. La date du centenaire qui l'évoque illumine ce temps de la poésie du passé.

IV

LA JOIE ARDENTE : CATHERINE DE SIENNE

IV

CATHERINE DE SIENNE

Nous avons vu quelles tristesses se dessinent sous l'enveloppe légère des joies païennes. Sait-on qu'une joie infinie peut traverser de ses rayons le voile de bure qu'aime à revêtir l'austérité chrétienne? Il semble que saint François d'Assise et sainte Catherine de Sienne furent les âmes les plus joyeuses de l'humanité.

Ce grand secret de joie qui se cachait dans les Catacombes s'épanouit au moyen âge en floraison mystique. Saint François va, priant et chantant sur les routes, et des âmes le suivent en foule immense, et des fleurs naissent sous ses pieds nus.

François et Catherine éprouvèrent de surhumaines souffrances ; ils portèrent les stigmates du Christ en témoignage de leur participation au supplice du Golgotha ; leur joie, dirait-on, s'est épurée en traversant une fournaise de douleur. Elle

n'a pas atténué d'un degré cette douleur, mais cette douleur a raffiné la joie et l'a fait resplendir d'une clarté plus vive et plus sereine.

Nul lecteur des *Fioretti* n'oublie le haut enseignement que ce petit livre contient sur le bonheur parfait. Aucun dialogue platonicien n'égale cette suavité tendre, et le fond y décèle une admirable doctrine philosophique que l'on se plaît à découvrir sous cette forme populaire et délicieuse.

« Saint François venait une fois de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges avec frère Léon, par un temps d'hiver... » Le paysage s'évoque de la claire Ombrie, entre Pérouse qui se dresse comme une couronne et Assise qui se dénoue comme une écharpe, parmi ces collines légères, attirées vers le ciel sous le blond cendré des oliviers. Saint François et frère Léon marchent l'un devant l'autre, selon la coutume des frères mineurs, coutume citée par Dante avec cette précision qu'il met à célébrer certains aspects intimes du moyen âge. Il pose avec un art incomparable un de ces détails qui semblent la ponctuation exquise de son œuvre. Frère Léon va le premier, François le suit. Tous deux ont grand froid, et le *Poverello*, pour enflammer l'âme de son ami, quand le corps se glace, lui dicte alors sa leçon de la joie parfaite :

« Frère Léon, quand même les frères mineurs, par toute la terre, donneraient grand exemple de sainteté, d'édification, n'en écris pas moins, et note avec diligence, que là n'est point la joie parfaite... O frère Léon, si les frères mineurs savaient toutes les sciences et toutes les langues et toutes les écritures... écris qu'en cela n'est pas la joie parfaite.. O frère Léon, quand même les frères mineurs sauraient si bien prêcher qu'ils convertissent les infidèles à la foi du Christ, écris que là n'est pas la joie parfaite. » Ce préambule tenait, on le conçoit, l'âme de frère Léon dans une attitude conforme au prix de la révélation qu'il devait attendre, et creusait en son esprit de quoi jeter les fondements d'une surprenante doctrine.

« Père, supplia-t-il, je te prie, au nom de Dieu, que tu me dises où est la joie parfaite ! »

Avant cet ingénieux exorde, frère Léon pensait peut-être tout simplement qu'il faisait bien froid, alors que la douce terre d'Ombrie craquait sous la gelée et que sous le bleu pur d'un ciel d'hiver, brillaient, comme les perles d'un trésor, Pérouse, Assise, Spolète, Foligno, Trévi, ou que peut-être, le ciel étant assombri de nuages, l'eau pénétrante le mouillait jusqu'aux os. Mais François, pour le réchauffer, avait allumé cette

belle curiosité dans son intelligence et dans son cœur. Le *Poverello* s'expliqua pour lui : « Quand nous serons à Sainte-Marie-des-Anges, baignés de pluie, épuisés de froid, salis par la boue, tourmentés par la faim, et que nous frapperons à la porte du lieu, que le portier irrité viendra, nous disant : « Qui êtes-vous? » que nous répondrons : « Nous sommes deux de vos frères », et qu'il dira : « Ce n'est pas vrai. Vous êtes deux brigands qui trompez le monde et volez les aumônes des pauvres ; allez-vous-en » ; qu'il ne nous ouvrira pas, mais qu'il nous fera rester dehors, à la pluie, avec le froid et la faim jusqu'à la nuit ; alors, si nous supportons patiemment tant d'injures, tant de cruauté, tant de souffrances, sans nous agiter, sans murmurer contre lui, si nous pensons humblement et charitablement que ce portier nous connaît, que Dieu le fait parler contre nous, ô frère Léon, écris que là est la joie parfaite... S'il nous jette à terre, nous roule dans la neige, nous fait éprouver, en nous battant, chaque nœud de son bâton ; si nous supportons ces choses avec patience et allégresse, nous rappelant les peines du Christ béni que nous devons supporter pour son amour, ô frère Léon, écris qu'en cela est la joie parfaite. »

Cette joie parfaite ne supprime pas la souffrance, mais elle la transfigure ; dans la souffrance, elle prouve sa force invisible. J'admire la culture de ce peuple du moyen âge qui faisait circuler des leçons d'une philosophie si haute et si charmante ! Nous demandons à saint François de nous faire l'aumône de cette préface pour parler de la joie de sainte Catherine de Sienne, joie qui, dans des circonstances dissemblables, est bien la joie parfaite qu'il a définie.

I

« *Siena vetus.* » L'antique Sienne! ainsi l'appelle-t-on souvent. A vrai dire, cette antiquité remonte surtout au moyen âge.

Sienne fut exquise et ciselée comme une coupe parfaite, afin de recevoir la plus pure essence de cette vie médiévale, évaporée aujourd'hui, mais dont le parfum y demeure comme une âme légère. Fautes et remords, héroïsmes et folies, elle connut tout cela, mais elle connut mieux encore. Elle n'a pas eu Dante, il est vrai, mais elle a possédé Catherine Benincasa.

Son père exerçait la profession de teinturier. Sa mère était fille d'un poète. Ils habitaient cette rue Dell'Oca qui porte aujourd'hui leur nom, celui des Benincasa. Rue qui, passant par des tanneries, s'achemine vers la pure fontaine nommée Fonte Branda, et citée par Dante. Du jardin en terrasse qui charmait la demeure familiale, Catherine découvrait quelques lignes douces de la nature toscane.

Sa vie est historique, mais si surprenante qu'il

semble qu'elle introduise le miracle dans l'histoire.

Elle avait de nombreux frères et sœurs. Nous passons sur ses premières années et nous évoquons la jeune fille sous le manteau de la tertiaire dominicaine qu'elle fut, en restant, selon l'usage, dans la maison de ses parents.

Elle allait et venait par ces rues étroites que nous arpentons aujourd'hui, et quand elle se rendait à l'hôpital, elle y portait, à l'intention des malades, ce flacon de parfum que l'on a gardé comme une relique. Des enfants sautent autour du voyageur et répètent : « Santa Catarina! Santa Catarina! »

Il y a plus de cinq siècles, la même odeur de tanneries et de teintureries flottait dans ces parages et des enfants sautaient autour de Catherine Benincasa qui les embrassait et leur souriait avec toute la grâce de son céleste sourire.

Son hôpital *della Scala* se dresse encore en face de la cathédrale blanche et noire que l'on dirait tendue de quelque somptueuse étoffe, et sa chère église de Saint-Dominique montre toujours le précieux sanctuaire qui fut témoin des oraisons de Catherine. Elle s'appuyait contre un pilier que l'on a respecté.

Le portrait de la sainte, œuvre de son disciple

Andrea Vanni, rappelle à ces lieux le doux et fin visage, aux yeux mi-clos sur la splendeur de la vision intérieure, et au type purement siennois, qu'ils ont eu jadis la gloire d'encadrer.

Elle a vu cette admirable place dont la forme rappelle un éventail déplié, le *Campo*, nommé aussi dans le poème dantesque, avec son joyau, la tour de la Mangia, d'une hardiesse exquise, symbolisant, croirait-on, toute l'idéale aspiration de la cité. Sienne pouvait déjà feuilleter comme un missel les œuvres de ses vieux maîtres : Guido, Duccio, puis les deux Lorenzetti.

Il faut revoir dans la fresque du *Bon Gouvernement*, au Palais Communal, la jolie ville aux tours élancées, aux palais gothiques, aux colorations roses, abritée derrière ses murs crénelés, que Catherine a connue et que nous retrouvons aujourd'hui si peu modifiée.

Les jours prospères, on y dansait sans doute, ainsi que le font les personnages de la fresque ; on s'empressait autour des échoppes, les écoliers écoutaient la leçon d'un maître, comme l'indique le vieux peintre. Aux heures de trouble et de sédition, les rues s'emplissaient du bruit des armes. Sienne était gouvernée par une de ces républiques du moyen âge, instables et compliquées, mais vivant

d'une vie ardente et violente, propre à développer les énergies les plus farouches comme les plus délicates.

Elle avait des prodigues, des ambitieux, des criminels, des héros et des saints, tant de saints, qu'on l'appelait l'antichambre du Paradis. Elle connaissait des élégances raffinées. Catherine adolescente avait un moment subi, pour complaire à sa famille, l'empire de ces recherches et de ces modes; sous ses pauvres habits de tertiaire, elle conservait le goût de la propreté exquise. Sienne est sa ville comme Assise est la ville de saint François. C'est elle que l'on évoque dans ces rues penchées, à l'ombre de ces palais sous lesquels elle a passé, vêtue de sa robe blanche et de son manteau noir, elle qui fut la céleste Béatrice de son siècle et de son pays. En effet, les plus beaux vers de Dante viennent s'appliquer à elle :

> Dans ses yeux ma dame porte l'amour;
> C'est pourquoi tout ce qu'elle regarde s'ennoblit...
> La surprise et la colère fuient devant elle...
> Toute douceur, tout penser humble
> Naissent dans le cœur de qui l'entend parler;
> Donc bienheureux est qui seulement l'aperçoit...

Elle portait en effet dans ses yeux un reflet de cet amour divin dont la vision merveilleuse illumi-

nait son âme ; d'après ses disciples, son aspect pacifiait les cœurs.

Parmi les rixes, les séditions, les meurtres, elle allait et venait, forte de sa douceur sereine. Et ce sont encore des vers de Dante à la gloire de Béatrice qui me paraissent la définir le mieux :

« Par la miséricorde de Dieu, je suis faite telle que votre misère ne m'atteint pas et que la flamme de cet incendie ne m'attaque pas. »

Et, comme Béatrice, avec son message d'espoir elle traverse la cité dolente. Car cette divine fleur de joie ne s'épanouit nullement pour elle au fond d'un cloître : elle demeure au milieu des entretiens, des démarches, des affaires. La fille du teinturier, sous sa pauvre robe, est plus entourée qu'une reine au milieu de sa cour, elle a des secrétaires, elle reçoit des ambassades, elle dicte des ordres aux républiques et aux souverains ; elle correspond avec le pape, les princes, les magistrats. Elle sert de médiatrice entre les familles et les cités ; elle arrive en ambassadrice à la cour pontificale d'Avignon. « Jamais homme n'a parlé comme cette femme », se disent les cardinaux surpris. A Florence, elle risque de périr au milieu d'une émeute. Son vœu passionné est de rétablir la paix, de détruire les semences de

division. Toutes ces épées qui s'entrecroisent, toutes ces ardeurs qui s'irritent et tournent à la violence, elle veut les mettre au service d'une idée, et elle rêve une croisade. Ce rêve ne se réalise pas, mais Catherine ramène Grégoire XI à Rome, et soutient Urbain VI dans l'épreuve du schisme. Sa vie se mêle à toute la vie politique de l'Europe contemporaine. Les hommes se haïssent : elle prêche la paix et l'amour : « Pour la paix, si je le pouvais, je donnerais mille fois ma vie, dit-elle... Les muets parlent et crient très haut : Paix ! Paix ! Paix ! avec une grande allégresse. »

Malgré toutes les souffrances, toutes les épreuves, toutes les lassitudes, à travers le monde, comme un gage de victoire, elle porte cette divine fleur de joie.

Et elle la cultive en disant aux puissants :

« Les choses de la terre périssent, parce que nous négligeons celles du ciel. »

II

Sa vie est un poème tout parsemé de miracles. Elle avait connu l'épreuve d'une mort mystérieuse suivie de résurrection. On dit qu'elle apprit miraculeusement à lire et à écrire. Son style rappelle, pour la suavité joyeuse, la peinture de Fra Angelico.

Cependant, parmi les prodiges que nous racontent ses biographes, il en est un que l'on ne saurait passer sous silence : elle vit le Christ lui remettre son propre cœur en échange du sien. Une autre fois elle entendit le Maître lui adresser ces mots : « Je suis celui qui est. Tu es celle qui n'est pas. »

Elle se glorifie dans son néant. L'idéal de Catherine a brillé, non pas dans une solitude monastique, mais sur une société passionnée et troublée, sur des hommes d'action, de lutte et de sang, sur des pécheurs, sur des révoltés.

Elle parlait au nom d'un immense amour : « L'éternelle Sagesse vit que rien ne triomphait du cœur de l'homme comme l'amour, déclare-t-elle

dans une lettre au pape Grégoire XI, car il a été fait par amour, et c'est pour cela qu'il est si porté à aimer! L'homme est fait par amour quant à l'âme et quant au corps. Par amour, Dieu l'a créé à son image et à sa ressemblance; par amour aussi, son père et sa mère lui ont donné l'existence. Dieu, voyant donc qu'il était si porté à l'amour, lui jeta l'appât de l'amour, en lui donnant le Verbe, son Fils, qui prit notre humanité pour faire une grande paix... — Aimez, aimez, écrit-elle au seigneur de Milan, et pensez que vous avez été aimé avant d'aimer... » — Aux âmes de haine, elle enseigne l'horreur de la haine, et sa défaite par l'amour.

Elle écrivait : « La haine du prochain est une offense contre Dieu, et nous devons haïr cette haine parce qu'elle offense la Vérité qui nous défend de haïr ceux qui nous font injure... Pensez donc qu'il n'y a pas de comparaison entre le mal qu'on a pu vous faire et celui que vous vous faites à vous-même. Quelle comparaison y a-t-il entre le fini et l'infini!... Le premier mort est celui qui veut dans sa haine tuer son ennemi; il s'est frappé lui-même avec le poignard de la haine, et il est mort à la grâce. Non, plus de guerre, pour l'amour de Jésus crucifié; épar-

gnez-vous les tourments de l'âme et du corps, et craignez les jugements divins toujours suspendus sur vous. Les jugements des hommes ne ressemblent pas au jugement de Dieu. Devant son tribunal, on ne peut en appeler et avoir des avocats, des procureurs. Le grand Juge nous donne pour avocat notre conscience qui se condamne elle-même et se juge digne de mort. Jugeons-nous dès cette vie pour l'amour de Jésus crucifié. Jugeons-nous pécheurs, et confessons que nous avons offensé Dieu. Demandons-lui miséricorde, et il nous la fera, si nous ne voulons pas condamner les autres et nous venger du prochain, car la miséricorde que nous voulons pour nous, nous devons l'accorder aux autres. En pensant à ces choses, j'ai eu compassion de vos âmes. »

Ailleurs, elle enseigne : « Non seulement ceux qui rendent le bien pour le mal montrent leur vertu, mais ils la communiquent souvent. Ils mettent les charbons ardents de la charité sur la tête de leur prochain; ils chassent la haine qui s'était emparée de son cœur. »

Elle termine une de ses prières par cette formule si profonde qu'elle implique et contient toute une philosophie :

« La conformité entre les hommes est si grande

que, lorsqu'ils ne s'aiment pas, ils s'éloignent de leur propre nature. »

Le plus étonnant, c'est qu'à tous ces furieux elle imposait de pareilles leçons. Et sa voix était entendue. Des ennemis se réconciliaient. Au-dessus des contestations humaines, elle faisait se lever une étoile : l'astre de cette justice absolue qui se passe de procureurs et de tribunaux, et n'a pour avocat que l'intime et secrète conscience.

Personne n'a plus magnifiquement commenté le mot divin de l'Évangile : « Ne jugez point. » Après plus de cinq siècles, ses paroles ont la fraîcheur du chant de l'alouette qui se réjouit de planer haut, afin de mieux contempler le soleil :

« Si tu vois un défaut ou un péché évident, dit le Seigneur dans le *Dialogue* que nous devons à Catherine, il faut tirer de l'épine la rose en m'offrant les coupables par une sainte et fraternelle compassion. Au milieu des injures que tu reçois, juge que ma volonté les permet pour éprouver ma vertu en toi et en mes serviteurs, pensant que celui qui les dit est un instrument choisi par moi, et que souvent ses intentions sont bonnes, car personne ne peut juger les secrets du cœur de l'homme. »

Cette dernière phrase nous fait songer aux

profondeurs des abîmes. Le *Dialogue* continue :

« Ce que tu ne vois pas être évidemment un péché mortel, tu dois ne pas le juger dans ton esprit et ne voir que ma volonté. Lorsque tu vois un péché évident, tu ne dois pas le condamner, mais en avoir compassion... Je te montrerai que votre jugement ne doit jamais condamner, mais seulement compatir. »

Ne jamais condamner, mais seulement compatir! Cette phrase nous offre la substance d'une suave maxime; elle pourrait imprégner de douceur le rythme habituel de nos pensées. Elle nous crée un riche devoir de sympathie humaine, et les enseignements des poètes, le vers d'*Antigone*, par exemple : « Je suis née pour partager l'amour et non la haine », ou la sentence fameuse : « Ne pas s'étonner, ne pas s'indigner, mais comprendre », décèlent des préoccupations d'intellectualisme ou de beauté qui atténuent l'efficacité pratique de ces nobles leçons. Elles nous invitent à nous complaire en elles, plus encore qu'à les introduire dans la sphère de la vie intime. La seconde, surtout, évoque une idée de luxe cérébral. Nous y devinons l'orgueil du cerveau qui se tend. Chez Catherine, nous reconnaissons la grâce du cœur qui s'ouvre, et si la formule, comme tant d'autres en sa prose,

rencontre la beauté, c'est sans y penser, comme il arrivait à ces vieux artisans qui modelaient de fines petites lampes ou de pures amphores, à seule fin de permettre aux hommes d'entretenir une flamme ou de conserver l'eau fraîche pour les usages quotidiens de la vie. L'inspiration lui donne tour à tour les accents de feu, les paroles de rosée.

Elle ne néglige pas une blessure. Tout lui est prochain, et le *plus lointain* dont parle Nietzsche, elle le porte dans son âme, comme celui dont ses mains légères touchent la plaie : « Ayez compassion du monde entier en présence de la divine miséricorde », écrit-elle à l'un de ses disciples qui était recteur de la Miséricorde, et, par contre, préposé aux soins des blessés et des malades. Certains peuvent soupçonner d'étroitesse la mentalité d'une sainte du moyen âge. Catherine n'aura qu'à déployer ses ailes pour disculper de ce reproche un temps qu'il faut regarder vivre entre les versets du poème de Dante. « Vous n'avez d'infini, déclare le *Dialogue*, que le désir et l'élan de votre âme. » L'émotion qui ne se transforme pas en action est, suivant quelques moralistes, susceptible de développer le goût périlleux du rêve, en inculquant à l'esprit le dédain

de l'action. Le « désir infini » dont parle Catherine ne ressemble pas à cette émotion nuisible; il est une attitude de l'âme, la plus belle peut-être que puisse choisir ici-bas une âme humaine : désir de justice absolue, de beauté éternelle, de vérité immuable ; désir d'essuyer toutes les larmes et de panser toutes les blessures, d'apaiser toutes les rancœurs, de transformer partout la haine en amour, de transfigurer la douleur en l'illuminant de céleste espérance ; désir de prendre à deux bras, comme une lourde gerbe de fleurs éclatantes ou sombres, la vie universelle et de l'élever, dans une prière, pour l'exposer à toutes les miséricordes et à toutes les bénédictions.

Mieux encore, c'est le désir de Dieu, le désir que l'éternité doit combler, sans jamais l'éteindre : de Dieu qui répare tout, pacifie tout et dépasse tout. Catherine le sait, et a prononcé ce mot, *la mer pacifique de la divine Essence*, qui vaut bien des poèmes et des traités d'oraison. L'intensité de sa vie contemplative fait l'efficacité de sa vie active. De ces régions, quel regard jette-t-elle sur la vie ordinaire, la petite vie que les pauvres hommes vivent dans les vallées, sans même, parfois, lever les yeux sur ces sommets où elle recueille des parfums et des rayons. Telles de ses

lignes semblent contenir l'ébauche d'une sociologie, le germe d'une doctrine de la solidarité :

« Il m'était très facile, lui déclare le Seigneur, de donner à chacun ce qui est utile à son corps et à son âme ; mais j'ai voulu que tous les hommes eussent besoin les uns des autres pour devenir ainsi les ministres et les dispensateurs des dons qu'ils ont reçus de moi. Que l'homme le veuille ou non, il est forcé d'exercer la charité envers son prochain ; seulement, si cette charité ne s'exerce pas par amour pour moi, elle ne sert à rien dans l'ordre de la grâce. Ainsi, tu vois que c'est pour organiser la charité que j'ai rendu les hommes mes ministres et que je les ai placés dans des états et des rapports si différents ! Il y a bien des manières d'être dans ma maison, et l'amour est la seule chose que je vous demande ; car c'est en m'aimant qu'on aime le prochain, et celui qui aime le prochain accomplit la loi ; quiconque possède l'amour rend avec bonheur à son prochain tous les services qu'il peut lui rendre. »

Le principe de la solidarité lui est révélé, mais il lui sert de degré pour monter à la doctrine infiniment plus haute de l'amour.

L'amour est la seule chose que je vous demande. Ce principe de la solidarité peut faire naître un

heureux calcul, mais l'amour dépasse tous les calculs. Il est nécessaire à l'homme d'aimer son frère pour lui rendre justice. Souvent la justice paraît plus mystérieuse encore que l'amour, et Catherine nous le fait entendre par cette pensée de sa correspondance : « Au cœur de la charité se trouve la perle de la justice », pensée que l'art devrait envier, s'il tentait d'exprimer l'essence mystérieuse de cette vertu.

Mais qui sera juste devant la pureté de Dieu ? Catherine frémit sans perdre confiance, et s'écrie avec cette grâce d'expression qui est un de ses traits caractéristiques :

« Étendez votre miséricorde comme un voile qui nous cache aux yeux de votre justice. » Elle sait que cette justice échappe à nos calculs et à nos compromis. L'homme, dit-elle, doit être prêt à donner sa vie pour le salut des âmes. Mais « il ne lui est jamais permis de commettre la faute la plus légère, cette faute devrait-elle sauver le monde ; car, pour l'utilité d'une créature finie qui n'est rien par elle-même, on ne doit pas offenser le Créateur infini de toutes choses qui est le souverain Bien. »

Sans doute le bien ne peut s'obtenir par le mal, et pour qui connaît la facilité qu'ont la plupart

à tromper leur conscience et à déguiser leurs prétextes, la prudence de Catherine est un objet d'admiration.

Éprise d'harmonie, elle voudrait voir la justice qui est une souveraine harmonie régler les rapports des hommes entre eux. Et comme elle touche délicatement aux mélancolies de la condition humaine ! Comme elle reprend avec bonheur cette idée de solidarité déjà entrevue dans ses œuvres et développée plus loin en une belle page de sociologie qui s'achève par une élévation !

« Dans cette vie où vous êtes étrangers et voyageurs, je vous ai liés par les liens de la charité ; car l'homme est forcément uni à son semblable. S'il veut s'en séparer, en manquant de charité, il lui est uni cependant par la nécessité. Afin de vous unir par les œuvres en même temps que par l'amour, je n'ai pas donné à chacun ce qui est nécessaire à son existence, de sorte que celui qui, par charité, perd l'amour du prochain, ne peut s'en séparer à cause de ses besoins. Vous êtes ainsi tous liés ensemble par des actes de charité. L'ouvrier a nécessairement recours au laboureur, et le laboureur à l'ouvrier ; l'un se sert de l'autre parce qu'il ne sait pas faire ce qu'il fait. De même le religieux a besoin du séculier, et le séculier du

religieux. L'un ne peut agir sans l'autre ; il en est ainsi du reste des hommes. »

« Les membres de votre corps doivent vous faire rougir, car ils ont entre eux l'union qui vous manque. Quand la tête a besoin de la main, la main ne lui aide-t-elle pas sur-le-champ? Si le doigt, qui est si peu considérable dans le corps, vient à souffrir quelque chose, la tête lui refuse-t-elle son secours, parce qu'elle est plus noble et plus considérable? Elle ne néglige au contraire aucun moyen de lui être utile par la vue, par l'ouïe ou par la parole. Tous les membres agissent ainsi entre eux.

« Pourquoi l'homme orgueilleux ne fait-il pas de même lorsqu'il voit le pauvre malade et manquant de tout? n'est-il pas un de ses membres? Et cependant, loin de l'assister de ses biens, il ne lui fait même pas l'aumône d'une bonne parole... Ma providence secourt le pauvre d'une autre manière, et c'est au poids de sa pauvreté que lui seront comptées d'abondantes richesses. Le riche, au contraire, sera durement repris par ma Vérité... Si tu contemples le ciel, tu verras avec quel ordre et quel amour ma providence a tout réglé parmi les anges et les bienheureux qui ont mérité la vie éternelle par le sang de l'agneau. Aucun ne

jouit seul du bonheur que je lui ai donné, mais tous participent au bonheur de chacun, afin qu'unis par une charité parfaite, le plus grand jouisse du bonheur du plus petit, et le plus petit du bonheur du plus grand ; je dis le plus petit, quant à la mesure de la béatitude, car le plus petit est aussi rassasié que le plus grand; tous, à des degrés différents, jouissent de la plénitude du bonheur. »

La fin de cette page rappelle les sublimes visions de la poésie dantesque, mais, avant cet exemple invoqué de la cité bienheureuse, nous voyons surgir dans notre rêve la fresque de Lorenzetti où l'artisan est à son échoppe, le maître à son école, où l'un travaille pour l'autre pendant qu'aux heures de récréation des rondes populaires s'organisent dans la rue. On vivrait ainsi dans la cité terrestre qui suivrait les instructions de Catherine, joyeusement, innocemment, non pas en étrangers, mais en frères qui s'aiment et qui s'entr'aident avec une lueur de l'au-delà tombant sur les mains actives et sur les fronts pensifs. Suivant le mot d'Emerson, le laboureur attellerait sa charrue à une étoile, et cette étoile serait l'idée de la fraternité humaine. Ce tableau de Catherine n'est pas non plus sans analogie avec le campanile de Giotto qui nous représente les métiers sculptés en

bas-reliefs et groupés sur les murs de la tour élancée et vibrante.

Elle adressait sans doute les mêmes exhortations à ses concitoyens lorsqu'elle les rencontrait dans l'ombre des palais roses qui bordent encore les rues penchées. A une mère, elle donnait par lettre ces beaux conseils d'éducation :

« Éloignez, éloignez du monde vos affections et vos désirs... Je ne dis pas cela pour que vous quittiez le monde et l'état du mariage plus que vous ne le voulez et que vous ne gouverniez pas votre maison comme le demande votre rang ; mais je dis que vous devez vivre dans l'ordre et non pas dans le désordre... Il faut élever vos enfants dans la vertu et dans l'amour des saints commandements de Dieu. Car il ne suffit pas au père et à la mère de nourrir le corps de leurs enfants comme le font les animaux ; il faut encore nourrir leur âme dans la grâce autant qu'ils le peuvent, les reprenant et les corrigeant des fautes qu'ils ont commises. Faites toujours en sorte qu'ils se confessent souvent, qu'ils entendent le matin la messe, au moins les jours commandés par la sainte Église, et ainsi vous serez la mère de leurs âmes et de leurs corps. Je suis persuadé que, si vous avez la vraie connaissance de Dieu et de vous-même, vous le ferez... »

Croirait-on que cette jeune fille du moyen âge a sur les affections humaines un regard aussi pénétrant que celui de Pascal, mais plus doux, plus consolant, puisqu'elle voit partout le remède, la rose à côté de l'épine, pour parler son suave langage? Elle a connu les abîmes de la souffrance, et, pour y échapper, elle donne aux âmes qui s'approchent de la sienne des ailes de lumière et de joie. Pourtant elle sait si bien l'amère vérité qui fait frissonner Pascal :

« Celui qui aime une personne à cause de sa beauté l'aime-t-il? Non, car la petite vérole qui ôtera la beauté sans tuer la personne fera qu'il ne l'aimera plus. Et, si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aimera-t-on, moi? Non, car je puis perdre ces qualités. Où est donc ce *moi* s'il n'est ni dans le corps ni dans l'âme? Et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités qui ne sont point ce qui fait le moi, car elles sont périssables? Car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement et quelques qualités qui y fussent? Cela ne se peut, et ce serait injuste. »

Ah! la terrible, la désenchantante logique! Ce qui nous apparaît si beau, si pur dans les affections humaines, et comme le plus haut privilège

de l'humanité, ne serait donc qu'une illusion?

Il faut un Dieu pour nous aimer jusqu'à notre *moi*, car ce *moi* échappe aux meilleurs de nos frères, et, sans ce Dieu, les âmes demeureraient des solitudes douloureuses et inanimées. Aussi Pascal s'écrie-t-il : « Je ne suis la fin de personne ! » et cette pensée nous émeut comme elle l'émeut : elle ne surprendrait pas la fille du teinturier de Sienne, mais elle ne la troublerait pas davantage, puisqu'une vérité plus grande a submergé pour elle dans un océan de douceur la goutte d'amertume qu'était cette autre vérité :

« Lorsque le plaisir ou l'utilité diminue pour celui qui aime, son amour ne diminue pas s'il est fondé en Dieu. »

Ailleurs, elle conte délicieusement l'allégorie de la fontaine, allégorie imaginée par elle et qui, — dirait-on, si l'on ne craignait de passer pour profane, — a tout le charme littéraire d'un court poème en prose, mais le charme littéraire n'est qu'une pauvre petite chose humaine quand il sert de véhicule aux grandes eaux de l'inspiration.

« Quel est donc le moyen de rendre une affection parfaite ? Je ne vous indiquerai pas d'autre moyen, mon très cher fils, que celui enseigné par la Vérité même à l'une de ses servantes : « Ma fille

bien-aimée, lui disait-elle une fois, je ne veux pas que tu fasses comme celui qui tire un vase plein d'eau d'une fontaine et qui boit lorsqu'il est dehors ; le vase se vide, et il ne s'en aperçoit pas ; mais je veux que, lorsque tu emplis le vase de ton âme, en ne faisant par l'affection qu'une même chose avec celui que tu aimes pour moi, tu ne retires pas ce vase loin de moi qui suis la fontaine d'eau vive, mais que tu y conserves cette créature que tu aimes pour moi, comme le vase dans l'eau. De cette manière, vous ne serez jamais vides, mais toujours remplis de la grâce divine... Alors vous ne tomberez pas dans le trouble et le dépit. »

Celle qui parlait ainsi avait découvert le secret de la joie. Elle possédait la joie, elle la communiquait aux êtres qui s'approchaient d'elle : « Les parfaits plaisent au monde lui-même, qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas, car les méchants ne peuvent s'empêcher d'entendre aussi la douceur de cette harmonie. »

Elle avait des expressions étonnantes, par exemple la « cellule de la connaissance de soi-même », cellule où elle se concentrait intérieurement alors qu'elle parcourait les villes pleines de foule et de rumeur ; puis des envolées de splendeur

inouïe : « Je le reconnais, ô Dieu éternel, vous êtes un océan tranquille où vivent et se nourrissent les âmes. » Elle voit l'homme en Dieu, et Dieu dans l'homme, comme *le poisson qui est dans la mer, alors que la mer est en lui.* Aux suprêmes horizons de la vie, elle contemple toujours une lueur d'espérance.

« C'est ma miséricorde qui fait espérer l'homme en ma miséricorde pendant sa vie. S'il se fût repenti de l'offense qu'il m'avait faite, s'il avait espéré dans ma miséricorde, il eût trouvé miséricorde. Car, comme je te l'ai dit, ma miséricorde est infiniment plus grande que tous les péchés que peuvent commettre les créatures. Aussi ceux qui la jugent inférieure à leurs péchés me déplaisent plus que tous les autres... Quand vient l'heure de la mort pour celui qui a vécu dans le désordre et le crime, le désespoir me déplaît tant que je voudrais le faire espérer dans ma miséricorde ; c'est pour cela que, pendant sa vie, je me suis servi d'un doux stratagème, en le laissant trop compter sur ma miséricorde. L'habitude de l'espérance l'expose moins à la perdre au moment de la mort, au milieu des combats terribles qu'il éprouve alors. »

III

Cette petite maison de Sienne, située dans le voisinage de Fontebranda, était devenue l'un des centres du monde politique. La part intime de la vie est toujours celle qui nous émeut le plus, et nous regrettons que l'on n'ait pas respecté la figure primitive de cette maison comme on a respecté celle du couvent de Saint-Damien, séjour de sainte Claire, à Assise. Au moins, Fontebranda n'a pas changé ; peut-être lui doit-on toutes les jolies comparaisons de Catherine, toutes les images de fontaines qui rafraîchissent sa prose ardente.

Cette petite maison de Sienne est un des lieux augustes de l'humanité. Plus encore que dans les annales politiques, elle compte dans l'histoire des âmes.

Chaque homme doit gouverner la cité de son âme, « sa propre cité », disait la sainte qui, pour les princes et les magistrats, l'opposait à la *cité prêtée*.

Le groupe choisi se trouvait à portée de recevoir les plus minutieuses constitutions. Il semble

que le divin soit contagieux comme la flamme ; dans le voisinage de Catherine, on respirait une atmosphère de joie où les cœurs s'embrasaient.

Mieux que les artistes, les saints se trouvent être des créateurs de belles et hautes émotions, et leur art s'exerce sur la substance même des âmes. Les Siennois saluaient en Catherine la « mère de milliers d'âmes ». Si jeune qu'elle fût encore, ses disciples lui donnaient le nom de mère. Après sa mort, ils se dirent orphelins. Alessia, Jeanne Pazzi furent de ses plus fidèles compagnes.

Parmi les hommes, il y avait des prêtres, des laïques, des politiques, des écrivains, le peintre Andrea Vanni. Catherine voyageait toujours avec quelques membres de sa famille spirituelle. On eût pu dire d'eux : « Voyez comme ils s'aiment », de même que les païens le disaient des premiers chrétiens.

Leur céleste amie leur communiquait sa joie. Ou mieux, elle était leur joie vivante par tout ce qu'elle leur faisait pressentir du ciel.

« Vous savez, disait-elle à Dieu, que si une personne s'adresse à moi dans l'affliction, votre grâce ne permet pas qu'elle me quitte sans être consolée. »

Elle enseignait la joie profonde.

« Je me réjouis, et je suis dans l'allégresse de ce que vous me faites dire en pensant que le monde nous est contraire ; je me reconnais indigne d'une si grande miséricorde, puisqu'il me donne le vêtement qu'a porté notre très doux Père, le Fils de Dieu. »

« Vivre dans la vertu, écrivait-elle encore, donne toujours la joie, la paix avec Dieu, la paix avec le prochain.

Elle consolait ses fils spirituels en leur révélant la petitesse de leurs tribulations. « ... Toutes les tribulations que nous pouvons souffrir en cette vie sont bien petites. Pourquoi petites? Parce que notre temps est petit, parce que les peines passées n'existent plus, et que celles qui vous menacent, vous n'êtes pas sûrs de les avoir, puisque vous ne savez pas si la mort ne viendra pas vous en délivrer. Vous n'avez donc à supporter que l'instant présent ; et ainsi la pensée de la mort ôte l'impatience dans les tribulations, et la joie déréglée dans les consolations. »

Elle les encourageait d'un mot gracieux : « Mon âme se réjouit dans sa douleur et tressaille d'allégresse, parce qu'au milieu des épines elle sent l'odeur de la rose qui va s'ouvrir. »

Rose invisible et parfumée, pur message de la joie éternelle! Puis elle leur donne cette joyeuse assurance : « Soyez contents en tout temps et en tout lieu, car tout nous vient de l'éternel amour. » Catherine connaît les vertus qui sont les principales gardiennes de la joie au fond des âmes. Ce sont des vertus très douces, très simples, et que l'on dédaigne beaucoup de nos jours. Le moyen âge en a parlé magnifiquement. Obéissance, patience, humilité. Le *Convito* de Dante glorifie l'obéissance. Catherine la glorifie également, et s'étend aussi sur la patience et l'humilité. « L'obéissance, déclare-t-elle, tue la volonté propre ; il vaut bien mieux renoncer à sa volonté, et ne penser qu'à faire la volonté de Dieu... »

« L'humilité provient de la connaissance de soi-même. » Peut-on dire plus simplement une chose profonde, et quel plus bel éloge s'appliquerait à cette vertu? La connaissance de soi-même est une science difficile qui rehausse le prix de la vie, et par là se comprend la réunion de ces deux épithètes chez Dante : *alta ed umile*. A la patience, Catherine consacre des lignes exquises, entre autres celle-ci : « La patience n'est jamais vaincue, mais vaine toujours et reste dame. »

Comment ne pas goûter la grâce fine de ce joli

mot! Il nous fait sentir que la patience est aux antipodes de la vulgarité : au dehors, le moindre geste d'impatience amène une fausse note dans l'harmonie extérieure de la personne ; au dedans, la moindre note d'impatience fait de l'âme une lyre discordante, et en détruit les plus suaves harmonies.

Catherine sait que, contrairement à nos préjugés, la patience est la vertu des âmes fortes, celle par laquelle ces âmes conquièrent et dominent leur propre cité, et elle la représente comme une guerrière, avec les armes et le bouclier, sur le champ de bataille de la vie intérieure.

Les nombreux disciples de la tertiaire venaient écouter ces douces et sages leçons. Elle gardait en elle-même la brûlante parole du buisson de Moïse : « Je suis celui qui est », avec son corollaire : « Tu es celle qui n'est pas. »

Ce fut toute sa vie : Dieu était, elle n'était pas. Dans la « cellule de la connaissance de soi-même », elle avait trouvé son propre néant, puisqu'elle tenait son être de Dieu seul. Un cœur humain purifié de tous ses égoïsmes, délivré de toutes ses entraves, débarrassé de toutes ses poussières, se laisse pénétrer de rayons et devient comme un cristal transparent posé sur une flamme d'amour

divin. Sur ce cristal, Catherine ne voulut jamais projeter l'ombre d'une pensée personnelle. Mais comme elle aima ses amis ! Elle les aima avec toutes les nuances et toutes les délicatesses. Paul, après avoir été ravi jusqu'au troisième ciel, s'inquiète avec une sollicitude toute maternelle de la fatigue de Timothée et recommande par lettre à ce disciple de boire un peu de vin à cause du mauvais état de sa santé. Catherine, qui distribue en aumônes tout ce qu'elle possède, et soigne héroïquement les malades, n'oublie pas, quand, dans l'ombre des palais gothiques, elle s'achemine vers l'hôpital, d'emporter ce petit flacon de parfum qui me touche comme un sourire de son immense charité.

Son accueil était plutôt cordial que timide. Elle lisait dans les âmes : « Il est plus périlleux, lui disait Étienne Maconi, de se tenir à côté de vous en voulant dissimuler, que de s'en aller à travers la mer. » Un autre de ses disciples, Giovanni delle Calle, s'adressait par lettre à l'un de ses détracteurs, dans les termes qui suivent :

« Vous dites que j'exalte Catherine au-dessus de toutes les femmes ; ce n'est pas moi qui exalte Catherine au-dessus de toutes femmes (parce que la louange ne compte guère sur les lèvres d'un

pécheur), mais la sainteté de sa vie, son ardente charité, sa profonde humilité...

« Vous dites que la cité de Florence abonde en imbéciles, et celle de Sienne en insensés. Pourquoi donc oubliez-vous Pise, Lucques et Gènes, où elle frappa le peuple d'une admiration telle que les hommes et les femmes couraient pour recevoir sa bénédiction, et où la foule la suivait de telle sorte qu'elle ne put cheminer à travers les rues que la nuit, et en se cachant ! — Priez Dieu, avait écrit ailleurs le même Giovanni delle Calle, que je mérite de la voir, de mettre mes mains dans les siennes, comme pour me confier à elle ; de sorte que je puisse espérer en elle, car celui qui le fait, vous le dites bienheureux. »

Après sa mort, un de ses disciples écrivait : « Je ne la pleure pas, mais je recevais d'elle toute consolation, et je ne puis m'empêcher de pleurer, parce que j'ai perdu un tel bien. »

Catherine connaît le prix et les beautés des âmes ; elle a faim des âmes, elle se nourrit des âmes. Elle écrit au juif Consiglio pour le convertir, à la reine Jeanne de Naples pour la réprimander, à une courtisane de Pérouse pour la ramener dans le droit chemin.

« A toi, très cher et très aimé frère, racheté

par le précieux sang du fils de Dieu, dit-elle à Consiglio. Demeure dans la sainte et douce dilection de Dieu ; je le prie, lui qui est la suprême Vérité, de nous illuminer et de nous remplir de sa très sainte grâce, et d'exaucer mon désir en ce qui te concerne, Consiglio. » M. Niccolo Tommaseo remarque la douceur que prend cette phrase ainsi terminée par le nom de Consiglio, et la délicatesse avec laquelle Catherine évoque, dans cette lettre à un juif, le souvenir de la Vierge Marie qui fut une fille d'Israël.

« O très chère mère, écrit-elle à Jeanne de Naples, si vous aimez la vérité et si vous êtes soumise à la sainte Église, mais autrement, je ne vous appellerai plus ma mère, je ne vous parlerai plus avec respect, parce que je vois un grand changement dans votre personne. De reine vous êtes devenue esclave d'une chose qui est néant, vous vous êtes soumise au mensonge... »

A la courtisane de Pérouse, elle offre l'exemple de Marie-Madeleine. Ainsi Catherine fut une grande conquérante d'âmes, en ces jours où l'Église était accablée de maux, l'Italie semée de divisions et de luttes, la chrétienté troublée et désolée par le schisme.

Elle mourut à Rome, à l'âge de trente-trois ans.

Aucun philosophe n'eut une pareille influence, aucun ne sut communiquer une si joyeuse ferveur aux disciples dont il fut entouré.

Il faut connaître ce petit monde ardent et lumineux où l'on prie, où l'on agit pour le vaste monde ; et cette belle doctrine qui tombe des lèvres souriantes de la sainte, formulée en paroles dont chacune est une grâce. La littérature élégante de Platon n'a jamais connu cette intensité. Là-bas, le divin était parfois aperçu ; nous sentons ici qu'il est vécu. On doit lire les lettres et le *Dialogue* de Catherine pour imaginer le rayonnement d'une âme. Que dire de cette lettre où elle raconte la mort de Nicolas Tuldo ? Quel chant de Dante serait plus magnifique ; plus suave, quelle fresque de Fra Angelico ?

Tout ce que l'art a produit de plus pur, tout ce que la poésie a atteint de plus haut est encore distancé par ces lignes d'une sainte adressées à un bienheureux, écrites dans la lumière, avec de la lumière. C'est une victoire de la joie suprême, remportée sur la douleur, sur le supplice, sur la mort.

Les joies légères du paganisme s'envolent au premier souffle de la mort, se dissipent à la première ombre du deuil. Cette joie que donne le christianisme, victorieuse de la douleur, est plus

forte que la mort. Invincible, elle se compose souvent de douleur transfigurée.

Nicolas Tuldo était un condamné politique ; il allait, condamné par les magistrats de Sienne, mourir hors de Pérouse, sa ville natale. On devine son désespoir, la révolte de sa jeunesse, son regret amer de la vie. Catherine n'eut qu'à paraître pour changer ce regret en espérance, et cette révolte en enthousiasme. Il lui disait : « Restez avec moi ; je serai toujours bien, je mourrai content. » Catherine promettait : « Je vous attendrai au lieu de la justice », et Nicolas répondait : « D'où me vient une si grande grâce ? Quoi, la douceur de mon âme m'attendra au lieu saint de la justice... Oui, j'irai, fort et joyeux, et il me semble que j'ai encore mille années à attendre, lorsque je pense que vous y serez. » Mais laissons parler Catherine :

« Il arriva enfin, comme un agneau paisible, et, en me voyant, il se mit à sourire. Il voulut que je lui fisse le signe de la croix, et, quand il l'eut reçu, je lui dis tout bas : Mon doux frère, allez aux noces éternelles jouir de la vie qui ne finit jamais. Il s'étendit avec une grande douceur, et je lui découvris le cou. J'étais baissée vers lui, et je lui rappelais le sang de l'Agneau. Sa bouche

ne disait autre chose que *Jésus*, *Catherine*, et, en disant ces mots, je reçus sa tête dans mes mains.

« Alors je fixai mon regard sur la Bonté divine, et je dis : Je veux. Aussitôt je vis, comme on voit la clarté du soleil, Celui qui est Dieu et homme; il était présent et il recevait le sang. Dans ce sang était un feu du saint désir, que la grâce avait caché dans son âme, et ce feu était absorbé par le feu de la charité divine. Dieu recevait ce sang, son désir, son âme, qu'il plaça dans l'ouverture de son côté, dans le trésor de sa miséricorde, montrant ainsi cette grande vérité, que c'était par grâce seulement et par miséricorde qu'il la recevait et non pour quelque mérite personnel. O bonheur ineffable de voir avec quelle douceur et quel amour la bonté de Dieu attendait cette âme séparée de son corps! Comme il la regardait miséricordieusement, lorsqu'elle entrait dans son côté, toute baignée de ce sang, que rendait précieux le sang du Fils de Dieu! Le Père tout-puissant la recevait et lui transmettait sa puissance; le Fils, la Sagesse, le Verbe incarné, lui donnait, lui communiquait cet ardent amour qui lui fit recevoir une mort ignominieuse par obéissance à son Père, pour l'utilité du genre humain; et l'onction du Saint-Esprit, qui s'emparait de cette âme,

l'inondait d'une joie capable de ravir mille cœurs ; et je ne m'en étonne pas, car Tuldo goûtait déjà la douceur divine. Il se retourna comme fait l'épouse quand elle est arrivée à la porte de l'époux; elle regarde en arrière et incline la tête pour saluer ceux qui l'ont accompagnée, et leur fait un dernier signe de remerciement.

« Lorsqu'il eut disparu, mon âme se reposa dans une paix délicieuse. »

Telle était la puissance de la joie qui régnait autour de Catherine, joie indépendante des événements et des circonstances de la terre, toute de flamme et d'esprit, qui consumait les misères, s'insinuait à travers les souffrances et s'épanouissait triomphalement sur les abîmes de douleur. Le secret de cette joie appartient au trésor du christianisme.

C'est celle dont Pascal, en une nuit d'hiver, s'écriait : « Joie ! Feu ! Pleurs de joie ! » C'est aussi la joie parfaite que le doux François d'Assise faisait fleurir sur toutes les collines de l'Ombrie, et dont le parfum demeure dans le petit couvent de Saint-Damien perdu parmi les oliviers, sanctifié par la vie et la mort de sainte Claire, la céleste amie de saint François.

Catherine, comme François, la portait dans le

tumulte des conflits, au cœur même des cités dolentes. N'était-ce point une joie que cherchaient ces foules empressées à suivre leurs pas ? Beaucoup abandonnèrent leurs haines quand ils leur eurent appris la joie du pardon. C'était sur un mot de Catherine que cette joie s'épanouissait au lieu du supplice, au pied de l'échafaud.

La merveilleuse histoire de Nicolas Tuldo nous révèle une joie plus haute et plus ardente que toutes les passions humaines, une puissance de joie que le monde ignore, à laquelle il croit difficilement et qui se manifeste dans cette scène historique du moyen âge, à l'heure où la tête du condamné tombe dans les mains de Catherine. Ainsi les voies de la patience et de l'humilité, suivies jusqu'à leur terme, conduisent les âmes à ce promontoire du monde connu d'où elles découvrent un nouveau ciel et une nouvelle terre, en nous criant : « Joie ! »

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Introduction v

I. — Les tristesses de l'ame païenne 1

II. — La nostalgie d'une conscience exilée : Christina Rossetti 71

III. — La sérénité sous le clocher : Eugénie de Guérin .. 195

IV. — La joie ardente : sainte Catherine de Sienne 237

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, RUE GAMBETTA, 6

BV
4502
G68

Goyau, Lucie Faure
Vers la joie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 01 25 06 013 0